
EN VN

THEATRE

ITALIEN

DE

GHERARDI

[illegible]

TOME III.

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI.

DIVISE' EN HUIT VOLUMES.

TOME III.


LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI.
Tome III

LE

THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

Romagnan de Ville 1732

OU

RECÜEIL GENERAL

de toutes les Comedies & Scenes Françoiſes joüées par les Comediens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au Servirce.

Enrichi d'Eſtampes en Taille-douce à la tête de chaque Comedie.

TOME TROISIE'ME.



A LONDRES,

Chez JACOB TONSON, Libraire, à *Grais-Inn-Gate.*

Et ſe vend chez les Lbraires François, dans ie *Strand.*

M. DCCXIV.

PIECES CONTENUES
dans ce Troisiéme Volume.

LE MARCHAND DUPPE'.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theatre par Monſieur D*** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le premier Septembre 1688.

ACTEURS.

FRIQUET, Marchand.

MEZZETIN, fils de Friquet.

ISABELLE, Demoiselle étrangere, puis niéce du Docteur.

COLOMBINE, Suivante d'Isabelle.

AURELIO, Amant d'Isabelle.

LE DOCTEUR, Oncle d'Isabelle.

PASQUARIEL, Tailleur.

UN LAQUAIS.

UNE SERVANTE.

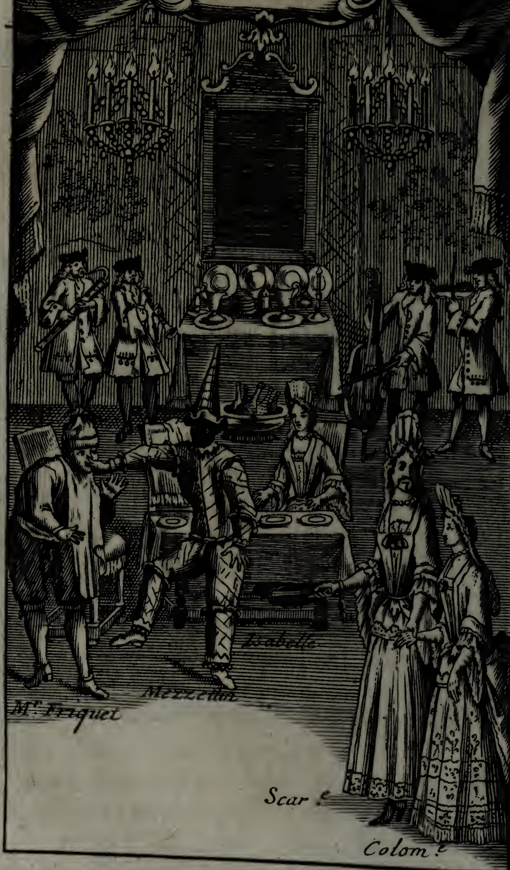
Plusieurs Archers.

La Scene est à Paris.



Tome. 3

fol. 3


LE MARCHAND DUPÉ
Isabelle
Mezzetin
Mr. Friquet
Scar.e
Colom.e



LE MARCHAND DUPPE'.

ACTE I.

SCENE I.

Le Theâtre represente un Magazin, où des Garçons de Boutique reployent des étoffes sur un Comptoir.

FRIQUET. *Plusieurs Garçons de Boutique.*

FRIQUET *à ses Garçons.*

PRetendez-vous, Messieurs, que je laisseray dissiper mon bien sans me plaindre ? Non ventrebleu, non, je ne le souffriray pas. Si est-ce qu'à la fin il faut sçavoir ce que mes étoffes deviennent; car c'est vous ou c'est moy qui volons la Boutique. Comment, diable, voila mon Ma-

gazin vuide, & je ne trouve point d'argent dans ma Quaisse.

I. GARÇON.

Vous n'avez pourtant que d'honnêtes gens chez vous ; vôtre fils sera nôtre caution.

FRIQUET.

Mon fils est un coquin, à qui je rompray les bras.

I. GARÇON.

Voila un beau remerciment, pour les peines que nous prenons à contenter les femmes qui n'ont jamais été si fantasques en habits ! Vous vendriez gros, ma foy, si nous n'avions l'adresse de leur faire acheter des chiffes pour des étoffes de consequence !

II. GARÇON.

S'il y a ici des voleurs, c'est vous qui vous volez vous-même. Monsieur Friquet, il ne faut pas sans raison scandaliser des gens qui valent mieux que vous, & qui font honneur & profit à vôtre Boutique. Dés-à-present nous nous retirons & vous baisons les mains.

FRIQUET.

Mais, mes Enfans, quand je dis cela, ce n'est pas que je vous soupçonne ; c'est que je serois bien aise de m'éclaircir ; car mes Marchandises ne me rendent pas la moitié de ce que je les achete.

I. GARÇON.

Si vous ne trouvez pas d'argent, Dieu-merci ce n'eſt pas faute que vôtre Boutique ne ſoit bien achalandée. Vôtre Fils a vendu pour plus de vingt-mille francs de Brocard d'or en trois jours.

FRIQUET.

Le Maraut !

II. GARÇON.

Bon ! Monſieur rêve quand il ſe plaint. Nous avons livré en une ſeule matinée à ce fameux Tailleur qu'on appelle.... helàs... Monſieur... Monſieur...

FRIQUET.

Paſquariel ?

II. GARÇON.

Juſtement. Vôtre Fils lui a livré tout à la fois ſept cens aunes de Damas verd pour faire des Veſtes à des Officiers d'Infanterie.

FRIQUET.

Il prenoit donc à credit ?

I. GARÇON.

Non, Monſieur, il a payé rubis-ſur-l'ongle, en beaux Louis d'or.

FRIQUET.

Et Friquet les a reçus ?

II. GARÇON.

Il les mit dans la Quaiſſe en nôtre preſence.

FRIQUET.

Il faut que je mette ce coquin-là entre quatre murailles, ou que je l'envoye aux Indes. C'est lui qui me vole aſſurément.

I. GARÇON.

N'eſt-ce point auſſi, Monſieur, que vous faites quelque dépenſe ſourde ? Car Madame Friquet s'en plaint terriblement. Elle dit que vous poudrez vos cheveux, que vous noirciſſez vôtre barbe, que vous revenez à minuit, & que tous les jours vous allez voir une jeune perſonne dans un certain quartier. Ce ne ſont pas là nos affaires, premierement ; mais on entend parler le monde.

FRIQUET *à part.*

Ouf ! je ſuis perdu, ſi ma femme découvre le myſtere. Elle eſt ſans quartier ſur la jalouſie. *(Se tournant vers ſes Garçons.)* Allez, mes amis, ce que j'ay dit ne vous doit pas fâcher. Comme vous ſçavez, Marchand qui perd ne peut rire.

II. GARÇON.

Quand un Marchand ne perd que par ſa débauche, ſes gens n'en doivent point pâtir.

FRIQUET *à part.*

Diable, il faut filer doux ; ces drôles-ci ſçavent quelque choſe. *(haut)* Continuez, je vous prie, avec affection.

I. GARÇON.

Nous ne ſommes pas des voleurs, une fois ; nous voulons ſortir.

FRIQUET.

Hé, mes chers Enfans, m'abandonneriez-vous pour une parole, que la foibleſſe de l'âge m'a fait échaper ? Je vous jure que mes ſoupçons ne tombent point ſur vous. Ne parlez de rien, remettez ſeulement les étoffes par ordre, comptez les pieces, & me laiſſez faire du reſte ; je ſçauray bien-tôt où eſt l'encloüeure. *(Les Garçons rentrent dans le Magazin.)*

SCENE II.

FRIQUET *ſeul.*

LA ſotte choſe que d'avoir une Femme jalouſe, & des Garçons de boutique qui veillent à vos actions ! On a beau dire, il faut être maître de ſoy quand on veut faire l'amour ; & je crois, Dieu me le pardonne, que je permettrois à Madame Friquet d'être coquette, pour être paiſible dans mes plaiſirs. C'eſt ma ſottiſe auſſi, de l'avoir accoquinée pendant quarante-huit ans à mes careſſes. Preſentement tous les Diables ſont déchaînez quand je tire le chapeau à une femme. C'eſt un

Dragon qui se feroit separer de corps & de biens, si elle sçavoit que je suis aimé d'Isabelle. Il me semble pourtant qu'une Femme devroit laisser un Mary en repos aprés quarante-huit ans de mariage. (*à part appercevant Mezzetin.*) Voici mon voleur de Fils qui paroît. Ne l'effarouchons point, je lui feray tantôt mettre la main sur le collet.

SCENE III.

FRIQUET, MEZZETIN.

FRIQUET.

HE' bien, Friquet, cette Princesse a-t-elle acheté nôtre velours ?

MEZZETIN.

Elle en a pris seulement trois Tentures; une aurore, une rouge, & une verte.

FRIQUET.

Bon. Et à combien l'a-t-elle payé ?

MEZZETIN.

Payé ? Est-ce que ces gens-là payent ? Elle l'a pris à credit. (*à part.*) J'en ay pourtant l'argent dans ma poche.

FRIQUET.

Ah, malheureux ! voila pour nous abîmer.

MEZZETIN.

Ne vous ay-je pas dit cent fois, mon Pere, qu'il ne faut jamais porter des marchandises chez les gens de qualité ? Quand ils tiennent un garçon, ils l'emboisent de leur caquet, & le remenent à la porte avec des reverences. Ma foy, vive les Financiers pour payer comptant !

FRIQUET.

Et le Damas caffar qu'on a porté chez cet Organiste ?

MEZZETIN.

Oh, c'est de l'or en barre, cela. Il en envoyera demain l'argent par son Commis.

FRIQUET.

Plaît-il ? A un Organiste, un Commis ?

MEZZETIN.

Oüi, cet homme.... là.... cet homme qui lui soufle.

FRIQUET.

Ah, cela s'appelle un Commis ?

MEZZETIN *à part.*

J'ay encore mis cela du côté de l'épée.

FRIQUET *à part.*

La Princesse prend à credit, & l'Organiste envoyera son Commis. Ho, ho, ho..... il y a là quelque chose. (*haut*)

O ça, Friquet, avons-nous bien de l'argent dans nôtre Quaiſſe ?

MEZZETIN.

Je crois qu'il ſeroit à propos de faire travailler à cette diable de quaiſſe-là.

FRIQUET.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Tout franc, mon Pere, je croy qu'elle s'enfuit par quelque endroit ; car depuis un tems l'argent ne tient point.

FRIQUET.

En voila bien d'un autre !

MEZZETIN.

Il n'y a pourtant que vous & moy qui y fouillons ; je ſuis bien ſeur que je n'en ay jamais détourné un double.

FRIQUET.

A ce compte-là, c'eſt donc moy ?

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas aux Enfans à gloſer ſur les actions de leurs Peres. Tant y a que ce n'eſt pas moy.

FRIQUET.

C'eſt moy, vous dis-je !

MEZZETIN.

Ma Mere le croit comme cela, toûjours ; & cette Femme-là ne ſe trompe gueres. Elle dit que depuis un tems vous donnez un peu carriere à vos eſprits, &

qu'une certaine Dame de par le monde... Ne faites-vous pas bien de vous réjoüir ? Aprés tout, le plaisir est le lait des vielles gens.

FRIQUET.

Et ma femme sçait-elle le nom de cette Dame ?

MEZZETIN.

Bon ! qui est-ce qui lui auroit dit ? A cette-heure, je croy que ce sont des médisances.

FRIQUET.

Oh assurément.

MEZZETIN.

Elle a pourtant une grande démangeaison de compter l'argent de la Quaisse ; il faut qu'elle se défie de quelque chose.

FRIQUET *à part.*

Pour l'empêcher de crier, il faut vîtement la remplir. (*vers son fils*) Friquet, de peur d'accident, allez un peu recevoir cette Lettre de Change de quarante mille francs ; vous sçavez bien, de ce Marchand de Lion.

MEZZETIN.

S'il n'en vouloit compter qu'une partie ?

FRIQUET.

Prenez, prenez, il n'est que de recevoir.

MEZZETIN *en s'en allant.*

Pour recevoir je ſuis le premier homme du monde.

FRIQUET *ſeul.*

Oh, Amour, que de couleuvres tu me fais avaler ! Mon fils me vole, ma femme me haraſſe, & il faut l'endurer parce que j'aime Iſabelle, & que je ne veux point que ma paſſion ſoit traverſée par ma Famille. Ma chere Iſabelle, que ne puis-je te ſacrifier davantage.

SCENE IV.

PIERROT, FRIQUET.

PIERROT.

AH, Monſieur ! quelle drôle de priere faites-vous là tout ſeul ?

FRIQUET.

Je me donnois de l'air avec mon Chapeau, à cauſe de la grande chaleur.

PIERROT.

C'eſt avoir de l'eſprit, cela ! Je vois bien que vous n'avez pas perdu vôtre tems à l'Ecole.

FRIQUET.

Hé bien, Pierrot, quelle nouvelle ?

PIERROT.

J'en ay, mardy, qui vallent de l'or.

FRIQUET.

Ma femme ne ſeroit pas morte ?

PIERROT.

Vraiment, c'eſt bien autre choſe ! Allons, accollez-moy la cuiſſe.

FRIQUET.

Ne me mortifie point avec tes bouffonneries.

PIERROT.

C'eſt ce conp-ci, ma foy, qu'il me faut hauſſer mes gages !

FRIQUET.

Te hauſſer tes gages ?

PIERROT.

Je le crois !

FRIQUET.

A qui en veut ce coquin-là ?

PIERROT.

Oh, ce n'eſt pourtant pas avec des injures qu'on fait parler le monde.

FRIQUET.

Non ; mais nous allons voir ſi avec un bâton je n'en viendray pas à bout.

PIERROT.

St, ſt, ſt, écoutez, Monſieur, faites les choſes honnêtement, nous n'aurons point du bruit enſemble.

FRIQUET.

Maraut, tu me feras perdre patience.

PIERROT.

Tenez, Monſieur, prenez des balances. Si mon ſecret ne peſe pas trois Louis d'or, je n'en demande pas une maille.

FRIQUET.

Je vois bien que tu as beſoin d'une piece de trente ſols. (*Il lui donne une piece.*)

PIERROT.

J'ayme autant vous le dire pour vôtre amitié. (*A l'oreille parlant haut.*) Cette Dame eſt arrivée de la Campagne, ſa ſervante me le vient de dire.

FRIQUET.

Tiens, voila un écu.

PIERROT.

L'argent ne m'eſt de rien quand j'oblige une honnête homme.

FRIQUET.

Ah, Pierrot, tu me rends la vie.

PIERROT

J'ay bien encore autre choſe à vous dire.

FRIQUET.

Voilà encore un demi Louis.

PIERROT.

Vous mocquez-vous de moy, Monſieur ? Eſt-ce que je ſuis un garçon intereſſé ? Si je ſçavois pis que pendre de vous, je le dirois pour rien.

FRIQUET.

Hé bien, dis-moy donc.

PIERROT.

Oh, la plaiſante choſe ! Tous nos Voiſins diſent qu'il vous faudroit enfermer.

FRIQUET.

Et pourquoy ?

PIERROT.

Parce que vous vous ruinez avec cette jeune femme.

FRIQUET.

Et de quoy ſe mêlent mes Voiſins ?

PIERROT.

Bon ! ils diſent comme cela, que ſi vôtre fils étoit ſage, il devroit vous faire mettre à Saint Lazare, comme ces bons garnemens qui ont fricaſſé leur bien.

FRIQUET.

Un homme eſt bien malheureux de ne pouvoir dépenſer une piſtole ſans qu'on y trouve à redire !

PIERROT.

C'eſt ce que j'ay répondu, moy, à ces marouffles-là : Comme ſi à vôtre âge on n'avoit pas la liberté d'être fou ! Voila encore de plaiſans viſages, de vouloir gourmander l'inclination d'un vieux homme !

FRIQUET.

En ces rencontres-la il n'eſt que d'aller ſon chemin.

PIERROT.

Mettez la main ſur la conſcience, avez-vous bien ſoixante & quinze ans ?

FRIQUET.

Je n'ay gueres davantage.

PIERROT.

Quel meurtre, d'empêcher un homme de ſe divertir à la fleur de ſon âge ! Ma foy, il n'eſt que de ſe contenter.

FRIQUET.

C'eſt l'unique ſecret pour vivre long-tems. *Il s'en va.*

PIERROT.

Travaillez, Monſieur, je vous en ſçai bon gré. Auſſi-bien Madame eſt trop vieille pour ſe vanger.



SCENE V.

Le Theâtre represente l'Appartement d'Isabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

QUand vous me donneriez trois fois plus de gages; je ne voudrois pas rester un quart-d'heure avec vous. C'est bien l'argent, vrayment, qui me gouverne ! J'ayme ma reputation, Mademoiselle, & puis c'est tout.

ISABELLE.

Il me semble, Colombine, que ta reputation n'a point couru de risque avec moy.

COLOMBINE.

Tout cela est beau & bon, mais je veux sortir.

ISABELLE.

Quoy tu ne me diras point pourquoy tu me quittes ?

COLOMBINE.

Je vous quitte parce que j'ay le cœur bien placé, & que je meurs de honte de voir qu'en six mois de tems vous n'êtes

non plus façonnée que le premier jour. Depuis le matin jusqu'au soir je me tuë le corps & l'ame à vous remontrer, que la beauté toute seule ne prend point de duppes, & qu'une fille à marier doit joüer toutes sortes de rôles pour se bien établir. Au lieu d'en faire vôtre profit, vous vous reposez tranquillement sur vos charmes, & vous laissez le soin de vôtre fortune à vôtre étoile. C'est bien comme cela, ma foy, qu'on les attrappe !

ISABELLE.

Tu as grand tort de me gronder, Colombine. Depuis que tu es avec moy, je ne suis que l'Echo de tes remontrances, & je ne parle jamais en Compagnie que sur la tablature que tu me donnes.

COLOMBINE.

Vous vous y prenez d'un bon biais, je ne m'en étonne pas ! Vertu de ma vie, quand on a le mariage en tête, il faut bien ruser d'une autre sorte !

ISABELLE.

Il me semble pourtant que je te copie assez juste.

COLOMBINE.

Point du tout. Je vous ay recommandé cent fois, d'affecter un air severe, & hautain avec ceux qui vous recherchent en mariage.

ISABELLE.

Et pourquoy cela, ma Mie ?

COLOMBINE.

Parce que l'homme est une espece d'animal qui veut être maîtrisé, & qui ne s'attache qu'à ce qui le rebute. Dés que vous paroissez douce & complaisante, un fat d'épouseur s'imagine que vous en tenez, & que ses perfections vous garottent le cœur. Mais quand vous le traitez avec indifference, & que vous paroissez haute à la main, vous voyez mon drôle souple, rampant, qui s'empresse, & qui n'épargne ny soins ny dépenses pour parvenir à vous plaire.

ISABELLE.

Je suis donc encore bien Novice ! Car je pensois moy qu'une humeur sincere, soutenuë de beaucoup de probité, engageoit plus fortement.

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, avec vôtre probité ? Il n'y a qu'à chanter sur ce ton là, pour mourir gueuse & vieille fille. Mademoiselle, mettez-vous en tête, qu'avec les hommes d'aujourd'hui il faut être rusée, fourbe, allerte, scelerate même quand le cas y échoit.

ISABELLE.

Quel cas peut-on faire d'une fille, quand

on la reconnoît de cette humeur là ? Je ſuis perſuadée, pour moy, qu'on ne l'aime gueres.

COLOMBINE.

On ſe ſoucie bien d'être aimée d'un homme quand on l'a épouſé ! Le grand talent eſt de devenir femme, tout le reſte va comme il plaît à Dieu.

ISABELLE.

Tu condamnes donc le plaiſir que je me ferois d'épouſer Aurelio pour l'aimer de toute l'étenduë de mon cœur ?

COLOMBINE.

Oh, voila vôtre quinte qui vous reprend. On ne diſpute point de goûts ; mais, ma foy, telle que je ſuis, je ne voudrois pas d'un grand Dandin comme cela. Dieu veüille que vous ſoyez heureuſe avec lui ; mais franchement il n'eſt point liberal : & quand un homme a ce défaut-là, tous les autres talens ne lui ſervent de gueres. A cet'heure, je le crois volage, on dit qu'il aime une Veuve de par le monde qui eſt bien plus riche que vous.

ISABELLE.

Ah, Colombine, cela ſeroit-il bien poſſible ? Il en faudroit mourir.

COLOMBINE.

A vôtre place, je m'en retournerois

à Lyon, ou bien je me determinerois tout d'un coup ; car franchement, nous faiſons ici une ſotte figure. Nous n'avons plus d'argent, vous n'entendez rien à plumer les duppes, le jeu ne bat plus que d'uue aîle, j'ay uſé toutes mes ruſes à vous faire ſubſiſter. A moins que Monſieur Friquet ne nous ſecoure, je trouve que nous ſommes bien bas percées.

ISABELLE.

Quand il ſeroit de bronze, je lui ay écrit une lettre qui le mettra à la raiſon, & qui nous tirera d'intrigue. Tu verras, Colombine, ſi j'ay de l'eſprit. Pourveu que tu la donne en main propre, c'eſt de l'argent comptant.

COLOMBINE.

Ces Vieillards-là ſont bien coriaſſes.

ISABELLE.

Ma pauvre Enfant, ne m'abandonne point. Si j'épouſe Aurelio, je te jure que tu ne te repentiras pas de m'avoir obligée.

COLOMBINE.

Hé faites donc ce qu'il faut faire pour eu venir-là. Ayez toûjours des Amans à vos trouſſes, recevez de l'encens de toutes parts, faites des jaloux à outrance ; le bruit de vos conquêtes l'allarmera ; & dans l'apprehenſion de vous perdre, il ſera

trop heureux de vous épouſer. Mais à qui en veut Serpentin ?

SERPENTIN *Laquais.*

Mademoiſelle, Monſieur le Marquis d'Oripeau demande s'il ne vous incommodera point.

COLOMBINE.

Ah, Mademoiſelle, c'eſt ce Marquis qui eſt ſi riche. Malepeſte, va le faire monter. Mettons vîtement des Fauteuils en place. C'eſt un Pigeon pattu qu'il faudroit prendre par le pied. A telle fin que de raiſon prenez vos airs de Coquette, & me lui en donnez à travers de la viſiere.

SCENE VI.

MEZZETIN *en Marquis.* ISABELLE, *&* COLOMBINE.

MEZZETIN.

PEtit Laquais, je te prie, dis à mes gens, qu'ils ne s'écartent pas. Je ne ſuis jamais plus d'un quart-d'heure chez les Bourgeoiſes.

COLOMBINE.

Voila qui ne debute point mal !

MEZZETIN.

Ma belle Demoiſelle, comment vous accommodez-vous d'un ſi petit trou de maiſon ? Vous n'avez point d'antichambre pour mes Laquais.

ISABELLE.

Une fille de ma qualité n'eſt gueres conſiderée par ſon logement.

MEZZETIN *vers Colombine.*

Elle a l'eſprit gentil. (*vers Iſabelle.*) Dites-moy, je vous prie, qui voyez-vous dans vôtre quartier !

ISABELLE.

Je n'ay pas encore eu le loiſir de rendre des viſites. Ce qu'il y a de Dames à la Cour m'enlevent tous les jours pour me divertir.

MEZZETIN.

Je vous ſçais bon gré de ne vous point encanailler.

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Le Baron de Tourmentiere eſt là-bas, qui veut entrer à toute force.

ISABELLE.

Ah l'inſupportable homme ! Colombine, délivre-moy de cet étourdi-là. C'eſt un extravagant qui prétend qu'on le doit épouſer, parce qu'il a vingt mille écus de rente.

MEZZETIN.

Le fat !

COLOMBINE.

Je m'en vais lui dire que vous avez pris un remede.

ISABELLE.

Fais comme tu voudras : mais je ne puis consentir que ce Cancre-là se trouve en la compagnie de Monsieur le Marquis.

MEZZETIN.

Un homme ose-t-il se produire avec vingt mille écus de rente ? Avant la mort de mon pere je me retiray en Hollande, parce que je n'avois que cent mille francs à manger par an. (*En parlant au petit Laquais.*) Mon fils, ay-je là un Laquais ?

COLOMBINE.

Mademoiselle, que voila un habit qui sent son bien ! c'est-là ce qu'on appelle se mettre du bon tour !

MEZZETIN.

Les gens de qualité sont à plaindre quand il fait chaud, on n'oseroit surcharger un habit de dorure. C'est ce qui fait bien souvent que les Bourgeois se licencient, & qu'ils ont l'insolence de compagnonner avec nous. A propos, aimez-vous la Musique ? J'ay un Timballier qui accompagne divinement la voix.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Mr. le Marquis, vous êtes donc d'épée ?

MEZZETIN.

J'en enrage aſſez ; car nous ne faiſons que blanchir auprés des gens de Robe. Peut-être que les femmes s'en laſſeront, & que nous redeviendrons à la mode.

ISABELLE.

Il me ſemble qu'un homme fait comme vous, n'apprehende point de ſi foibles Rivaux.

MEZZETIN.

A vous dire vray, je me fais bien juſtice là-deſſus. Cependant j'entrevois quelquefois ceans un certain Vieillard.... helas.... cet homme de Boutique. Avoüez la verité, il ne vous eſt pas indifferent.

COLOMBINE.

Qui ? Monſieur Friquet ? La pauvre Carcaſſe ! Hors pour venir querir l'argent de ce qu'il nous livre, il n'y fait pas grande ordure.

MEZZETIN.

Si je l'y rencontre, il ne décendra que par les fenêtres.

ISABELLE.

Un Marchand peut-il faire ombrage à un homme de vôtre qualité ? Eſt-ce que mon portrait, & mes lettres, ne vous mettent pas l'eſprit en repos ?

COLOMBINE.

Monſieur le Marquis a raiſon. Un homme de cinquante mille écus de rente ne doit jamais rien trouver en ſon chemin. (*à part.*) Voila un plaiſant Magot pour être jaloux !

ISABELLE *à Mezzetin qui éternuë.*

Dieu vous aſſiſte, Monſieur le Marquis.

MEZZETIN *riant.*

La civilité eſt un peu bourgeoiſe.

ISABELLE.

Quoy ? on offenſe les gens en leur ſouhaitant du bien ?

MEZZETIN.

Quand on a l'air du monde, il faut voir crever un homme en éternuant, ſans lui rien dire. Ma Princeſſe, quand nous marierons-nous ?

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Répondez-donc à Monſieur. Ce qu'il vous demande là eſt poſitif, & ces ſortes d'affaires ſe doivent conclure ſur le champ.

ISABELLE.

Le merite de Monſieur le Marquis ne donne pas le tems de ſe reconnoître. Il ſuffit qu'il ſouhaite les choſes, pour n'y point trouver d'obſtacles. Quoy que cent mille écus de rente ne bornent pas les pretentions d'une fille de ma naiſſance, je

ne ſonge plus au bien, du moment que je ſuis prevenuë par des manieres auſſi engageantes que les ſiennes.

MEZZETIN.

Ecoutez, je crois que nous aurons du plaiſir enſemble, oüi. *(à Colombine.)* Friponne, je te feray ta fortune, mais auſſi tu m'aimeras un peu.

COLOMBINE.

On ne hait jamais les gens qui donnent.

ISABELLE.

Si vous m'en voulez croire, nous ne prierons perſonne à la nôce.

MEZZETIN.

Dieu merci, je n'ay ny pere ny mere; ainſi je n'ay pas grand monde à prier. *(à Colombine)* Ma grande fille, faites-moy monter un Laquais.

ISABELLE.

Vous ne ferez pas grande dépenſe avec moy; car je puis dire ſans vanité, qu'il eſt peu de filles mieux équipées. Veritablement je n'ay que pour cinquante mille francs de pierreries.

COLOMBINE.

Je n'ay point trouvé de Laquais, Monſieur; mais voila un de vos Gentilshommes que je vous amene.

MEZZETIN *au Laquais.*

La Prairie, a-t-on fait réponſe à ma lettre?

LE LAQUAIS.

Cette Dame a dit qu'elle vous la fera de bouche.

ISABELLE.

Voila un Garçon de bonne mine.

COLOMBINE.

N'eſt-ce pas une conſcience d'habiller comme cela un Laquais ?

MEZZETIN.

Dites-moy, Monſieur le Maraut, d'où vient que vous n'avez point d'écharpe ?

LE LAQUAIS.

C'eſt qu'elle eſt trop peſante, Monſieur, par le chaud qu'il fait.

MEZZETIN.

Comment, Coquin, je mets tout mon revenu en écharpes, & la vôtre ſera dans un coffre, quand je vous envoye chez une Dame ? (*tirant ſon épée*) Par la mort....

ISABELLE *en l'arrêtant.*

Monſieur le Marquis, cela vaut-il la peine. . . .

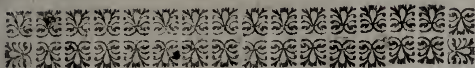
MEZZETIN.

Je tué un Laquais pour rien, vous allez voir.

COLOMBINE.

Miſericorde ! (*Mezzetin court aprés le Laquais l'épée à la main, & les femmes le ſuivent.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

COLOMBINE *seule.*

VOICY pourtant une lettre écrite en bon François. Je ne sçay pas comme Monsieur du Marchand y répondra ; mais voila, ma foy, de quoy lui faire sauter le bâton. Il verra bien que ma Maîtresse est une Chevre, & qu'elle ne sçait pas encore comme on saigne un vieillard amoureux. Je lui avois conseillé de demander dix mille francs, mais c'est une novice qui n'a jamais vu quinze pistoles à la fois. Vaille que vaille : si Monsieur Friquet est piqué au jeu, il en serà quitte pour cinq cens pistoles. Ma foy, le jeu ne vaut pas la chandelle.



SCENE II.

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

LE DOCTEUR *fait la reverence de loin à Colombine.*

COLOMBINE.

Voila un Corbeau aſſez bien appris. Eſt-ce à moy à qui cet animal-là fait des reverences ?

LE DOCTEUR *la prie de faire ſes complimens à ſa Maîtreſſe. Il lui dit qu'il en eſt éperduëment amoureux, & lui fait entendre qu'il eſt tres-ſçavant.*

COLOMBINE.

Sçavant ? Diable, tant pis. Je ne cherche que des Duppes, moy. Mais, Monſieur, comment pretendez-vous aimer ma Maîtreſſe ? Car il n'entre chez nous que des gens à mariage.

LE DOCTEUR *dit qu'il ne pretend l'aymer que ſur ce pied-là, & qu'il veut l'adorer toute ſa vie.*

COLOMBINE.

Ah ! les ruës ne ſont pavées que de ces adorateurs-là. Il y a quelque-tems qu'il tomba ſous ma coupe un Tranſi à peu prés de vôtre taille, qui la devoit aimer, qui

la devoit cherir, enfin c'étoit des merveilles. Moy ſottement je donnay dans le panneau, & lui promis de lui rendre ſervice, en tout bien & en tout honneur dea. Croiriez-vous que cet homme qui vouloit épouſer ma Maîtreſſe, eut l'éfronterie de me mettre trente Louis d'or à la main. Je vis bien par ſon preſent qu'il n'étoit gueres amoureux. Auſſi ne manqua-t-on pas de lui donner ſon congé au bout de vingt-quatre heures. Voyez, Monſieur, ne me faites point porter de méchantes paroles. L'aimerez-vous beaucoup? l'aimerez-vous long-tems?

LE DOCTEUR *ſe gratte la tête, & dit, que cette Ruſée en ſçait beaucoup pour ſon âge; que neanmoins il eſt bon de l'engager à porter ſes interêts. (Il tire une bourſe de cinquante Louis.)*

COLOMBINE.

Vous n'êtes pas Joüeur, Monſieur, apparemment? Car vôtre bourſe eſt trop petite.

LE DOCTEUR.

Il y a pourtant cinquante piſtoles dedans. Hé bien, ma fille, que diras-tu à ta Maîtreſſe?

COLOMBINE.

Hé.... mais, pour cinquante Louis, je

lui diray que je vous ay rencontré ; que vous êtes vêtu de noir, & que vous avez envie de l'aimer. Oh, ne vous embaraſſez pas ; je meneray vôtre affaire du bon train.

SCENE III.

FRIQUET, COLOMBINE, LE DOCTEUR.

FRIQUET *obſervant de prés le Docteur, & tournant autour de lui.*

HE'.... (*Il le tire par la manche.*) Monſieur, quel pourparler avez-vous avec cette fille-là ?

COLOMBINE.

Peſte ſoit des jaloux ! A chaque pas que l'on fait, on les a ſur les talons.

FRIQUET *au Docteur.*

Monſieur, vous ne me répondez rien ?

COLOMBINE *à Friquet.*

Que voulez-vous qu'il réponde ? C'eſt un Paſſant qui demande la Ruë Fermenteau.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien curieux, Monſieur, pour un vieillard ! Puis que vous le vou-

lez ſçavoir, j'aime ſa Maîtreſſe, & ſi cela vous fait mal au cœur, tant pis pour vous?

FRIQUET *en riant.*

Ah, ventrebleu, je vous en ſçais bon gré ! C'eſt bien à un Marouffle comme vous....

LE DOCTEUR.

Petit Faquin de Bourgeois, vous vous ferez étriller.

FRIQUET.

Etriller, moy ? Par la mort.....

COLOMBINE.

Meſſieurs, & pour qui me prendra-t-on dans tout ce vacarme-là ? Allez au Diable avec vos peſtes de querelles.

LE DOCTEUR.

Un moment de patience. Je reviens à vous tout à l'heure. Mais mardy, tenez-vous droit ſur vos pieds, & faites proviſion d'une bonne épée, car je vous mettray l'ame au jour. (*Il ſort.*)

FRIQUET.

Tout Marchand que je ſuis, avec l'aûne de ma boutique, je te feray manger les pavez. Va, va, tu as trouvé ton homme.

COLOMBINE.

Monſieur Friquet, vous avez le ſang bien chaud.

FRIQUET.

Mardy, pour Isabelle je tuërois deux mille hommes.

COLOMBINE.

C'est donc tout de bon que vous l'aimez ?

FRIQUET.

Malepeste, si je l'aime ! Hé, cet homme-là vous le dira tantôt. Je l'écraseray comme une Punaise.

COLOMBINE.

Ça, ça, je croy que j'ay d'un baûme qui va rabattre vos fumées. Tenez, fleurez-le. *(Elle lui donne la Lettre.)*

FRIQUET *prend la Lettre & la fleure.*

Je ne sens rien.

COLOMBINE.

Quoy l'ardeur de ma Maîtresse ne vous prend pas au nez ! Ah,ah, combien y a-t-il de gens qui donneroient leur vie pour en recevoir autant ? A vous dire vray, je n'étois pas d'avis d'une lettre si tendre ; mais son cœur l'a emporté.

FRIQUET.

Ma pauvre enfant, que je te suis redevable ! *(Il baise la lettre.)*

COLOMBINE.

Je le crois bien ! C'est la premiere lettre qu'elle a jamais écrit à personne. Voila ce qu'on appelle la franche crême d'un cœur.

FRIQUET.

Ah, quelle felicité !

COLOMBINE.

Penſez que vous ne manquerez pas de la remercier tantôt, & de venir ſouper tête à tête avec elle.

FRIQUET.

Me veut-elle faire cet honneur-là ? (*Il baiſe encore la Lettre.*)

COLOMBINE.

Vrayment, elle vous en fera bien d'autres ; ça, ça, ne baiſez point tant cette Lettre. Liſez ſeulement, & me donnez la réponſe.

FRIQUET.

Ah, le gracieux treſor ! (*Il lit la Lettre.*) *Je compte ſur vous comme ſur le meilleur Amy que j'aye au monde...* Ma chere Enfant, eſt-il poſſible ?

COLOMBINE.

Ne vous ay-je pas dit qu'elle eſt folle de vous !

FRIQUET *continuant de lire.*

Je compte ſur vous... Elle a bien raiſon ! (*Il baiſe la Lettre & ſoûpire, puis continuë de lire.*) *Si vous voulez que j'en ſois entierement perſuadée, quittez toutes ſortes d'affaires, pour venir ſouper avec moy...* Ah, l'obligeante Perſonne ! (*Il*

continuë de lire.) Et *apportez-moy cinq cent pistoles avec vous.*

COLOMBINE *à part.*

Oh, voila l'angoisse!

FRIQUET.

Hé, hé, hé.... *(Il continuë de lire.) Il faut être furieusement ami des gens, quand on leur confie ses petits besoins. Adieu, je vous attends; ne me privez pas du plaisir dont je me flatte; & si vous m'aimez, ne perdez pas l'occasion d'obliger,*

ISABELLE.

FRIQUET.

C'est à dire, cinq cent pistoles.... *Il soupire & rêve.*

COLOMBINE.

Hé bien, Monsieur, viendrez-vous?

FRIQUET.

Cinq cens pistoles?

COLOMBINE.

Est-ce que vous êtes retenu quelque part?

FRIQUET.

Hé, mais, pas autrement.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Pas autrement? Oh, je vois bien à vôtre air, que vous avez partie faite ailleurs, & que vous n'aimez pas tant Isabelle que vous en faites le semblant. Elle est bien duppe

de s'attacher à des gens qui se font tirer l'oreille quand on les prie ! Vrayment, vrayment, cet homme qui est allé querir son épée, ne songeroit pas si long-tems que vous.

FRIQUET.

Cinq cens pistoles !

COLOMBINE.

Monsieur, vous ne répondez rien ?

FRIQUET.

Si fait, je pense que... j'iray.

COLOMBINE.

N'y allez pas manquer, au moins. Mademoiselle seroit inconsolable.

FRIQUET.

Oüi, oüi, va, j'iray. ... Cinq cens pistoles ! Il faut se faire justice ; l'on n'aime pas les vieilles gens pour des prunes.

SCENE IV.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

Pasquariel dit à Mezzetin que son Pere Friquet a eu querelle avec le Docteur, & qu'il croit que cela pourroit avoir des suites. Mezzetin dit qu'il va se déguiser en Prevôt, suivre son Pere, & le faire contribuer s'il le trouve avec une épée.

SCENE V.

LE DOCTEUR & FRIQUET, *tous deux avec des épées.*

LE DOCTEUR *ſans appercevoir Friquet.*

MOnſieur le Courtaut, vous allez paſſer un vilain quart-d'heure, ſi je vous puis joindre ; je ne laiſſeray pas de poudre ſur vos étoffes. Allons, faiſons paſſer toute ma doctrine dans le bras.

FRIQUET *ſans appercevoir le Docteur.*

Je n'y ay mardy pas ſongé ; quand j'ay promis de me battre. Ma nourrice me l'a dit mille fois, que j'avois un vray temperament à me faire étriller. Ça ça, il faut pourtant trouver du cœur, n'en fut-il point. Heureuſement voici un Baudrier de buffle, qui met toutes mes parties nobles à couvert. Si cet homme vétu de noir pouvoit oublier que nous devons nous battre, ce ſeroit bien de la beſogne épargnée. Il eſt vray auſſi que j'ay le ſang trop chaud, mais l'amour m'a emporté.

LE DOCTEUR.

Il me ſemble que j'entrevois nôtre Brave. Hola, l'Ami ?

FRIQUET.

Cela n'eſt point vray ; je n'ay jamais été des vôtres, & ventrebleu je n'en veux point être. Allons ; allons. (*Il bat ſes flancs.*) Allons, Monſieur de la Doctrine, mettez-vous en garde contre ma Boutique.

LE DOCTEUR.

Mais c'eſt donc tout de bon que vous voulez vous battre ?

FRIQUET.

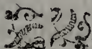
Oh, je n'appelle pas cela ſe battre ; je veux ſeulement vous tirer trois ou quatre palettes de ſang, par gaillardiſe.

LE DOCTEUR.

Pour un Vieillard, il va droit à ſon homme.

FRIQUET.

Allons Coquin la vie. ....



SCENE VI.

MEZZETIN *travesti en Prevôt.*
LE DOCTEUR, FRIQUET,
plusieurs Archers.

MEZZETIN.

Diable, demander la vie ! Ce sont gens qui se battent en duel. *(à Friquet.)* Qui êtes-vous ?

LE DOCTEUR.

Il va tout avoüer. Il vaut mieux que je me sauve. *Il sort.*

FRIQUET.

Hé mais, Monsieur, je ne suis pas ce que vous pensez.

MEZZETIN.

Pourquoy l'épée à la main ?

FRIQUET.

Est-ce qu'il n'est pas permis de rosser un Fiacre qui vous fait payer d'avance la premiere heure, & qui s'enfuit à toutes jambes quand vous descendez pour faire de l'eau ? Par la mort ! Dans la rage où je suis, je l'allois tuër sans vous.

MEZZETIN

Oh, il est vray que ces Coquins-là

ſont inſolens. Mais ce Baudrier de Buffle ?

FRIQUET.

Monſieur, c'eſt que mon fils eſt d'une Tragedie au College des Graſſins où il repreſente un Prevôt ; & je m'en allois le lui porter moy-même, de peur que mon Valet ne fiſt quelque ſottiſe dans les ruës avec l'épée.

MEZZETIN.

Oh bien, vôtre fils joüera la Comedie ſans épée, & vous ne laiſſerez pas de venir au Fort-l'Evêque. Il n'y a point de quartier pour les duels.

FRIQUET.

Hé Monſieur, je m'appelle Friquet, ma Boutique n'eſt qu'à trois ruës d'ici ; J'ay encore livré ce matin plus de quatre-vingts aûnes de drap d'Eſpagne.

MEZZETIN.

Il n'eſt pas défendu aux Bourgeois d'avoir du cœur.

FRIQUET.

Oüi ventrebleu j'en ay ; & tout Fiacre qui me ſcandaliſera....

MEZZETIN.

Allons, mes enfans, liez-le puis qu'il fait le fâcheux.

FRIQUET.

Monſieur le Prevôt, auriez-vous la

conſcience de mener un homme de mon âge en priſon.

MEZZETIN.

Pour duel on pend à toutes ſortes d'âge.

FRIQUET.

Pendre ! Et ſi je vous priois pour l'amour de moy de mettre ce diamant-là à vôtre doigt, me refuſeriez-vous ? Il n'eſt que de cinq cens écus.

MEZZETIN *aux Archers, aprés avoir pris le diamant.*

Et de quoy vous aviſez-vous de me venir dire que ce pauvre Marchand ſe battoit en duël ? Il ſe donne au diable que cela n'eſt point vray ; & un homme ſur le bord de ſa foſſe ne voudroit pas mentir.

FRIQUET.

Voila ce qu'on appelle un tour d'ami ! Monſieur le Prevôt, Dieu vous ſoit en aide, & à tous les gens de bien qui protegent les innocens.

MEZZETIN.

Bon homme, prenez un autre Fiacre, & vous en allez aux Graſſins voir la Tragedie de vôtre fils. *Il s'en va.*

FRIQUET *ſeul.*

Ah, jernie, que je l'ay échappé belle ! Sans mon diamant, j'étois flambé. Con-

tre fortune bon cœur ; ne laiſſons pas de voir Iſabelle, & de lui raconter nôtre combat.

SCENE VII.

Le Theâtre repreſente l'Appartement d'Iſabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

HE' bien, Colombine, nôtre Marchand fera-t-il ſon devoir ?

COLOMBINE.

Ma foy, il a bien eu de la peine à entrer dans ſes bottes. Il étoit charmé du commencement de vôtre Lettre ; mais, ma foy, les cinq cent piſtoles lui ont un peu navré le cœur ; & ſi je ne lui euſſe donné vivement de l'éperon dans le flanc, nous ne tenions ma foy rien.

ISABELLE.

Quoy ? un homme à cet âge-là s'eſt fait tirer l'oreille ?

COLOMBINE.

A quelqu'âge que ce ſoit, cinq cent piſtoles valent toûjours cinq mille francs ; & ces ſortes de ſaignées ne rempliſſent pas la bourſe d'un homme.

ISABELLE.

Tiens, le voila qui les apporte.

COLOMBINE.

Dieu me le pardonne, je pense qu'il a pris une épée pour escorter son argent.

SCENE VIII.

ISABELLE, COLOMBINE, FRIQUET.

ISABELLE.

AH ! quel spectacle ! Une épée toute nuë ! Et d'où venez-vous, Monsieur Friquet, en cet équipage ?

FRIQUET.

Je viens de châtier ceux qui ont l'insolence de venir sur mes brisées.

COLOMBINE.

Comment donc, Monsieur Friquet ?

FRIQUET.

Vous souvenez-vous de cet homme vêtu de noir qui se faisoit tenir à quatre ?

COLOMBINE.

Quoy ? quand vous badiniez tantôt ?

FRIQUET.

En badinant, je lui ay allongé une douzaine de bottes, qui ont fait rebrousser chemin à sa doctrine.

ISABELLE.

Ah bon Dieu !

FRIQUET.

Je lui allois cribler le corps, si d'honnêtes gens ne m'avoient empêché. Je suis un mauvais plaisant sur ce chapitre de l'amour.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas blessé ?

FRIQUET.

Non, graces au Ciel ; & les plus rudes coups sont ceux de vos yeux.

ISABELLE.

Ah ! que vous m'avez fait une étrange frayeur ! Je n'en suis pas encore bien revenuë. Colombine fais-moy sentir du vinaigre. (*Elle feint de s'évanoüir.*)

FRIQUET *donnant la bourse à Colombine.*

Colombine, mets cela quelque part sur la table de Mademoiselle... (*à Isabelle, se mettant à ses genoux.*) Ah, charmante Damoiselle, est-il possible que vous preniez tant d'interêt à ce qui me regarde ? (*Il lui baise la main.*)

COLOMBINE.

Mademoiselle, qu'est-ce que ce Monsieur me veut dire ? Il me donne une bourse pleine de Loüis-d'or ; la serreray-je !

ISABELLE.

Ah, Monſieur Friquet, vous faites trop bien les choſes ! Je ne vous avois dit cela qu'en riant.

COLOMBINE.

Un Marchand a plus d'honneur, que toute la Nobleſſe enſemble.

ISABELLE.

Mais ſerieuſement, Monſieur, n'avez-vous point été bleſſé ? Voulez-vous prendre un bouillon ?

COLOMBINE.

C'eſt bien la peine ! Voila le ſoupé qu'on apprête.

ISABELLE.

Il y a long-tems, Monſieur Friquet, que je ſouhaittois de vous voir chez moy le verre à la main.

FRIQUET.

Ah, Mademoiſelle, vous vous moquez de moy peut-être.

ISABELLE.

Non, je vous parle à cœur ouvert. Je ne croy pas de ma vie avoir reçu de viſites ſi agreables.

FRIQUET.

Vous me faites par trop d'honneur, Mademoiſelle, & je ſuis trop glorieux de ce que mes reſpects m'ont introduit chez vous.

COLOMBINE *à part.*

Sans vôtre argent, vous n'y feriez gueres de presse. (*haut*) Il est bien de saison, ma foy, de faire des complimens, quand la viande est sur table ! Un homme qui se vient de battre, a besoin de prendre des forces. Allons, Serpentin, apportez à laver ?

ISABELLE.

Colombine, n'aurons-nous pas quelque symphonie, quelque voix pendant le souper ?

COLOMBINE.

Vous aurez de tout, ne vous mettez pas en peine.

ISABELLE.

Allons, Monsieur Friquet, mettez-vous dans ce Fauteuil. (*à Colombine.*) Colombine, encore un Carreau, à Monsieur Friquet ?

FRIQUET.

Vous me faites bien plus d'honneur qu'à moy n'appartient, Mademoiselle.

COLOMBINE.

On ne sçauroit trop dorlotter un homme comme vous. Helas, où en étions-nous, si ce malheureux Docteur vous eût blessé ?

ISABELLE.

Pour moy, j'en serois morte.

COLOMBINE.

On mourroit à moins. (*aux Violons*) Joüez, Meſſieurs les Violons, joüez. *Les Violons joüent.*

COLOMBINE *au Laquais.*

Serpentin, à boire à Monſieur Friquet, & rinſez bien le verre à Monſieur. *On apporte à boire.*

FRIQUET *au Laquais.*

Mon Mignon, apportez-moy de l'eau, je vous prie.

COLOMBINE.

Oh, ne nous faites pas cet affront-là, Monſieur. Nôtre vin eſt aſſez fort ſans eau.

FRIQUET *à Iſabelle.*

Mademoiſelle, trouvez-bon que j'aye cet honneur que de boire à vos bonnes graces.

COLOMBINE.

Que toutes les vôtres ſurpaſſent.

ISABELLE.

Colombine, ſers donc quelque choſe à Monſieur Friquet. Le pauvre homme ne mange point.

PIERROT *en Servante de Cuiſine.*

Ah, Mademoiſelle, pendant que vous êtes ici en train de rire, il y a là bas des gens qui font un beau grabuge ! Ils ne diſent pas moins que de brûler la porte. Dame,

Dame, je n'en connois pas un au viſage. Que ſçais-je, moy, s'il les faut laiſſer entrer ?

COLOMBINE.

Oh ! vous verrez que ce ſont des Maſques qui entendent les Violons, & qui croyent que c'eſt un Bal !

PIERROT.

Hé bien, acheveront-ils de brûler la porte ?

ISABELLE.

Nenny nenny, il vaut mieux les laiſſer entrer.

FRIQUET.

Et pourquoy, Mademoiſelle ? Nous voila ſi en repos !

COLOMBINE.

Oh, il n'y a repos qui tienne. Si le feu prenoit à la porte, il auroit bien-tôt gagné le haut, & la maiſon ne dureroit gueres.

SCENE IX.

MEZZETIN *en Maſque, accompagné d'autres Maſques.* ISABELLE, FRIQUET, COLOMBINE.

MEZZETIN *entre en chantant, prend Colombine par la main, & danſe avec elle.*

COLOMBINE *aprés avoir dansé.*

Ma foy, voila des drôles de Masques !

MEZZETIN *prend Friquet par le nez, l'ôte de sa place, se met à table sur son siege, & dit :*

Allons, Mademoiselle, réjoüissons-nous.

FRIQUET.

Mademoiselle, voila une grande impudence !

ISABELLE.

Masques, prend-on de ces libertez-là chez une Fille de mon rang ?

MEZZETIN.

Quand un Fille de vôtre rang soupe tête à tête avec un Courtaut de Boutique, des gens de nôtre air & de nôtre façon ne gâtent pas leurs parties. (*Au Laquais.*) A boire ?

FRIQUET.

A vôtre place, Mademoiselle, j'envoyerois querir le Commissaire.

MEZZETIN *à Friquet.*

Le vieux penard ! Ha, ha, ha ! *Il lui rit au nez. On donne à boire à Mezzetin, & il chante les paroles qui suivent :*

Un Vieillard melancolique
Peut gâter tout un festin ;

Ses yeux font aigrir le vin,
La viande en devient étique.
Celui qui rechigne, chigne,
Celui qui rechignera,
La Troupe l'échigne, chigne,
La Troupe l'échignera.

Les Masques qui sont avec Mezzetin, repetent en chœur ces quatre derniers vers, en donnant des coups de pied & des nazardes à Friquet.

ISABELLE *aux Masques.*

Ah, Messieurs, c'est pousser la chose trop loin. Qu'on ôte la table, & voyons un peu qui sont ces insolents-là.

MEZZETIN.

Ces insolents-là sont gens à jetter vôtre Bourgeois par la fenêtre; (*Il lui tourne le chapeau sur la tête.*) Et si de sa vie il remet les pieds ceans, je vous feray un entremets de son nez & de ses oreilles.

FRIQUET.

De mon nez & de mes oreilles.

COLOMBINE.

Taisez-vous, Monsieur Friquet; ces gens-là le feroient comme ils le disent, il n'y a point de ceremonie avec eux. Il n'y a qu'à appeller le Guet. On ne vient pas comme cela assassiner le monde dans les maisons d'honneur.

MEZZETIN.

Mademoiſelle, de peur des filoux, je m'en vais ramener Monſieur le Bourgeois chez lui. Allons, Faquin, gagnez la porte. (*Il le fait ſortir à coups de pied au cul, & les Maſques s'en vont.*)

COLOMBINE.

Quelle peſte de contre-tems ! Voila un pauvre homme qui n'a gueres paru pour ſa dépenſe !

ISABELLE.

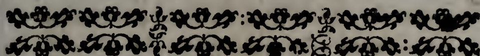
Il me peſoit bien ſur les bras !

COLOMBINE.

Vous êtes aſſez bien payée de vôtre méchant quart-d'heure.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE I.

FRIQUET *seul.*

CE n'est pas d'un Marchand que d'être amoureux. Le negoce des femmes est encore plus perilleux que le Commerce. Un combat, une bague de cinq cens écus, cinq cens pistoles d'argent comptant; les étrivieres, ou peu s'en faut; en un même jour voila bien de la besogne taillée ! Ceux qui défendent le Bal, ont fort grande raison. Je vois bien, par l'échantillon d'aujourd'hui, qu'un Bourgeois bien sage ne doit jamais souper hors de chez lui. Si Pierrot peut découvrir qui sont les Masques, je mangeray dix mille écus pour en avoir raison. A la veille d'être Echevin, morbleu, me voir donner des coups de pied au cul ! *(Il se mord les doigts.)* Ah, voici mon Fils. De peur qu'il ne sçache ma disgrace, je veux l'éloigner de Paris.

SCENE II.

FRIQUET, MEZZETIN.

FRIQUET.

HE' bien, Friquet, le Commis de cet Organiste n'a point apporté d'argent ?

MEZZETIN.

Il est pourtant venu un homme au Logis, qui avoit quelque chose sous son bras. Mais comme vous n'y soupiez pas, il a dit qu'il reviendroit.

FRIQUET.

Ah, ah, cela n'est pas mal trouvé ! Ecoutez, mon Amy, je ne suis plus d'âge à avoir de l'emportement. Je m'apperçois il y a long-tems que vous me volez. De peur que la Justice ne le sçache, disposez-vous à quitter Paris dans trois jours. Dieu mercy, je me suis fait des amis, & par leur credit je pourray bien vous faire donner la Commission du Papier marqué à Quimpercorentin.

MEZZETIN.

Si c'êtoit en quelque ville de Basse-Normandie, où le procés va son train,

patience. Mais il n'y a pas là de l'eau à boire.

FRIQUET.

Voulez-vous une Brigade dans le Sel ?

MEZZETIN.

Je n'y pourrois pas entrer, mon Pere : Dans ces emplois-là il faut être noble de trois races.

FRIQUET.

Voulez-vous le Contrôle des Perroquets à Dieppe ?

MEZZETIN.

Non, j'aime encore mieux vôtre Quaisse.

FRIQUET.

Comment, Maraut, vous refusez tout ce qu'il y a d'honnorable en France, pour faire la débauche à Paris ? Si je prends un bâton....

MEZZETIN.

Si je fais la débauche, c'est que les bons chiens chassent de race. (*Il s'en va.*)



SCENE III.

PIERROT, FRIQUET.

PIERROT.

AH, Monſieur, vous ne ſçauriez le croire ; non, vous dis-je, vous ne ſçauriez le croire.

FRIQUET.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc, Pierrot ?

PIERROT.

Il y a des choſes inormes ; & quand je vous le diray, vous ne le croirez pas.

FRIQUET.

As-tu ſuivi les Maſques ?

PIERROT.

Oüi, Monſieur.

FRIQUET.

Les as-tu vu entrer quelque part ?

PIERROT.

Oüi, Monſieur.

FRIQUET.

Les as-tu découverts !

PIERROT.

Oüi, Monſieur.

FRIQUET.

Hé bien, qui eſt-ce ?

PIERROT.

Ne vous ay-je pas dit, Monſieur, que vous ne le croiriez pas ?

FRIQUET.

Je n'ay garde de le croire, puis que je n'en ſçay rien.

PIERROT.

Mais quand je vous le diray auſſi, le croirez-vous ?

FRIQUET.

O, dépêche donc, ſi tu veux.

PIERROT.

Eſt-ce que la nature ne vous dit rien ? Sentez-vous point là quelque choſe.... comme ſi c'étoit.... par exemple.... Je ne vous le donne pas aſſez clair à entendre ?

FRIQUET.

Non, de par tous les Diables.

PIERROT.

Et bien, puis que vous êtes ladre, je m'en vais vous le dire. C'eſt vôtre fils.

FRIQUET.

Mon fils !

PIERROT.

Oüi, vôtre fils, avec ce Diable de Tailleur qui ont fait la maſcarade.

FRIQUET.

Mon fils m'auroit menacé d'étrivieres ?

PIERROT.

Oüi, Monſieur, d'étrivieres. Je leur ay entendu dire chez un Vendeur de Biere où ils ſe ſont deshabillez.

FRIQUET.

Il eſt donc amoureux d'Iſabelle?

PIERROT.

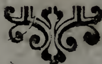
Vrayment, je le crois. Il en a des Lettres & ſon Portrait. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, tout ce qu'ils en diſent.

FRIQUET.

Il en a le Portrait? Tout à l'heure, Pierrot, qu'on m'aille querir un marteau & une hache, que j'enfonce le coffre de Coquin-là. Ah, malheureux Pere! ton propre ſang ſe revolte contre toy!

PIERROT.

Voila qui eſt bien terrible, Monſieur; mais c'eſt pourtant vray.



SCENE IV.

Le Theatre represente l'Appartement d'Isabelle.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

DE ce train-là, je vois bien que vôtre peste de conduite nous portera guignon, & qu'à la fin la chanse tournera.

ISABELLE.

Va va, Colombine, avec un peu de résolution & d'esprit, on mene les hommes bien loin. Pourvû qu'une fille ne se reproche rien sur le chapitre de l'honneur, tout le reste n'est que bagatelle.

COLOMBINE.

Vous appellez bagatelle, de promettre mariage à cinquante hommes tout à la fois ?

ISABELLE.

Je le promettrois à cent, pour grossir mes conquêtes. Te mocques-tu ? La foule des Amans fait honneur à une fille.

COLOMBINE.

Elle fait aussi par fois de cuisans chagrins. Un Amant qui découvre qu'on le

berne, eſt un vipere envenimé. Tenez, je ſuis fort trompée ſi le maſque d'hier n'a quelque fiel ſur le cœur.

ISABELLE.

O, ſi c'eſt par jalouſie, je lui pardonne. Rien n'eſt ſi drôle que de voir comme cela les hommes dans leurs boutades.

COLOMBINE.

Gare que vôtre Pere ou vôtre Oncle ne ſoient inſtruits de vos gentilleſſes! Vous courriez, ma foy, riſque d'épouſer un Couvent. (*Appercevant le Marquis*) Oh, voila le reſte de nôtre écu.

SCENE V.

MEZZETIN *en Marquis* ISABELLE, COLOMBINE.

MEZZETIN.

JE ſortis un peu bruſquement hier de chez vous. Mais avoüez qu'un Laquais ſans écharpe eſt capable de décrier un homme de qualité?

COLOMBINE.

Diantre! Comme vous les redreſſez! Eſt-il mort, ce pauvre Diable?

MEZZETIN.

Bon ! Ils ſont accoutumez à cela.

ISABELLE.

Hé bien, Monſieur le Marquis, travaille-t-on fort & ferme pour nôtre mariage ?

MEZZETIN.

Avec qui ?

ISABELLE.

Je vous le demande ! avec vous.

MEZZETIN.

Vous ne voulez pas des gens ſi étourdis. Oh ça, de bonne foy, à quoy avez-vous paſſé le tems depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir ?

ISABELLE.

Le chagrin de vous voir partir en colere me donna un ſi cruel mal de tête, que je n'en ay pas repoſé toute la nuit.

MEZZETIN.

N'eſt-ce point une indigeſtion auſſi, pour avoir trop mangé ?

COLOMBINE *à part.*

Il y a là quelque choſe.

ISABELLE.

Je vous aſſure que je me mis au lit ſans ſouper.

MEZZETIN.

Eſt-il poſſible ?

ISABELLE.

Ah, Marquis, le grand repas est de ſonger à ce qu'on aime.

MEZZETIN.

L'aimable Enfant !

COLOMBINE.

Cette fille-là vous aime trop. Je crains qu'elle n'en devienne folle.

MEZZETIN.

Mes gens m'ont pourtant dit, qu'il y avoit de grands preparatifs dans vôtre Cuiſine.

COLOMBINE.

Ah la plaiſante choſe ! C'eſt que la fille de nôtre hôteſſe a épouſé un Armurier, Comme c'étoit les Accordailles, on avoit emprunté nôtre Cuiſine pour faire le Feſtin.

MEZZETIN.

C'eſt donc cela. Y eut-il des violons aprés ſoupé ?

ISABELLE.

Cela ſe demande-t-il ? Je penſe même qu'il y vint des Maſques.

MEZZETIN *en colere.*

Oüi, perfide, & ces Maſques vous trouverent à table avec Monſieur Friquet.

COLOMBINE.

Comme on prend les choſes de travers !

Vous ne ſçavez donc pas que ce Monſieur Friquet eſt un gros Marchand, & que Mademoiſelle avoit une Lettre de Change à prendre ſur lui, dont il apporta l'argent le plus obligeamment du monde ; & comme il prit une foibleſſe à ce pauvre homme on lui offrit du vin par honnêteté. Cependant voila comme on empoiſonne tout dans le monde.

ISABELLE.

A quoy bon tout cet éclairciſſement, Colombine ? Que Monſieur en croye ce qu'il voudra. (*à Mezzetin*) Oüi oüi, allez, c'eſt un vieillard que j'aime, & que je prefere à toutes mes connoiſſances.

MEZZETIN *à genoux.*

Ah, pardon, Mademoiſelle, je vois bien que j'ay pouſſé la jalouſie trop loin.

ISABELLE.

Je vous dis ſerieuſement, que je l'aime.

MEZZETIN.

Cruelle !

ISABELLE.

Que voulez-vous, Marquis ? Les amitiés ſont libres, il faut ſuivre le penchant de ſon cœur.

COLOMBINE *à part.*

J'ay bien envie de voir comme cette fuſée-là ſe démêlera.

MEZZETIN.

Quoy ? Vous m'abandonnez, aprés tant de ſermens d'amitié, aprés des lettres ſi tendres, aprés m'avoir donné vôtre Portrait ?

COLOMBINE *à part.*

Les Marquis ſont d'auſſi ſottes gens que d'autres. (*Voyant venir Friquet.*) Voici l'homme au cinq cent piſtoles, qui n'en eſt pas encore bien tué. (*Mezzetin voyant venir ſon Pere, ſe leve tout étonné.*)

SCENE VI.

FRIQUET, MEZZETIN, ISABELLE, COLOMBINE.

FRIQUET *à Mezzetin.*

AH, Monſieur le Marquis, ne vous contraignez point, je ne ſuis pas venu pour déranger vôtre paſſion.

ISABELLE *d'un ton fier.*

Sçavez-vous, Monſieur lé Marchand, que je ſuis fort indigné contre la liberté que vous prenez d'entrer dans ma chambre ſans me faire demander ſi je le trouve

bon ? Marquis, vous devriez me vanger de cette insolence.

MEZZETIN *tout confus.*
Ah, Madame !

FRIQUET.
Nous ne sommes plus ici en Masque ; Monsieur le Marquis n'a pas l'ame meurtriere.

COLOMBINE.
Ma foy, pour moy, j'y perds mon latin.

FRIQUET *ôtant son Chapeau.*
Quand on vient pour rendre service, on entre un peu plus brusquement.

ISABELLE.
Un homme de vôtre trempe est-il capable de quelque chose.

FRIQUET.
Il est vray qu'aujourd'hui je ne viens pas pour apporter de l'argent.

COLOMBINE.
Ouf !

FRIQUET.
Je ne laisseray peut-être pas d'être bien reçu. (*vers Colombine*) Colombine, quand tu pris la peine de m'apporter cette lettre de la part de ta Maîtresse, elle n'avoit encore jamais écrit à personne qu'à moy ! Est-il pas vray ?

COLOMBINE.

A qui en a ce vieux fou-là ? Eſt-ce que je tiens la main de Mademoiſelle, moy ?

FRIQUET.

Non, mais je tiens les lettres qu'elle a écrites au Marquis d'Oripeau. Tenez, Mademoiſelle la Coquette, voila des cautions de vôtre tendreſſe.

COLOMBINE *à Mezzetin.*

Monſieur le Marquis, que ne faites-vous monter vos gens pour jetter ce Maroufle-là par les fenêtres.

ISABELLE.

Mes lettres à des mains étrangeres ? (*vers Mezzetin*) Ah lâche ! tu m'as trahie !

FRIQUET.

Non, il vous aime de bonne foy, & je crois que vous l'aimez de méme ; car ſans cela vous ne lui auriez pas donné vôtre Portrait.

COLOMBINE.

Petit à petit, la mêche ſera découverte.

ISABELLE.

Ces ſortes d'amuſettes ne ſe refuſent gueres quand on les demande. (*Se tournant vers Mezzetin*) Infame !

COLOMBINE.

Seroient-ils de concert enſemble ? Je

m'étonne qu'un Marquis n'étrangle ce vieux Coquin-là.

FRIQUET.

Nous ſommes dans un Païs où les Enfans n'étranglent pas ſi volontiers leurs Peres.

ISABELLE.

Quoy ? c'eſt-là vôtre fils ?

FRIQUET.

Oüi, tres-aſſurément, que je vais faire conduire aux Capettes, pour lui apprendre à inſulter ſon Pere.

SCENE V.

LE PREVOST, *& les Acteurs de la Scene precedente.*

MEZZETIN *aux pieds de ſon Pere.*

AH, mon Pere, eſt-ce un crime à vôtre fils d'être amoureux ?

FRIQUET.

Monſieur le Prevoſt, droit aux Capettes; s'il vous plaît; au pain & à l'eau, & les étrivieres tant & plus ?

MEZZETIN.

Pour éviter à frais, on feroit bien de

vous emmener avec moy ; car aussi-bien ma Mere vous fera loger aux Petites Maisons. (*On emmene Mezzetin.*)

COLOMBINE.

Voila un Marquis mal ajusté.

ISABELLE *à Friquet.*

Si vôtre femme étoit sage, elle vous y feroit mener à vôtre tour ; & peu s'en faut, Monsieur le Bourgeois ; que je ne vous fasse charger de mille coups, pour vous apprendte le respect que vous devez à ma maison.

FRIQUET.

Ce n'est pas tout à fait comme cela qu'on paye cinq mille frans.

COLOMBINE.

Vous les a-t-on emprunté, pour les rendre le lendemain ? (*à part*) Ah, vieux Penard, que je vous vais faire décamper en diligence ! *Elle sort.*

ISABELLE.

On vous a fait trop d'honneur de ne vous demander que cinq cent pistoles. Une fille comme moy, ne met pas d'ordinaire la main à la plume pour si peu de chose. J'avois cent de mes amis qui se seroient fait une joye de m'obliger. C'est ma sottise de m'être adressée à une ame basse qui n'a que l'usage du Comptoir, &

qui ne fait un plaisir que pour le regretter.

FRIQUET.

Tout ce que vous dites-là est à peindre, mais de l'argent m'accommoderoit mieux.

SERPENTIN *Laquais, à Isabelle.*
Ah, Mademoille, il y a là-bas Madame Friquet, qui cherche son Mary pour le dévisager. Elle crie comme un aspic.

ISABELLE.
Faites-la monter. (*vers Friquet.*) Elle sera peut-être plus raisonnable que vous.

COLOMBINE.
Oh, je crois que si ma Maîtresse lui fait son billet, elle s'en contentera.

FRIQUET *tout épouvanté.*
Ma femme! Ah, je suis un homme perdu. Douze Diables ne sont pas si dangereux. (*vers Isabelle*) Ma chere Damoiselle, faites-moy sortir par quelque porte de derriere, & ne parlons plus des cinq mille francs.

COLOMBINE.
Mademoiselle est bonne, c'est une fille sans fiel.

ISABELLE.
J'en ay quand il en faut avoir; mais

quand on demande quartier je ne ſçaurois faire de mal à perſonne. (*A Colombine.*) Tâche de le faire évader par la porte du Jardin.

FRIQUET *ſe proſternant.*

Que je vous ſuis redevable !

COLOMBINE.

Allons vîte, point de complimens.

FRIQUET *à Iſabelle.*

Dites-lui bien que vous ne m'avez point veu, au moins.

COLOMBINE.

Hé bon Dieu, dépêchons.

ISABELLE *ſeule.*

Je vois bien que Colombine m'a délivrée de cet importun-là fort à propos Mais à qui en veut Aurelio.



SCENE VI.

AURELIO, ISABELLE.

AURELIO.

JE vous apporte un cœur tout plein d'amour, & des nouvelles qui peuvent vous ſatisfaire. Vôtre Oncle eſt arrivé, qui m'a dit que vôtre Pere vous pardonne, pourveu que je vous épouſe. Vous ne doutez pas que mon cœur ne ſoit à vous, & que je ne fuſſe mort de douleur ſi vous en aviez épouſé un autre. Le Contract eſt dreſſé, le feſtin eſt tout preſt ; allons, ſans differer, conclure une affaire ſi ſouhaitée.

COLOMBINE *revenant.*

Hé bien, où en êtiez-vous ſans moy ?

ISABELLE *faiſant taire Colombine.*

St, ſt. (*haut*) Ah, Colombine, j'ay bien avancé mes affaires depuis que tu es partie.

COLOMBINE.

Comment donc ?

ISABELLE.

Je ſuis mariée avec Aurelio. Suis-moy, nous allons faire la nôce,

COLOMBINE

A la bonne heure, pourveu que j'épouſe Paſquariel.

ISABELLE.

Oh, cela vaut fait. Tu peux compter ſur l'argent du Bourgeois.

COLOMBINE *ſeule.*

Ma foy, il n'eſt que d'avoir de l'eſprit. Tôt ou tard on ſe tire d'affaire. Pour de jeunes gens, nous n'avons point trop mal mené nôtre petite barque.

Fin de la Comedie.



COLOMBINE

COLOMBINE
FEMME VANGE'E.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur D*** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le quinziéme Janvier 1689.

ACTEURS.

COLOMBINE femme de Mezzetin.

MEZZETIN Mary de Colombine & Amant d'Olivette.

OLIVETTE, puis Isabelle fille du Docteur.

AURELIO Amant d'Isabelle.

EULARIA Sœur d'Aurelio.

GABRION Nourrice de Colombine.

LE DOCTEUR Pere d'Isabelle.

PASQUARIEL, } Valets de Mezzetin.
PIERROT, }

UN FINANCIER.

UN COMTE.

UN CONSEILLER.

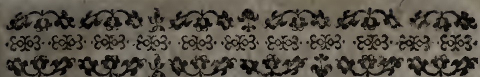
UN COMMISSAIRE.

Un Laquais.

La Scene est à Paris.



LA FEMME VENGÉE



COLOMBINE FEMME VANGÉE.

ACTE I.

SCENE I.

GABRION *Nourrice.* COLOMBINE.

GABRION.

SI je ne vous avois donné la mammelle, est-ce que je vous sarmonerois avec tant d'amiquié ? Mais tout le sang me tribouille quand on me vient à dire : Vôtre fille par-ci ; vôtre fille par-là, qui d'une façon, qui de l'autre. Mercy de moy, ça me met hors des gonds, quand j'entens flagorner lès babillards du quarquié.

COLOMBINE.

Je ne pensois pas, Nourrice que mon Quartier prît tant d'interêt à ma conduite.

GABRION.

Vous vous êtes flanquée là dans la plus maudite ruë pour les caquets ! Voyez cette Lingere, pour être devenuë grosse, ce qu'on a dit ; & si, le garçon l'a épousée dea, à son deuxiéme enfant : mais c'est que le monde a toûjours la rage de causer.

COLOMBINE.

Je ne sçauray donc point ce qu'on dit de moy ?

GABRION.

Hé mais, ce qu'on dit de vous : ce n'est pas de même. Vous avez un Mari ; & un Mari est un écran bien gentil pour une Femme. Cependant, si on en vouloit croire les Prudes qui sont autour de nôtre maison, y ne laïssent vrainnent pas de marmuré.

COLOMBINE.

Te mocques-tu, Gabrion ? Ce sont des femmes retirées, qui ne médisent de personne, & qui. . . .

GABRION.

Mon Dieu ! ils ne medisent de personne : mais ils sont pourtant bien-aises de reboucher les crevasses de leur jeunesse aux dépens d'autruy. Vertu de ma vie, des femmes sur le retour, sont des rasoirs bien affilez.

COLOMBINE.

Le monde a parlé de tout tems, Nourrice, & de tout tems on l'a laissé parler. Quoy ? Parce que je suis jeune, folâtre, enjoüée, & que j'aime à voir compagnie, il faudra, pour être en bonne odeur parmi les vieilles Critiques de mon voisinage, que j'aye toûjours quelqu'une de ces Anticailles-là à mes trousses ? J'aime mieux que mon Quartier babille, que d'avoir relation avec des Visages fanez, qui glacent toutes les parties dont on a la charité de les mettre : Aussi-bien les jeunes femmes commencent peu à peu à se passer de chaperons. Aprés tout, pourquoy se rendre malheureuse pour le Qu'en dira-t-on ?

GABRION.

Ce que je vous en dis, mon Enfant, c'est parce que vôtre Mari ne veut pas que vous hantiez compagnie ; & ces esprits bourus-là s'éfarouchent la plûpart du tems sans sçavoir pourquoy.

COLOMBINE.

Est-ce qu'on trouve à redire aux gens qui viennent chez moy ? Il n'y entre point de Canailles, toûjours.

GABRION.

Hé nenny, ma fille, nenny ; C'est que, comme vous sçavez, dés qu'une nouvelle Mariée est un petit bien gentille

& friande, un bouru de Mary croit que les hantises qui entrent chez elle, y vont pour autre chose. Et puis, comme vous portez un gros état, on s'imagine que vos moyens n'ont pas la suffisance d'être si brave. Oh! que le monde est malin quand y s'y met!

COLOMBINE.

Mes voisins devroient bien me laisser en repos, car il me semble que je ne les importune gueres, je suis toûjours en promenades ou en divertissemens.

GABRION.

Vous ne sçauriez mieux faire.

COLOMBINE.

Je vais le Lundi à Vincenne, le Mardi à l'Opera, le Mecredi aux Italiens, le Jeudi je cours au Bal, le Vendredi à la Comedie Françoise, le Samedi je fais des visites, & le Dimanche on jouë chez moy depuis le matin jusqu'au soir. O ça, de bonne foy, Nourrice, peut-on passer son tems avec plus de retenuë; que quand le Diable y voudroit mordre, tout Diable qu'il est, que pourroit-il reprocher à une femme de mon âge qui partage sa semaine avec tant de jugement & d'économie?

GABRION.

Mais moy, je ne dis pas que non.

COLOMBINE.

Ma pauvre Gabrion, les femmes les plus austeres vivent comme moy; & quand je me mets sur le pied des autres, je pretends que je fais mon devoir.

GABRION.

Vous avez bien raison.

COLOMBINE

Sommes-nous faites pour vivre prisonnieres dans nos maisons ? Et ne vaut-il pas mieux être occupée de son plaisir, que de mille chagrins domestiques que la nôce traîne aprés elle ?

GABRION.

Je le pense, ma foy !

COLOMBINE.

Le bel employ pour une personne, que le détail d'un petit menage ! Oh, que les Maris sont sots, quand ils croyent que leurs femmes se contenteront pour toute lecture d'un papier journal de dépense, où la moutarde, le poivre & le charbon reviennent à toutes les pages ! Voila-t-il pas une belle Biblioteque pour façonner un esprit !

GABRION.

Fy, fy !

COLOMBINE.

Pour moy, Nourrice, je suis accoûtu-

mée à voir du monde, & j'en verray toûjours pour me desennuyer.

GABRION.

Allons, ma chere Enfant, le Ciel vous aidera ; car vous avez-là de trop bon sentimens.

COLOMBINE.

Ce n'est pas que je n'envoyasse promener volontiers toutes les visites, si je croyois que ma reputation en fût blessée.

GABRION *à part.*

Diantre ! ce ne seroit pas là mon compte : je n'ay de profit qu'avec les visites. (*Haut.*) Vous seriez bien folle, ma pauvre enfant, de vous retirer toute en vie du monde ! Quand on ne voit que des gens de bien, tant pis pour ceux qui en parlent.

UN PORTEUR *de Lettres entre, un paquet de Lettres à la main.*

COLOMBINE.

Ma pauvre Maman-Teton, je pense que voila des Lettres de mon Mari.

LE PORTEUR.

Ça, trois sols ?

COLOMBINE.

D'où viennent ces Lettres-là, mon Enfant ?

LE PORTEUR.

D'Orleans.

COLOMBINE *prenant la Lettre.*

Ah, c'eſt de mon petit Homme. Je cours à ma Chambre pour la lire en repos.

GABRION *ſeule.*

Que je me ſçais bon gré d'avoir fait une ſi gentille nourriture ! Cet Enfant-là avoit des dents à trois mois. Auſſi (Dieu la beniſſe) la voila bien avancée pour ſon âge. Il y a mille Femmes à Paris, qui n'en ſçavent pas tant à leur troiſiéme Mari, que celle-là à ſon premier ; & ſi, il faut dire, il n'y a pas encore trois ans qu'à tient ſon ménage. Mais c'eſt que la nature eſt comme ça fantaſque, & donne bien plus d'ouvarture d'eſprit à d'aucunes femmes qu'à d'autres. Si ſte creature-là n'avoit d'entendement, on ne verroit pas tant de carroſſes débaclés devant nôtre porte. Ah, voici nôtre vieux cracheux de Financier. Tenez, croiroit-on que ce vieux cadavre-là eût la hardieſſe de faire l'Amoureux tranſi ? Ah, vieux penard, on vous en garde, ma foy, des femmes à dix-huit ans ! Oh, que je m'en vais vous renvoyer chez vous d'une grande vîteſſe !



SCENE II.

GABRION, M. ELISIDOR.

GABRION.

AH, Monsieur Elisidor, qu'ou prenez mal vôtre-tems ! Y faut que j'aille aux agonies d'une femme qui me donne tout son bien par testament. Ces occasions-là ne se trouvent pas toûjours; & comme vous sçavez, il est fort peu de gens qui donnent.

ELISIDOR.

Ma Mie, une seule parole pour le repos de mon cœur ; tu ne perdras point ton tems avec moy.

GABRION.

Oh, Monsieur, l'interêt ne me fait rien faire quand je sars mes amis. Dieu m'est à témoin si ce n'est pour les obliger.

ELISIDOR.

Ma chere Gabrion, dis-moy je t'en prie, comment suis-je dans l'esprit de ta Maîtresse.

GABRION.

Vous y êtes comme un bon Voisin, qui a des cheveux blancs, & une poitrine

fort embaraſſée. Peu s'en eſt fallu que Madame ne vous ait envoyé un bonnet de laine de Sigovie, & une peau de vautour pour vôtre eſtomac. Oh ! ſte femme là tient un grand compte de vous. Il y a un vieux coq chez nous qu'on auroit tué trente fois, n'êtoit que Madame le garde pour vous faire des boüillons quand vous ſerez bien malade.

ELISIDOR.

L'obligeante Perſonne ! J'ay toûjours remarqué qu'elle avoit de grands égards pour moy.

GABRION.

Oüi, Dieu merci, & le ſoin que je prends de li parler en vôtre faveur.

ELISIDOR.

Mais, ma chere Gabrion, crois-tu qu'à la fin du tems je puiſſe meriter quelque petite place dans ſon ſouvenir ?

GABRION.

Laiſſez-moy faire, avant qu'il ſoit trois ſemaines, Madame vous menera prendre l'air au Pré aux Clercs, ou à quelque autre promenade. Sans ſte maudite fluxion qui vous aſſaſſine, on vous auroit mis l'autre jour d'une partie de Saint-Cloux ; mais dans l'état, où vous êtes, n'y a pas d'aparence de riſquer vôtre ſanté.

ELISIDOR.

Adieu, ma chere Gabrion.

GABRION.

Adieu, Monſieur Eliſidor, mettez une bonne ſerviette bien chaude ſur vôtre poitrine. (*Il s'en va.*) Le vieux fou avec ſon amour ! Voila-t-il pas un homme d'un bon tour, pour vouloir plaire aux femmes.

SCENE III.

GABRION, LE COMTE.

GABRION.

C'Eſt ſt'homme-cy, ma foy, qui eſt la perle de nos viſites ! Ah ! comme la nature ſe divartit à faire comme ça de biaux hommes !

LE COMTE.

Ma pauvre Gabrion, que j'ay de joye de te revoir !

GABRION *d'un air badin.*

Monſieur le Comte, dites-vous ça tout de bon ? Je ne ſuis pas grand' Dame ; mais quoy que Nourrice, chaque choſe vaut ſon prix. (*à part.*) Ah ! ſi mon Baſtié d'homme étoit fait comme ça !

LE COMTE.

Comment ſe porte ta Maîtreſſe ? joüera-t-on apréſdîné chez elle ?

GABRION.

J'irois bien ly demander ; mais elle repoſe. Une colique l'a penſé faire mourir ſte nuit. (*Regardant amoureuſement le Comte, & lui paſſant la main ſous le menton.*) Vous êtes donc bien-aiſe d'avoir comme ça tant de belles parfections ?

LE COMTE.

Serieuſement Nourriſſe, me trouve-tu à ton gré ?

GABRION *en niaiſant.*

Vous y feriez de reſte : Mais à cauſe que j'ay nourri un enfant, vous croyez poſſible, que.... Oh, ne vous y trompez pas, il y a tout plein de Madames qui ne valent pas leurs Nourriſſes.

LE COMTE.

Je n'en fais pas de doute.

GABRION.

Qué beau vermeil de tein !

LE COMTE *à part.*

Je penſe que cette folle-là a l'amour dans la moëlle des os ! Voyons où cela peut aller. (*à Gabrion*) O ça, Nourriſſe, ſi je t'aimois du bon cœur, m'en ſçaurois-tu quelque gré ?

GABRION.

Si vous m'aimiés de bonne foy, je vous donnerois. . .

LE COMTE.

Hé bien ?

GABRION.

Je vous donnerois. . . .

LE COMTE.

Acheve, ma mie, acheve.

GABRION *soupirant.*

Est-ce qu'ou n'entendez pas à demi-mot ? Je vous donnerois un cœur tout neuf & tout entier.

LE COMTE.

Tout entier ? Et que diroit ton Mari ?

GABRION.

Ce que disent tous les Maris en pareils cas.

LE COMTE.

La vieille folle !

SCENE IV.

LE COMTE, GABRION, COLOMBINE *qui les surprend.*

COLOMBINE.

AH Monsieur le Comte, je vous y prends, vous cajolez ma Nourrice !

GABRION.

Bien au contraire, ma Fille, j'ay toutes les peines du monde à le retenir. Croiriez-vous qu'il vouloit s'en aller ſans vous voir ? Et je lui diſois, moy, que ça n'eſt pas honnête;

COLOMBINE.

Monſieur le Comte ne me feroit pas l'affront d'entrer chez moy ſans me voir ; il ſçait trop bien ſon monde.

LE COMTE.

Gabrion ſe divertit à mes dépens.

COLOMBINE.

Vous la connoiſſez de longue main. Monſieur le Comte, voulez-vous que nous faſſions un tour de Jardin ? auſſi-bien j'ay tout plein de choſes à vous dire.

GABRION *tirant le Comte par le bras.*

Ne parlez pas de cette colique au moins; car elle ne veut pas qu'on le ſçache.

LE COMTE.

Je ne gâte jamais rien. (*Il s'en va avec Colombine.*)

GABRION *regardant le Comte partir.*

Ah le biau jeune homme ! Ah le biau jeune homme ! (*Appercevant l'homme de Robbe qui s'avance vers elle.*) En voici encore un, à qui j'ay bien la mine de tirer une plume de l'aile.

SCENE V.

LE CONSEILLER, GABRION.

LE CONSEILLER.

NOurrisse, tu me vois dans un chagrin mortel.

GABRION *à part.*

Il n'a point d'argent, peut-être. (*haut.*) Est-ce qu'ous avez perdu au jeu ?

LE CONSEILLER.

C'est que ta Maîtresse me desole.

GABRION.

Comment donc ?

LE CONSEILLER.

Tu sçais que je n'épargne rien pour lui plaire ; cependant je vois toûjours à ses trousses un certain Just'aucorps bleu.

GABRION.

Qu'ous êtes simple ! C'est un visage qu'a ne peut souffrir ; ly a trois jours que je la tourmente là-dessus comme une ame dammée.

LE CONSEILLER.

Et que t'a-t-elle répondu ?

GABRION.

A la fin je l'ay mise à la raison, Je ly

ay fait entendre que les hommes d'épée ſont des gueux, des étourdis, & des gens ſans reſſource.

LE CONSEILLER.

Et comment a-t-elle pris cela ?

GABRION.

Bon ! Je ly ay mis en tête qu'un Conſeiller eſt un fort bon appuy. Je ly en aurois bien dit davantage ; mais depuis quelque-tems a ne dépleure point.

LE CONSEILLER.

Et ſur quoy, la Nourriſſe ?

GABRION.

C'eſt qu'a l'eſt affligée d'une Tapiſſerie de Haute-liſſe & d'un Lit de Damas que ſon Mari lui refuſe. Accoûtez, ça eſt bian dur tout franc à une jeune femme, de n'être point meublée.

LE CONSEILLER.

Que je te ſuis redevable, ma pauvre Nourriſſe ; de l'avis que tu me donnes ! Je feray apporter tantôt ceans la plus belle Tenture & le plus beau Lit de Paris. Tu lui diras que des gens de ta connoiſſance t'ont priée de la faire tendre pendant qu'ils ſeront à la campagne, de peur que les vers ne s'y mettent. Dans la ſuite on trouvera quelque autre ruſe pour lui faire accepter.

GABRION.

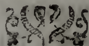
Voila ce qu'on appelle faire des presens en honnête homme ! Vous ne sçauriez croire comme les Connoissances de Madame m'ont persecutée pour leur dire le sujet de son chagrin ! Mais je n'en ay jamais voulu ouvrir la bouche qu'à vous.

LE CONSEILLER.

Pour une si agreable préference, je te prie, Nourrice, d'agréer trente pistoles, en attendant mieux : Adieu, ma Mie, je la viendray voir quand la Tapisserie sera tenduë.

GABRION *seule.*

Ce sont encore trente pistoles à quoy je ne m'attendois pas. Je crois qu'il n'y a pas d'argent mieux gagné au monde ; car je ne l'y ay pas forcé. Ma foy, vive les conditions, où il y a de belles femmes ! Que seroit-ce, s'il ne venoit pas comme ça de petits hazards à la traverse ? Si on n'avoit que ses gages, on ne s'y pourroit pas sauver. (*Elle s'en va.*)



SCENE VI.

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE *baisant la Lettre de son Mary.*

MOn pauvre petit homme ! Il est donc vray que tu arriveras ce soir ? Ah, qu'il est doux aprés une longue absence de revoir un Mary qu'on aime ! (*Elle baise encore une fois la Lettre.*) Mon cher petit Bouchon, tu arriveras ce soir ? L'heureuse journée ! Pour moy je ne sçaurois comprendre comme un tas de sottes femmes se passent volontiers de leurs Maris. Vous diriez presentement, que la tendresse est bannie des Menages, que la bonne amitié est une foiblesse attachée à la Bourgeoisie. Ma foy je ne seray jamais à la mode par cet endroit-là. Mezzetin n'est pas un bel homme, il en faut convenir ; mais il a de petites manieres friponnes, & par-dessus tout, une attache pour moy qui m'enchante. Si tu ne revenois pas ce soir, mon petit Mary, je serois pourtant bien chagrine. (*En regardant la Lettre.*) Oh, il n'y manquera pas, puis qu'il me le promet dans sa

Lettre. (*En baisant la Lettre.*) Ah , mon petit cœur ? Songeons à le bien recevoir, & à lui preparer à souper... Pierrot ?

PIERROT *derriere le Theâtre.*

Patience.

COLOMBINE.

En voila d'un autre ! Pierrot ?

PIERROT.

Patience.

COLOMBINE.

C'est une mort d'avoir à faire à cet animal-là. (*En se fâchant.*) Pierrot ?

PIERROT.

Patience , vous dis-je.

COLOMBINE.

Oh , qu'il en faut avoir avec les bêtes ! Hé bien , viendras-tu à la fin ?

PIERROT *sortant brusquement.*

Hé mort non pas de ma vie , ne serayje jamais un quart-d'heure en repos dans mon Cabinet , sans entendre criailler, Pierrot , Pierrot ? Comment diable feriez-vous s'il n'y avoit point de Pierrot dans le monde ?

COLOMBINE.

Oh si tu te fâches , c'est une autre affaire. Je t'appelle pour te dire que mon petit Mari viendra ce soir.

PIERROT.

Ce soir ?

COLOMBINE.

Oüi, Pierrot, je reverray ce ſoir mon petit Homme.

PIERROT *à part.*

Je ſçais bien qui en enrage de nous deux.

COLOMBINE.

Je t'aſſure que je ne m'en ſens pas de joye.

PIERROT.

Hé, bon ! il faut toûjours dire comme ça.

COLOMBINE.

Oh, je ſuis une femme toute unie; il n'y a point de déguiſement à mon fait. J'aime mon pauvre Mezzetin d'une force....

PIERROT.

Ça vous a donc pris tout à coup; Car, entre nous, qui ſçavons le grimoire, depuis qu'il eſt parti, vous n'avez pas fait grande dépenſe en chagrin.

COLOMBINE.

Eſt-ce qu'on aime mieux quand on pleure ?

PIERROT.

Mon Dieu nenni, mais....

COLOMBINE.

Hé quoy, mais ?

PIERROT.

Hé mais.... on voit ce qu'on voit une fois.

COLOMBINE.

Qu'as-tu donc tant vu, Pierrot ?

PIERROT.

Moy ? rien, ce ne ſont pas là mes affaires ; mon Maître a voulu épouſer une jeune femme, &....

COLOMBINE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire ?

PIERROT.

Je dis qu'il a fort bien fait ; nôtre maiſon n'étoit qu'un champêtre, où l'herbe croiſſoit par tout ; mais depuis que vous y êtes, Dieu merci on ne manque point de compagnie.

COLOMBINE.

A t'entendre parler, il ſemble que je voye tout Paris ; cependant je ne fais gueres de connoiſſances, & quand j'en fais j'ay mes raiſons pour cela.

PIERROT.

Oh, je m'en fie bien à vous.

COLOMBINE.

Pour être Bourgeoiſe, ce n'eſt pas à dire qu'on ſera toute ſa vie priſonniere, & qu'on n'oſera hanter les gens du grand monde.

PIERROT.

Ça mon, ma foy, vous y entendez finesse avec vôtre grand monde ! Je vous vois jargonner tous les jours avec un balourd de Marchand, qui est le plus sot Bastié....

COLOMBINE.

Que tu es fou ? c'est un Innocent que je tiens à l'hameçon, & que je mitonne de longue main ; car vois-tu, Pierrot, si l'on n'a un peu de prevoyance dans la vie, tout va sans dessus dessous. Quand mon cher Mari m'a épousée, nous avons bien fait de la dépense, il ne sera peut-être pas toûjours en état de la soûtenir. Pour moy j'aime à être propre, & un animal comme cela se tient trop honoré de faire credit à une jolie femme.

PIERROT.

Oh, c'est une raison cela. Et ce vieux Financier, qu'en prétendez-vous faire !

COLOMBINE.

Ce qu'on fait d'une tres-bonne Connoissance. C'est un vieux Garçon qui ne demande plus qu'amour & simplesse. Quand il vient au logis je lui fais de petites singeries qui aboutissent à rien ; & avec cela je suis seure qu'en mourant il me donnera tout son bien. Bon ! il rougit quand il n'offre que mille pistoles ?

PIERROT.

Et vous les refuſez ?

COLOMBINE.

Juſqu'à preſent l'argent ne m'a point tentée ; mais il eſt toûjours bon d'avoir une poire pour la ſoif.

PIERROT.

En voila donc deux de bon compte, que vous ne ſouffrez que par politique ? Mais ce Juſt'aucorps brodé, qui dépave tous les jours nôtre ruë avec ſon carroſſe, ne vous a-t-il point un peu échancré le cœur ? C'eſt mardi un Drôle bien tourné, & ſi, il ne m'a pas donné quatre piſtoles en ſa vie ; mais c'eſt que je le trouve bonne perſonne.

COLOMBINE *ſoûpirant.*

Ah, Pierrot, qu'il a bon air, & qu'il eſt bien fait !

PIERROT.

Voici l'encloüeure !

COLOMBINE.

Je ne le vois, je t'aſſure, que pour me deſennuyer.

PIERROT.

On ſçait bien cela.

COLOMBINE.

J'aime la promenade ; il a un bon équipage. Aujourd'hui à Saint-Cloux, demain au Cours, une autrefois à Boulogne.

PIERROT.

PIERROT.

Et revenez-vous à jeu de toutes ces parties-là ?

COLOMBINE.

Te mocques-tu, Pierrot ? C'eſt l'homme de France qui fait manger le plus agreablement.

PIERROT.

Penſez que le long des chemins il vous dit quelque petite choſe ?

COLOMBINE.

Jamais Cavalier ne s'eſt expliqué en meilleurs termes. Il me diſoit l'autre jour, (mais ne va pas dire cela, au moins.)

PIERROT.

Oh !

COLOMBINE.

Il me diſoit, en me baiſant la main, qu'il étoit au deſeſpoir de ne m'avoir point connuë pendant que j'êtois fille.

PIERROT.

Et pourquoy ?

COLOMBINE.

Parce que je meritois, à ce qu'il dit, un meilleur ſort, & que tres-aſſurément il m'auroit épouſée.

PIERROT.

Et cela ne vous a pas fendu le cœur ?

COLOMBINE.

A ne point mentir, il eſt bienenga-

geant. Quelquefois à force de soins, on ne laisse pas d'entamer le cœur d'une femme.

PIERROT.

C'est-à-dire que mon Maître arrive à la bonne heure, & que le pauvre homme fera bien de ne pas abandonner sa maison, car les absens ont toûjours tort.

COLOMBINE.

Mais aussi, Pierrot, que me viens-tu lanterner avec tes questions ? Ne t'ay-je pas dit cent fois que je n'aime au monde que mon petit Mari ?

PIERROT.

Et le Just'au-corps brodé.

COLOMBINE.

O ça ne raisonne point tant ; songe seulement à nous faire à souper, & que tout aille par haut.

PIERROT.

Moy faire à souper ? Oh je ne me mêle plus de cuisine depuis que je me suis jetté dans l'étude.

COLOMBINE.

Va va, ne t'embarasse point ; mon Mari amene avec lui la Niéce de Pasquariel, qui est une fille adroite dont il me mande que je seray fort bien servie.

PIERROT.

Il faudra voir ce que c'est.

SCENE VII.

MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE, PIERROT.

MEZZETIN.

HE' où est donc tout le monde ceans ?

PIERROT.

Ce qu'ous y avez laissé y est encore.

COLOMBINE *courant au devant de Mezzetin & l'embrassant.*

Ah, mon cher Mari !

MEZZETIN.

Malepeste, comme tu serres ! Et fy ! tu m'aimes à m'étrangler.

OLIVETTE *étonnée.*

Que vois-je ?

COLOMBINE *sautant encore au col de Mezzetin.*

Quoy c'est toy, mon fils ?

MEZZETIN.

Oüi, Mamour, c'est ton petit cœur qui t'embrasse.

OLIVETTE *à part.*

Ah, le traître!

COLOMBINE.

Que ton absence m'a causé d'allarmes !

Tiens, demande à Pierrot, il y a quatre mois que je ne depleure point.

PIERROT.

Ça vous auroit fait pitié, Monſieur, ſi vous l'aviez vûe. Ma foy, vous avez la Reine des femmes. Depuis que vous êtes parti, je jurerois bien qu'il n'eſt pas entré un chat dans nôtre maiſon.

MEZZETIN.

Tu m'aimes donc bien, ma mie!

COLOMBINE.

Peut-on trop aimer un petit homme à manger? (*ſe tournant vers Olivette.*) La belle enfant, ne vous étonnez pas de nos careſſes.

OLIVETTE.

Je ne les puis voir ſans en rougir. (*Se tournant vers Mezzetin.*) Et peu s'en faut, lâche, que je n'éclate.

MEZZETIN *à Colombine.*

Ma mie, c'eſt une Innocente qui n'a jamais rien vû, & qui ne ſçait pas encore les libertez que donne le mariage. La pauvre Enfant s'imagine que nos privautez ſont criminelles.

OLIVETTE *bas à Mezzetin.*

Tu le ſçais mieux que moy, perfide.

COLOMBINE.

Il me ſemble qu'elle te gronde.

MEZZETIN.

Hé non, Mamour ; c'eſt ce que je te diſois tout à l'heure. Quand ſon oncle me l'a confiée, je lui ay promis qu'elle ne verroit rien chez nous qui ne fût dans l'ordre ; & comme d'abord tu t'es jettée à mon cou ; franchement cela deſoriente une jeuneſſe, & c'eſt là ce qui la fâche. Petit à petit elle s'y accoutumera.

PIERROT *à Olivette.*

Morguoy, qu'ous êtes jolie ! Tenez, ſi vous vouliez, je ſerois peut-être auſſi-bien vôtre fait qu'un autre.

MEZZETIN *à Pierrot.*

Plaît-il ?

PIERROT.

Moy, je ne dis rien.

MEZZETIN.

Ecoutez, Monſieur le Coquin, s'il vous arrive jamais de regarder cette Fille-là entre-deux yeux, je vous roſſeray d'un air.... Ventre-bleu, je n'entends pas là-deſſus de raillerie.

PIERROT.

Mais, Monſieur, on n'eſtropie pas une femme pour la regarder.

MEZZETIN.

Sans le reſpect de ma femme, je vous regalerois d'une volée de coups de bâtons

qui vous rabattroient diablement vos fumées.

COLOMBINE.

Ouais ! Voila bien du vacarme pour peu de chose !

MEZZETIN.

Point du tout, ma mie ; c'est que ce maraut-là se radoucit déja auprés d'Olivette ; comme si c'étoit viande pour ses oiseaux. Oh, je vous apprendrai, maître faquin....

COLOMBINE.

Mais pourquoy tant de chaleur pour l'interêt d'une servante ?

OLIVETTE *à Colombine.*

Mes interêts lui doivent être bien aussi cher que les vôtres.

MEZZETIN *à Olivette.*

Doucement, doucement.

COLOMBINE.

Qu'est-ce à dire, effrontée, vos interêts lui sont aussi chers que les miens ?

MEZZETIN.

Hé fy, Mamour, ne t'emporte point.

COLOMBINE.

Comment, mercy de ma vie, que je ne m'emporte point ?

MEZZETIN.

Hé, mon petit cœur !

COLOMBINE.

Tu pretends donc me paſſer la plume par le bec, & me faire. . .

MEZZETIN.

Ma petite femme !

COLOMBINE.

Quoy, pendant ton abſence, je n'ay pas voulu ſortir une ſeule fois, de peur de rencontrer un homme en mon chemin.

MEZZETIN.

Je le ſçais bien, ma mie.

COLOMBINE.

Et tu as l'effronterie d'amener une fille dans ma maiſon ?

OLIVETTE.

La fille qui eſt dans vôtre maiſon y a peut-être autant de part que vous.

MEZZETIN *à Olivette.*

Ouf ! Voila pour tout gâter. (*Se retournant vers Colombine.*) Cèla n'a jamais vu le monde, il en faut ſouffrir quelque choſe dans les commencemens.

COLOMBINE.

Tu es bien hardie, Coquine, d'entrer en comparaiſon avec moy ! Ah, que je me repens d'aimer ſi tendrement un Miſerable, qui me bride le nez de ſes fredaines !

MEZZETIN.

Ne t'emporte point, Mamour, je t'en prie. (*vers Olivette*) Voila ce que c'eſt que de parler !

OLIVETTE.

J'en dirois bien davantage, ſi le deſeſpoir ne me chaſſoit pas d'ici. (*Elle ſort.*)

COLOMBINE.

Que je ſuis ſotte, d'avoir renoncé à toutes ſortes de plaiſirs & de compagnies, pour ne ſonger qu'à un mary.

PIERROT.

Helas ! ça n'eſt que trop vray.

COLOMBINE.

Pour toute recompenſe, on m'amene une Guenon chez moy, qui m'inſulte & qui m'outrage.

MEZZETIN.

Hé point, mon cœur, tu prends tout cela de travers.

COLOMBINE.

Je le prends comme une honnête femme le doit prendre ; & nous verrons à la fin, ſi je ne ſerai pas la maîtreſſe.

PIERROT.

Tout franc, Monſieur, vous avez tort. Demandez-lui pardon, ç'a l'apaiſera. Ne voit-on pas bien que c'eſt une femme qui vous adore, & qui eſt jalouſe de vôtre inclination ?

MEZZETIN.

Il eſt vray qu'elle n'aime que moy au monde.

PIERROT *tout bas.*

Et le Juſt'au-corps brodé. Que ces Maris ſont de bonnes gens ! (*haut*) Monſieur, quand une femme ne ſent pas d'ordure à ſa flute, elle en crie bien plus âprement.

MEZZETIN.

Il eſt vray.

PIERROT.

Tout ça ne ſignifie que de l'amitié.

COLOMBINE.

Ma foy, je ſuis bien laſſe d'en tant avoir. Une fois en la vie il faut que je me mette ſur le pied des autres femmes. Fy ! c'eſt une honte, à mon âge, de n'avoir point d'amant ! Ne ſuis-je pas aſſez jolie pour en faire ?

PIERROT.

Voila-t-il pas mon compte ? Si vous ne l'adouciſſez, elle ſe mettra à la débandade, & quand ça ſera fait, vous en enragerez.

MEZZETIN.

Allons, ma petite femme, point de rancune.

COLOMBINE.

Non, je veux être Coquette.

MEZZETIN *à genoux.*

Ah, pardon ma Mour.

COLOMBINE.

Il n'y a pardon qui tienne, j'en veux essayer.

MEZZETIN.

Mais, mon cœur, je conviens que j'ay tort. (*En regardant Pierrot.*) Pierrot, tu vois bien que je me mets à mon devoir.

COLOMBINE.

Oh, ce n'est pas assez, il faut que je me vange. Crois-tu qu'il n'y ait qu'à demander pardon à une femme, aprés l'avoir outragée?

MEZZETIN.

Hé bien, je n'y retourneray plus.

PIERROT.

Oh, c'est tout dire. Quand un homme se met à la raison, il lui faut faire misericorde.

COLOMBINE.

Je suis pourtant bien tentée de te rendre le chagrin que tu me viens de faire.

MEZZETIN.

Ma chere amour, n'en faites rien.

COLOMBINE.

Me promets-tu de renvoyer Olivette à ses parens?

MEZZETIN.

Oüi, ma mie.

COLOMBINE.

Que jamais tu ne penseras à elle ?

MEZZETIN.

Jamais, mon cœur, jamais.

COLOMBINE.

Leves-toy, car je m'attendris, & mon sot naturel ne peut tenir contre les prieres.

MEZZETIN.

Tu m'assures donc que tu ne te vangeras point ?

COLOMBINE.

Commençons par aller souper ; nous aviserons au reste tout à loisir.

MEZZETIN.

Que je t'ay d'obligation, mon petit cœur, de toutes tes bontez ! (*à part*) Il y a mille femmes qui auroient tenu leur courage ; oüi. (*Ils s'en vont.*)

PIERROT *seul.*

Ma foy, il n'est que de se faire valoir, & de redresser les hommes dans les occasions ! J'endors le petit mon fils, j'endors le petit.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

OLIVETTE, GABRION.

OLIVETTE.

MA pauvre Gabrion, que je te trouve heureuse de n'avoir point d'amour en tête.

GABRION.

Oh, ça vous plaît à dire. J'en suis par fois aussi tourmentée qu'une autre ; mais c'est qu'on ne va pas chanter son Committimus à tout le monde.

OLIVETTE.

Quoy, serieusement, Gabrion, tu as l'ame tendre ? Je t'en aime mieux de moitié.

GABRION.

Chacun selon sa sorte, on ne laisse pas de se sentir. Vous mocquez-vous ? Sur l'amiquié que je suis encore aussi vardelette qu'une fille de quinze ans. Le monde qui frequente chez nous me le dit à tout bout de champ. N'y a pas jusqu'à

nôtre Maître qui ne batifole autour de moy. Mais ma foy ce n'eſt pas pour ly que le four chaufe.

OLIVETTE.

Tu es donc bien difficile, Nourriſſe ?

GABRION.

Ce n'eſt pas pour ça ; c'eſt que ces peſtes d'hommes mariez ſont malins comme la foudre. Quand ils ont les pieds chauds, ils racontent tout à leurs femmes ; & comme vous ſçavez, ſi on a quelque petite bienveillance, on n'eſt pas trop aiſe que le monde en aille à la moutarde. A cette-heure, moy, j'ay toûjours aimé le ſecret.

OLIVETTE.

C'eſt avoir de l'eſprit. Mais dis-moy, Gabrion, ne lui as-tu jamais entendu parler de moy ?

GABRION.

Il ne fait autre choſe toute la journée.

OLIVETTE.

Hé bien ; dans quels ſentimens le trouves-tu ?

GABRION.

Tout franc, je croy qu'il enrage de vous avoir amenée. Il penſoit vous croquer comme beaucoup d'autres ; mais il voit bien à cette heure qu'il n'en caſſera que d'une dent. A vôtre place, ma foy il me la payeroit.

OLIVETTE.

Oh, je te réponds, Nourrisse, que je m'en vangeray hautement.

GABRION.

Vous ferez fort bien ; car c'est un vray homme à vous renvoyer chez vôtre pere par le Messager, & à lui faire entendre qu'ou l'avez débauché, & que vous l'avez forcé à vous amener avec lui.

OLIVETTE.

Seroit-il bien assez lâche ?

GABRION.

Tous les hommes en sont là logez. Quand ils sont dans l'esperance, sont des Anges ; quand on les rebute, le Diable n'est pas plus malin.

OLIVETTE.

Et pour qui sa femme me prend-elle ?

GABRION.

Bon ! y ly a fait entendre qu'ous seriez sa fille de Chambre : mais, mardy, elle a bon nez ; & gentille comme vous êtes, a vous prend pour une druë qui vient scandaliser sa maison.

OLIVETTE.

Je la desabuseray devant qu'il soit peu.

GABRION.

Moy, je suis franche comme osier. Pourveu qu'ous n'en parliez point, je vous diray qu'il a gagné trente mille écus au

jeu. Pourquoy ne vous mariera-t-il pas, puis qu'il vous a tiré de chez vôtre pere? A vôtre place je le ferois danser comme un singe.

OLIVETTE *l'embrassant.*

Ma pauvre Nourrisse, tu es un trop bon cœur de femme. Tu verras devant qu'il soit peu, que tu n'obliges pas une ingrate.

GABRION.

Pour moy quand je peux je fais plaisir à tout le monde. Ah! que je serois à la joye de mon cœur, si je vous voyois mariée à vôtre conntentement! Il y a mille jeunes hommes qui seroient trop aises de vous avoir.

OLIVETTE.

Il faut commencer par me vanger, le ciel pourvoira au reste.

GABRION.

Adieu, ma grande fille, j'entens qu'on m'appelle. Dans ste diable de maison-ci, on ne cause pas la moitié de son saoul. (*Elle s'en va.*)

OLIVETTE *seule.*

Coquin, tu me veux envoyer chez mon Pere sans reparer le tort que tu m'as fait? Ah! que ne puis-je à mon gré manger le cœur d'un perfide qui m'emmene pour être sa femme, & qui me fait en-

tre chez lui comme ſa ſervante ! Chagrin, rage, deſeſpoir, que ne m'aidez-vous à étrangler un Traître qui m'outrage ſi ſenſiblement ! (*Elle s'en va.*)

SCENE II.

COLOMBINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdame, il y a là-bas un Monſieur qui vient pour avoir l'honneur de vous voir ?

COLOMBINE.

Comment s'appelle-t-il ?

LE LAQUAIS.

Il ne m'a point dit ſon nom.

COLOMBINE.

A-t-il de l'équipage ?

LE LAQUAIS.

Son Carroſſe eſt tout d'or.

COLOMBINE.

Va le faire monter. . . . (*Le Laquais s'en va.*) C'eſt quelque jeune tête de la Cour qui vient paſſer ſon train en reveüe, & qui eſt bien-aiſe que j'approuve ſa dépenſe.

SCENE III.

MEZZETIN *en Cavalier.* COLOMBINE.

MEZZETIN *à part.*

QUelque mine que je faſſe, je crains qu'il ne m'en cuiſe de ma curioſité.

COLOMBINE *à part.*

Je penſe que c'eſt mon Jaloux, qui vient chercher noiſe ! Il faut que je lui faſſe avaler la coleuvre tout au long.

MEZZETIN.

Il y a long-tems, Madame, que je diſpute contre mon cœur : Mais enfin il a vaincu ma timidité, & je ne veux devoir qu'à ma paſſion l'honneur de m'introduire chez vous.

COLOMBINE.

Vôtre compliment, Monſieur, eſt trop galant & trop ſpirituel pour ne vous pas accorder une entrée auſſi favorable qu'on la doit à un homme de vôtre tour & de vos manieres.

MEZZETIN *à part.*

Dieu me le pardonne, je penſe qu'elle mord déja à l'hameçon ! Quelque bien

qu'on dise de vous dans le monde, je conviens presentement, Madame, qu'il faut vous connoître pour sçavoir ce que vous valez.

COLOMBINE.

Ne pensez pas rire. Il est sans vanité peu de femmes d'un aussi bon commerce.

MEZZETIN *à part.*

Tant pis, diable, tant pis!

COLOMBINE.

Je joüe, je cours le Bal, je fais des Promenades; & il est à naître que j'aye encore rompu une Partie.

MEZZETIN *à part.*

C'est peut-être pour se consoler de mon absence. *(haut)* On m'avoit pourtant dit que vous êtiez fort retirée, & que vous ne receviez point de visites?

COLOMBINE.

Je le fais croire à tout le monde, parce que de bouche en bouche, cela va jusqu'à un Mari.

MEZZETIN.

Ouf!

COLOMBINE.

Cependant, comme les autres femmes, je ne laisse pas de me divertir quand l'occasion s'en presente. Aprés tout, n'ay-je pas raison d'aimer la joye à mon âge? Vous sçavez, Monsieur, qu'à Paris les

femmes ne se marient pas pour garder la maison.

MEZZETIN *à part.*

Ah ! j'en tiens, ou peut s'en faut.

COLOMBINE.

Que dites-vous-là tout seul Monsieur ?

MEZZETIN.

Je dis, ma belle Dame, que vous êtes redevable au Ciel d'un si joyeux temperament.

COLOMBINE.

A vous dire le vray, tous mes amis en sont assez contens.

MEZZETIN *à part.*

Il n'y a que moy qui en enrage.

COLOMBINE.

Vous me paroissez trop galant pour refuser d'être de nôtre societé pendant tout le Carnaval ?

MEZZETIN *à part.*

La miserable, qui prie les hommes ! Ah, chienne de curiosité !

COLOMBINE.

Vous ne me répondez rien là-dessus ? Est-ce que vous êtes engagé dans vôtre quartier ?

MEZZETIN.

Le plaisir de vous voir, Madame, sera dans la suite mon unique engagement : mais j'ay raison de craindre que le retour

d'un Mari bien-aimé, ne ſoit un obſtacle invincible au bonheur que je me propoſe.

COLOMBINE.

Etes-vous auſſi novice que vous en faites la façon ? Croyez-moy, un Mari comme le mien n'embaraſſe gueres une femme, ny à ſon départ, ny à ſon retour.

MEZZETIN *à part.*

Carogne.

COLOMBINE.

Je me ſuis miſe ſur le pied de voir qui bon me ſemble ; & pour peu que vôtre cœur me donne la preference de vos viſites, je les recevray, Monſieur, avec une joye qui vous marquera qu'elles me ſeront cheres.

MEZZETIN *à part.*

Traîtreſſe ! (*haut*) Mais ſi par malheur vôtre Mari me reconnût, & qu'il vint à faire du vacarme, quel parti prendre ?

COLOMBINE.

Il faut prendre le parti de le traiter ſelon ſes merites ; c'eſt-à-dire, lui apprendre par beaucoup de mépris, qu'il ne merite pas une femme comme moy.

MEZZETIN *à part.*

La Chienne ! (*haut*) Et s'il venoit à des extrêmitez fâcheuſes ? car il porte l'épée, une fois.

COLOMBINE.

Oüi, dont il n'oseroit se servir.

MEZZETIN *à part.*

La Masque !

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous ? C'est le plus poltron Personnage.... Si vous l'aviez regardé de travers, il s'enfuiroit à Orleans tout d'une traite.

MEZZETIN *à part.*

Ah, Je merite bien cela ! (*à Colombine*) Enfin, ma chere Dame, c'est un Mari que vous n'aimez point ?

COLOMBINE.

Je fais tout ce que je puis pour cela.

MEZZETIN.

J'ose donc me flater que...

COLOMBINE.

Vous pouvez vous flater que j'ay un cœur sensible ; que je cherche à le remplir, & que personne au monde n'y aura meilleure part que vous. Adieu, je vous quitte à regret ; mais comme je donne à dîner à de mes amis, il faut que je veille à de petites choses où ma presence est necessaire. Ne soyez pas long-tems sans me revoir ; car je jugeray par vôtre empressement de toute la tendresse que vous m'avez promise. (*Elle s'en va.*)

MEZZETIN.
Chienne, chienne, chienne ! Ah ventrebleu, falloit-il me gâter moy-même, & que ma curiosité me fist trouver ce que les Maris bien sages évitent avec tant d'application ? Je n'en sçaurois douter ; car du train qu'elle y alloit, sans le dîner l'affaire étoit concluë.

SCENE IV.

PASQUARIEL, MEZZETIN.

PASQUARIEL.

HE' bien, Monsieur, vous êtes-vous éclairci ?

MEZZETIN.
Ah, Pasquariel, la sotte chose que d'être curieux !

PASQUARIEL.
Comment donc ?

MEZZETIN.
Ma Carogne de Femme me vient d'assurer que je suis. . . ouf !

PASQUARIEL.
Il n'est pas possible?

MEZZETIN.
Oh, cela n'est que trop vray.

SCENE V.

PIERROT, MEZZETIN, PASQUARIEL.

PIERROT.

MOnſieur, on vous attend pour dîner.

MEZZETIN.

Mon pauvre Pierrot, ma femme...

PIERROT.

Elle eſt là-haut qui rit comme une folle.

MEZZETIN.

La déloyale ! Elle rit de mon malheur.

PIERROT.

Eſt-il poſſible qu'un homme comme vous ajoute foy à ces bagatelles-là ?

MEZZETIN.

Mais ma Femme me l'a dit.

PIERROT.

C'eſt qu'elle ſe divertit.

MEZZETIN.

Trop à mes dépens. Que je ſuis bien payé de ma curioſité ! Ah, qu'il eſt perilleux d'en vouloir trop ſçavoir ſur de certains chapitres.

SCENE VI.

PASQUARIEL, PIERROT.

CEtte Scene est toute de jeu entre Pasquariel & Pierrot, qui disent plusieurs plaisanteries sur l'avanture de leur Maître, & sur la coquetterie de leur Maîtresse, aprés quoy il s'en vont.

SCENE VII.

Le Theâtre represente l'Appartement de Mezzetin.

MEZZETIN, OLIVETTE.

MEZZETIN.

VOus me prenez donc pour un Jocrisse, quand vous croyez que ma femme est la Maîtresse ? Morbleu il y a bien à dire.

OLIVETTE.

Je te prends pour un Traître qui ne devois pas m'épouser, puisque tu étois déja marié à une autre.

MEZZETIN.

Voila un plaisant mariage, ma foy, pour vous allarmer !

OLIVETTE.

OLIVETTE.

Comment, ſcelerat ? ne voudrois-tu pas paſſer pour garçon, aprés que ta femme m'a ſi indignement traitée en ta preſence, ſans que tu ayes oſé prendre mon parti ? A quoy tient-il, fourbe, que je ne t'étrangle ?

MEZZETIN.

Diable ! que vous êtes vive ? Il faut excuſer, c'eſt l'amitié qui vous emporte.

OLIVETTE.

Hé bien, ça, voyons ? As-tu quelque bonne emplâtre à mettre ſur les reproches que je te fais ?

MEZZETIN.

Ne vous ay-je pas déja dit que je ne ſuis preſque pas marié ; & que mes parens m'ont fait malgré moy épouſer Colombine ?

OLIVETTE.

Infame, cela empêche-t-il que tu ne l'adores ?

MEZZETIN.

Moy ! je penſe que vous perdez l'eſprit.

OLIVETTE.

Tu ne lui as pas ſauté au col d'abord que tu l'as vuë.

MEZZETIN.

Que vous êtes ſimple ! Ce ſont les grimaces que l'on fait au retour d'un

grand voyage; mais le cœur n'a point de part à tout cela.

OLIVETTE.

Quoy? tu ne t'es pas jetté à ses pieds, du moment qu'elle s'est mise en colere?

MEZZETIN.

Ce n'est que par ces sottises-là qu'on appaise les femmes qui grondent; si on leur parloit raison, jamais on n'en viendroit à bout.

OLIVETTE.

Tu lui as promis de me renvoyer chez mes parents.

MEZZETIN.

A-t-on jamais tenu ce qu'on promet à une femme? Il y a comme cela mille petites fadaises qui les contentent, & qui mettent la paix dans la maison.

OLIVETTE.

Avec tous tes discours tu ne laisses pas de l'aimer.

MEZZETIN.

L'aimer! Il faudroit que je fusse fou, aprés trois ans de mariage. Hé fy! les amitiez les mieux étoffées montrent les cordes au bout de trois mois.

OLIVETTE.

Coquin! tu en dirois autant de moy.

MEZZETIN.

Diable! ce n'est pas de même. Je

vous aurois cherie à outrance. Premierement vous êtes douce, vous êtes complaisante, vous avez un petit visage d'assez bonne amitié. Ma femme est un Dragon qui me desole à tout propos, avec sa vertu. Vous diriez qu'un homme est trop heureux d'enrager depuis le matin jusqu'au soir, parce qu'il a épousé une honnête femme.

OLIVETTE.

Cela merite bien qu'on en souffre quelque chose.

MEZZETIN.

Si c'étoit à refaire, le Diable m'emporte, si je n'aimois autant une Coquette de belle humeur, qu'une vertu acariâtre. Je n'ay ny repos ny patience ; je n'oserois regarder une fille ny une femme, qu'elle ne me saute à la gorge. Oh, il faut pourtant que je sois le maître à mon tour.

OLIVETTE.

Crois-moy, ce n'est pas le plus seur de cabrer une femme.

MEZZETIN.

Il n'y a donc qu'à être vilipendé d'un Diable domestique, qui fait son sabbat trente fois par jour ? Oh, devant qu'il soit peu, Madame la grondeuse, je vous

aſſoupliray l'humeur,ou les nerfs de bœufs ſeront diablement rencheris.

OLIVETTE.

N'as-tu point de honte, Miſerable, de vouloir battre une femme ?

MEZZETIN.

Ne le prenez pas là ! La plûpart des femmes reſſemblent aux noyers ; plus ils ſont battus, mieux ils rapportent. Si je n'euſſe raffraichi ma Deffunte de tems en tems avec une houſſine, je n'en fuſſe jamais venu à bout.

OLIVETTE.

Tu t'es donc marié bien des fois en ta vie ?

MEZZETIN.

Un bel homme, comme vous ſçavez, eſt toûjours plus recherché qu'un autre. Cette derniere m'a encore pris par amour.

OLIVETTE.

Tu devrois l'en aimer davantage.

MEZZETIN.

Ma foy, je l'ay aimée ce que je l'aimeray. Aprés la bruſquerie qu'elle vous a faite, je ne ſeray point content que je ne lui aye rompu bras & jambes.

OLIVETTE.

La correction ſeroit un peu forte. Pour éviter un pareil malheur, j'aime mieux retourner dans la maiſon de mon Pere.

MEZZETIN.

Dites-vous cela tout de bon ?

OLIVETTE.

Du meilleur de mon ame. Je partiray assurément devant qu'il soit un quart-d'heure.

MEZZETIN.

Quoy, ma chere Olivette, voudriez-vous me quitter ?

COLOMBINE *entrevoit son mari avec Olivette, se cache & les écoute.*

OLIVETTE.

Me crois-tu assez commode pour partager ton cœur avec ta femme ? Car enfin elle est jeune, elle est jolie, & quelque chose que tu en puisses dire, elle vaut bien la peine d'être aimée.

MEZZETIN *se mettant à genoux.*

Est-ce pour m'assassiner que vous me la mettez toûjours devant les yeux ? Ah, cruelle, plût au Ciel que vous m'aimassiez autant que je la hais.



SCENE VIII.

COLOMBINE, OLIVETTE, MEZZETIN.

COLOMBINE *les ſurprenant.*

L'Aveu n'eſt point fardé. *(Se tournant vers Olivette.)* Ah, ah, petite effrontée, vous ne voulez pas d'un cœur partagé ? *(Olivette s'enfuit.)* Que vous faites bien de gagner aux pieds ! Je vous apprendray, galante, à qui vous vous frottez.

MEZZETIN *à part.*

Voici le vray endroit à faire voir que je ſuis le maître. *(Il prend le ton de fierté.)*

COLOMBINE.

C'eſt comme cela que tu ne penſes plus à elle ?

MEZZETIN *d'un ton grave & d'autorité.*

Dites-moy, ma femme, de quoy vous aviſez-vous de me venir troubler quand je ſuis en compagnie ?

COLOMBINE.

Il eſt vray que j'ay tort, & que je devrois. . .

MEZZETIN.

Ma petite femme, ma mie, vous prenez le train de vous faire étriller.

COLOMBINE *en colere.*

Comment, maraut, tu me menaces, quand je m'apperçois...

MEZZETIN.

Je vous dis, Mamour, qu'il faudra que je vous rosse, pour vous remettre dans le devoir.

COLOMBINE.

Il faut que ce coquin-là soit saoul.

MEZZETIN.

Mon cher cœur, assurément vous vous serez battre. Si je commence une fois, ce ne sera pas fait de long-tems.

COLOMBINE.

Oh, ma foy, c'en est trop. (*Elle lui jette une chaise à la tête.*) A moy, voisins, à moy? Mes chers voisins, au secours?

MEZZETIN *prenant la fuite.*

Il ne fait pas bon ici pour moy; elle est aimée dans le quartier. *En s'enfuyant il heurte contre le mur, ce qui le fait tomber, & il se releve promptement pour échaper à Colombine.*

COLOMBINE.

Juste Ciel! Que viens-je d'entendre? M'étriller! me rosser! me battre! ah,

j'enrage de ne l'avoir pas étranglé. (*Toute en fureur.*) Pierrot ?

SCENE IX.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

QUe diantre voulez-vous tant à ce Pierrot ?

COLOMBINE *outrée.*

Ah, mon pauvre Pierrot, je ſuis inconſolable.

PIERROT.

Comment donc ?

COLOMBINE *hors d'haleine.*

Mon mari... mon mari... Je creve, je n'ay pas la force de parler.

PIERROT.

A-t-il rencontré le Juſt'au-corps brodé ?

COLOMBINE.

A l'heure qu'il eſt, je voudrois... oüi, je voudrois qu'il en eût trouvé trente, je ne ſerois pas à demi vangée.

PIERROT.

Hé que Diable a-t-il fait depuis tantôt ? Vous êtiez ſi bons amis.

COLOMBINE *en frappant du pied contre terre.*

Coquin ! Mettre la main ſur moy !

PIERROT.

Eſt-ce que les Maris n'oſent plus toucher à leurs femmes ?

COLOMBINE.

Ah, ne raillons point, Pierrot ; je ſuis au deſeſpoir. Mon brutal de mari m'a menacée de me battre, parce que je l'ay ſurpris aux pieds d'Olivette.

PIERROT.

Il ne faut pas quelquefois veiller un homme de ſi prés. Hé bien donc ?

COLOMBINE.

Le gueux, au lieu de demander pardon, m'a fait menace ſur menace. Je lui ay jetté une chaiſe à la tête, j'ay appellé mes voiſins au ſecours. . .

PIERROT.

Je n'en aurois pas fait moins.

COLOMBINE.

La peur l'a pris, & ſa fuite m'a ôté le plaiſir de me vanger.

PIERROT.

Diable ! voila qui eſt fâcheux ! Si vous aviez pû, en attendant mieux, lui appliquer ſeulement une douzaine de coups de bâton, ça vous auroit un peu

soulagée. Une retention de vangeance est capable de faire crever une femme.

COLOMBINE.

Ecoute, Pierrot. Pendant que la playe est encore chaude, apporte-moy deux bons tricots, que je me contente. Je veux regaler l'Amant & la Maîtresse à cœur-joye.

PIERROT.

Ma foy vous avez raison, il n'est que d'avoir du courage. Que seroit-ce si on se laissoit manger la laine sur le dos ? (*en s'en allant.*) Monsieur mon Maître, vous aurez les étrivieres à vôtre tour.

COLOMBINE *seule.*

Diantre ! Messieurs les Maris, comme vous y allez ! Oh, il est bon de vous apprendre à vivre. La plûpart des femmes ne sont malheureuses que faute de resolution. Si on en corrigeoit comme cela quelques-uns dans les commencemens, les autres ne s'émanciperoient pas si volontiers.

PIERROT *revenant, & donnant deux bâtons à Colombine*

Tenez, voila de quoy vanger quatre-vingt femmes. (*Il s'en va, & revient sur ses pas, en disant :*) Ne frappez pas sur la tête, au moins. Hors ça, ne feignez point, il n'y a rien à craindre.

COLOMBINE.

Laisse-moy faire, il en sera parlé.

SCENE X.

OLIVETTE, COLOMBINE.

OLIVETTE *parlant à elle-même.*

JE ne seray pas contente que je ne sois vangée de mon Perfide. Heureusement voici sa Femme. Servons-nous de l'occasion pour tout découvrir.

COLOMBINE.

Approchez, ma petite Mignonne, approchez, vous ne sçauriez jamais venir plus à propos.

OLIVETTE.

Quelques chagrins que vous ayez contre moy; je suis seure que je vous feray plus de pitié que d'envie, quand vous sçaurez tous mes malheurs.

COLOMBINE.

La pauvre petite! Diriez-vous qu'elle y touche? Vous ne voulez point d'un cœur, si vous ne l'avez tout entier?

OLIVETTE.

Ne m'insultez point avant que de m'entendre. Ma naissance est honnête, mon Pere en état de me bien établir. Je ne puis

dire par quelle fatalité vôtre Mari vient en nos cantons. Il me voit, je lui plais, ſon humeur me revient. Le croyant Garçon, j'écoute la propoſition qu'il me fait de m'épouſer. L'amitié augmenta par la continuité des ſoins ; je le reçois au logis ; mon Pere capricieux s'en fâche. Je continuë à le voir ; on me trouve cauſant avec lui. Sans aucune juſtification mon Pere me chaſſe du logis, & m'ordonne de ſuivre la fortune de mon Amant. Mon cœur à vous dire vray, n'a pas de peine à lui obeïr, l'enviſageant comme mon Mari. Le long des chemins il me parle de ſon bien, & de l'avantage qu'il me fera en m'épouſant. J'arrive chez vous ; & au lieu d'y être reçuë en Maîtreſſe, on ne m'y attend que comme une Servante. Mon dépit paroît, vous le remarquez ; & ſans approfondir la cauſe, vous me regardez comme un obſtacle à vôtre repos. De peur de le troubler, je prends la reſolution de retourner chez mon Pere. Vôtre Mari me veut retenir ; je lui fais connoître que je merite bien un cœur tout entier. Le voyant à mes pieds, vous vous emportez ; je me retire pour m'épargner de nouveaux outrages. Voyez ſur tout cela ſi vous avez ſujet de me vouloir du mal ?

COLOMBINE.

Quoy, ma belle Enfant, il ſe diſoit Garçon en vous recherçhant ?

OLIVETTE.

Sans cela vous croyez bien que je ne l'aurois pas écouté.

COLOMBINE.

Ma Chere, ſçavez-vous ce que nous ferons ? Puiſque nous partageons l'offenſe, vangeons-nous à communs frais. Prenons chacune un bâton, & d'abord qu'il paroîtra, frappons tant que nous aurons de forces. Si cela eſt, nous frapperons juſqu'à demain.

SCENE XI.

MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE.

MEZZETIN *faiſant reflexion ſur le bruit que ſa femme avoit fait en appellant ſes Voiſins au ſecours.*

MA foy, tout bien conſideré, il n'eſt que de décamper quand on court quelque riſque. Au bruit que ma femme faiſoit tantôt, ſi nos Voiſins fuſſent accourus, j'étois un homme roſſé de la derniere roſſerie. Nos anciens ont eu

raison de dire, qu'une femme en colere est un méchant animal.

COLOMBINE.

Le crois-tu comme tu le dis ?

MEZZETIN.

Oh, ce n'est pas de vous que je parle, ma Mie.

OLIVETTE.

C'est de moy peut-être ?

MEZZETIN.

Encore moins, je vous assure.

COLOMBINE *le prenant par le bras, & lui montrant le bâton.*

Quand tu recherchois Olivette, êtois-tu pas garçon ? *Elle le frappe.*

MEZZETIN.

Comme diable vous frappez !

OLIVETTE *le prenant par l'autre bras, & s'aprêtant pour le frapper.*

Quand tu me donnas ta foy, tu n'êtois pas marié ? *Elle le frappe.*

MEZZETIN.

Hé, mais.... écoutez donc.

COLOMBINE *le frappant.*

Ah, nous entendons de reste.

MEZZETIN.

Ne touchez donc pas si dru ? Ah ! ah ! ah !

OLIVETTE *le frappant.*

Infame !

MEZZETIN.

Ah, je ſuis mort.

COLOMBINE.

Me hais-tu autant que tu aimes Olivette ?

MEZZETIN.

Hé mon cœur, je n'aime que vous.

OLIVETTE.

Et moy ?

MEZZETIN.

C'eſt encore toute autre choſe. Miſericorde !

COLOMBINE *frappant toûjours.*

Oh vraiment, tu n'y es pas !

MEZZETIN.

Au meurtre, Pierrot, au meurtre !

SCENE XII.

PIERROT, COLOMBINE, OLIVETTE, MEZZETIN.

PIERROT.

HE, qu'eſt-ce donc, Monſieur ? Je penſe que vous reſſemblez aux Chats, vous faites l'amour en grondant.

MEZZETIN.

On m'aſſaſſine.

PIERROT.

Penſez que non ! il n'y a là que de vos amis.

COLOMBINE.

Vois-tu pas bien qu'il ſe mocque ?

PIERROT.

Quel plaiſir prenez-vous, Monſieur, à piailler comme ça, quand deux femmes vous careſſent ?

OLIVETTE.

Adieu, Garçon à marier. (*Elle s'en va.*

COLOMBINE.

Adieu, le Roy des Maris. (*Elle s'en va auſſi.*

PIERROT.

Voila ce qu'on appelle ſçavoir vivre !

MEZZETIN *d'une voix dolente.*

Pierrot ?

PIERROT.

Monſieur.

MEZZETIN.

Allez querir un Chirurgien & un Commiſſaire. Je veux rendre ma plainte, avant que de mourir.

PIERROT.

Vous n'y ſongez pas, Monſieur, de prendre les choſes ſi fort à cœur. Hé fy, c'eſt ſe moquer de faire marcher la Juſtice pour une bagatelle.

MEZZETIN.

Comment, Coquin ? J'ay les os brisez.

PIERROT.

N'importe, ça ne passera jamais que pour une correction de famille. (*à part*) Si on faisoit tous les mois trois ou quatre lessives de cette force-là, les hommes se tiendroient un peu plus dans le respect. (*Haut.*) Entre nous, n'a-t-elle pas raison ? Diable ! Menacer une femme ! J'aimerois mieux quatre fois que vous l'eussiez battuë.

MEZZETIN.

Je le voudrois aussi.

PIERROT.

Vous en ferez pourtant ce qu'il vous plaira ; mais si vous remuez l'ordure, voila de quoy faire une belle image d'Almanach.

MEZZETIN.

Tu as raison.

PIERROT.

En homme bien sage, tenez-vous clos & couvert. J'en vois là plus de trente qui ont filé doux en pareille rencontre. Vraiment, il y a bien d'autres femmes que la vôtre qui ont du courage. Puis que l'affaire est sans remede, ne vous en vantez point.

MEZZETIN.

Je pense que c'est le mieux.

PIERROT.

Si ce n'étoit pour vôtre bien, vous le conseillerois-je ?

MEZZETIN *en tirant Pierrot vers lui.*

Pierrot, mais si ma femme étoit long-tems fâchée, cela pourroit encore avoir des suites.

PIERROT.

N'en êtes-vous pas le maître ? Vous n'avez qu'à lui faire un souris & deux reverences, voila tout le grabuge appaisé. Bon ! elle n'a point de fiel, je vous réponds, moy, qu'à la moindre petite avance elle vous pardonnera.

MEZZETIN.

Tu prends donc cela sur toy ?

PIERROT.

Je vous dis, Monsieur, que si elle vous avoit cassé le col en mille morceaux, un quart-d'heure aprés elle n'y songeroit pas. Oh ! c'est un bon cœur de femme, vous êtes trop heureux de l'avoir.

MEZZETIN.

Il est vray qu'à tout cela il n'y a que de la jeunesse & de la promptitude.

PIERROT.

Rien autre chose, Monsieur.

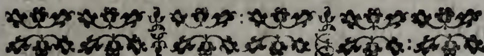
MEZZETIN.

Je penſe, comme tu dis, que je n'ay qu'à la flater pour la faire revenir.

PIERROT.

C'eſt un coup ſeur, vous dis-je. *(Aprés que Mezzetin s'eſt en allé.)* Mon Maître eſt bien battu, & s'en va fort content. Gare le Juſt'au-corps brodé !

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, OLIVETTE

COLOMBINE.

AH ma Petite, que j'ay de regret de la bruſquerie, & de la mauvaiſe humeur que je t'ay fait paroître !

OLIVETTE.

Vous reparez cela, Madame, avec tant de bonté, qu'on ne peut ny s'en ſouvenir, ny s'en plaindre. De la maniere que nous l'avons étrillé, je ne ſuis point trop mal

vangée. Pour moy j'ay frappé avec une joye. . . .

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas là contentement ; il en ſeroit quitte à trop bon marché ! Je veux que toutes les Femmes apprennent de moy aujourd'hui la maniere de ranger un Mary qui leve la crête, & qui ſe donne des airs de maîtriſe dans ſa maiſon.

OLIVETTE.

Aprés tout, ſi les Femmes avoient du cœur, ces Marouſles-là ne s'en feroient pas tant accroire. Pour une premiere leſſive, il me ſemble que tous les coups n'ont point trop mal porté.

COLOMBINE.

Je ne feray point vangée, que la Juſtice ne m'ait fait raiſon ; & une Femme bien ſage doit avoir tout au moins une Senten ce par devers elle.

OLIVETTE.

Oüi, mais, Madame, a-t-on comme cela des Juges en poche ?

COLOMBINE.

Vous allez voir comme nous lui allons rafler les trene mille écus qu'il a gagnez à ſa Garniſon ; & ſi, là-deſſus je pretends bien, ma Mignonne, que vous épouſerez ce Cavalier qui vous fait tant d'offres de ſervice.

OLIVETTE.

Qui ? Aurelio ?

COLOMBINE.

Lui-même. Il eſt bien-fait, & je ſuis perſuadée qu'il rendra une femme heureuſe. Mais pour en venir-là, commençons par nous aſſurer d'un Commiſſaire; car ſans cela nous en aurions le dementi. J'ay envoyé mon Laquais chez un Drôle qui ne manque aucune affaire où il y a de l'argent à gagner.

OLIVETTE.

Si cela eſt, ne perdons point de tems.

COLOMBINE.

Allons, ma chere Enfant, il faut que tout Paris ſçache de quoy eſt capable une Femme mépriſée. Oh, Monſieur mon Mary, ma foy vous vous en ſouviendrez.

SCENE II.

MEZZETIN, PSQAUARIEL.

MEZZETIN *dit à Paſquariel qu'il s'en va joüer chez Mademoiſelle Eularia, pour tâcher de diſſiper le chagrin que lui cauſent les coups de bâton que ſa Femme & ſa Maîtreſſe lui ont donnez. Ils font une Scene de Jeu; & aprés*

que Pasquariel a averti Mezzetin que le Docteur le cherche pour le faire mettre en prison, à cause qu'il a débauché sa fille Olivette, ils s'en vont.

SCENE III.

COLOMBINE, OLIVETTE.

COLOMBINE.

DE la maniere que nous avons concerté la chose avec Madame Eularia, il en coutera ma foy vingt mille écus à mon Scelerat, qui serviront, ma petite Chere, à reparer l'outrage qu'il vous a fait.

OLIVETTE.

Je dois, Madame, à vos bontez mon établissement, & mon repos ; mais la question est de sçavoir si le Commissaire nous en voudra croire ?

COLOMBINE.

Les Commissaires sont gens bien appris, qui entendent raison quand les Femmes les prient ; & puis, en tout cas il y a des biais encore plus seurs pour les rendre traitables.

OLIVETTE.

Oh, Madame, le voici ; n'oublions rien pour le mettre dans nos interêts.

SCENE IV.

COLOMBINE, OLIVETTE, LE COMMISSAIRE.

COLOMBINE.

MOnſieur le Commiſſaire, que nous vous ſommes redevables !

OLIVETTE.

Ah, Monſieur, quelle bonté, de venir ſecourir les opprimez !

LE COMMISSAIRE.

Au bruit de vôtre Laquais je penſois trouver quatre maiſons brûlées, & ſept ou huit gens aſſaſſinez ; mais à ce que je vois, j'ay pris une porte pour l'autre, car Dieu merci il n'y a rien ceans que de fort paiſible.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, vous trouvez en ma perſonne toutes les diſgraces raſſemblées.

OLIVETTE.

Regardez-moy, Monſieur, comme l'objet d'une veritable compaſſion.

LE COMMISSAIRE.
Sont-ce des Breteurs qui vous ont insultées ? Je ne vois pourtant rien de dérangé dans la chambre. Adieu, je suis bien-aise qu'il n'y ait personne de blessé, il ne falloit pas m'envoyer querir pour si peu de chose.
COLOMBINE.
Comment ? si peu de chose ? Sçavez-vous, Monsieur, que j'ay eu le malheur d'épouser un homme d'épée qui mangé tout mon bien ?
LE COMMISSAIRE.
Il n'y a pas là de merveille. Qu'auriez-vous fait à Dieu, pour n'être pas comme les autres ?
OLIVETTE.
Oh, mais, Monsieur, Madame ne vous dit pas que son mari m'a enlevée de chez mon Pere sous pretexte de m'épouser.
LE COMMISSAIRE.
Hé bien ? C'est à dire que vous en êtes à l'Officialité ?
COLOMBINE.
Ah ! la plaisante chose ! Ma Petite, apparemment Monsieur nous prend pour du Gibier à Commissaire ?
OLIVETTE.
Comme ces Messieurs sont accoûtumez

à ces drogues-là, il faut ſeur pardonner.

COLOMBINE.

Peut-on vous parler à cœur oûvert? Seriez-vous homme à favoriſer le deſſein que j'ay pris de faire arrêter mon Mari comme un diſſipateur, chez une Dame où il perd tout ſon bien?

LE COMMISSAIRE.

Avez-vous ſeulement une Sentence, ou du moins une Requête réponduë?

OLIVETTE.

Oh dame, noûs ne ſçavons pas tant d'hiſtoires. Mais, Monſieur, cent piſtoles ne reparent-elles pas ces petites formalitez-là?

LE COMMISSAIRE *rêvant.*

Je cherche à y trouver quelque temperament. Cela eſt pourtant bien mal-aiſé; car on ne donne pas volontiers un ſoufflet aux Reglemens de la Juſtice?

COLOMBINE.

Bon! la Juſtice n'y regarde pas de ſi prés, quand elle veut obliger.

LE COMMISSAIRE.

Dites-vous pas cent piſtoles?

OLIVETTE.

En cent pieces.

LE COMMISSAIRE.

Vôtre Mari eſt-il violent? Faudra-t-il beaucoup de monde pour l'arrêter; car

s'il faut prendre les frais sur les cent pistoles, vous voyez qu'il ne me restera quasi rien.

COLOMBINE.

Pensez que tout au moins vous avez un Clerc chez vous ?

LE COMMISSAIRE.

Oüi, Diable, qui est un aussi soldat garçon. . . . Il a été sept ans Archer des Pauvres.

OLIVETTE.

C'est plus qu'il n'en faut pour le mener aux Indes.

COLOMBINE.

Monsieur le Commissaire, il n'y aura point de sang répandu, je vous en réponds. Il n'y a pas deux heures que cette belle Enfant-là, & moy, nous lui avons donné les étrivieres à perte d'haleine.

OLIVETTE.

Il n'y a pas un plus grand Poltron dans les Troupes.

COLOMBINE.

Comme tous les Jeux sont défendus, vous n'aurez qu'à vous saisir de lui dans la maison de Madame Eularia, où l'on va vous conduire. De-là vous le menerez chez le Prevôt qui est de nos amis ; je vous baille à penser comme il sera sanglé ?

OLIVETTE.

Oh, ſans miſericorde.

COLOMBINE.

Bon ! J'ay déja un Avis de Parents pour l'interdire.

LE COMMISSAIRE.

Oh, ſi cela eſt, nôtre Procedure ſera dans les regles. Selon les apparences, c'eſt quelque garnement ?

COLOMBINE.

Pis mille fois qu'on ne ſçauroit vous dire. (*en donnant l'argent au Commiſſaire*) Tenez, Monſieur le Commiſſaire, quand ces pieces-là ſeront entre vos mains, vous en ferez quatre fois mieux vôtre Charge.

LE COMMISSAIRE *prenant l'argent.*

Vous avez grande raiſon de prendre vos precautions contre les déreglemens & la diſſipation d'un Etourdi, & je m'étonne comme vous avez attendu ſi tard à recourir à la Juſtice.

OLIVETTE.

C'eſt qu'on craint l'éclat dans le monde.

COLOMBINE.

Une femme raiſonnable en vient toûjours le plus tard qu'elle peut à ces ſortes d'extrêmitez, & je voudrois pour beaucoup n'y être pas contrainte.

LE COMMISSAIRE.

Voila-t-il pas de mes Duppes, qui ont

encore pitié du mal qu'on leur fait ?

OLIVETTE.

Mon pauvre Monſieur le Commiſſaire, faites-nous cette affaire-là tambour battant, vous ſerez un joly homme.

LE COMMISSAIRE.

Eſt-ce que vous voulez qu'on l'étrille en le conduiſant ? Vous n'avez qu'à dire.

COLOMBINE.

Il n'y aura point de mal de le houſpiller un peu afin qu'il s'en ſouvienne.

LE COMMISSAIRE.

Allons ne perdons point de tems ; il ſera diablement ladre s'il ne s'en ſent. (*Il ſort.*)

OLIVETTE.

Nous n'avons rien gâté de le careſſer un peu. Tout farouches que ſoient ces Gens de Juſtice, l'argent & les careſſes ne laiſſent pas de les apprivoiſer.

LE COMMISSAIRE *revenant.*

N'y a-t-il point encore dans vôtre famille quelque parent de mauvaiſe conduite qu'il faille arrêter ?

COLOMBINE.

Mon Dieu ! Commençons toûjours par mon mari ; nous verrons par cet échantillon-là ce que vous ſçaurez faire.

LE COMMISSAIRE.

Oh, vous ſerez contentes de moy, je vous en réponds. (*Il s'en va.*)

OLIVETTE.

Allons, Madame, pouſſons cette affaire-ci à bout, rien n'eſt ſi plaiſant que de ſe vanger.

COLOMBINE.

Oh, il nous le payera. (*Elles s'en vont.*)

Il ſe paſſe pluſieurs Scenes Italiennes.

SCENE V.

LE DOCTEUR, MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE, LE COMMISSAIRE.

LE DOCTEUR.

AH, Monſieur le Scelerat, vous enlevez donc ma fille pour en faire une Servante; & au lieu d'employer vôtre argent à lui procurer un mariage ſortable vous venez ici perdre au Jeu?

MEZZETIN.

Eſt-ce qu'il eſt preſentement défendu aux gens de Guerre de perdre leur argent?

COLOMBINE.

Non, Traître; mais il n'eſt pas défen-

du à leurs femmes de les en empêcher.

OLIVETTE.

Lâche ! Aprés m'avoir fait encourir la diſgrace de mon Pere, tu m'abandonnes pour ne ſonger qu'à tes plaiſirs ?

LE DOCTEUR.

Allons, Monſieur, le Commiſſaire, ſaiſiſſez-vous de cet Ouvrier-là pour le mener à la Juſtice.

MEZZETIN.

A la Juſtice ? Comment, ventrebleu, arrêter un Officier d'Infanterie ! Par la mort, par la ſang, par la jernie ; rangez-moy cette table, que j'extermine toutes ces Canailles-là.

LE COMMISSAIRE.

Ces Canailles-là vous vont apprendre à vivre. Vous êtes témoins, Meſſieurs, des imprécations horribles qu'il vient de faire, allons, ſerrez-le bien. (*On le prend & on le lie.*)

MEZZETIN *à Colombine.*

Ah, c'eſt donc vous, Madame la Maſque, qui me faites de ces tours-là ?

COLOMBINE.

C'eſt. ...

OLIVETTE.

Oüi, c'eſt nous qui prétendons vous mettre à la raiſon.

LE DOCTEUR.

Et c'eſt moy auſſi qui prétends vous faire pendre, ou j'y bruleray mes livres.

MEZZETIN.

Ah, ventrebleu ? pendre un Gentilhomme de ma qualité ! Par la tête... Ah jernie, Coquins...

LE COMMISSAIRE.

Patience, on en range encore de plus fâcheux. (*Il s'en va & l'emmene.*)

SCENE VI.

PIERROT, PASQUARIEL.

ILs font une Scene Italienne ſur ce qui eſt arrivé à leur Maître, & aprés pluſieurs bouffonneries, ils s'en vont.

SCENE VII.

Le Theâtre repreſente un Tribunal.

PIERROT *Juge*, *un* GREFFIER, COLOMBINE, OLIVETTE, LE DOCTEUR, AURELIO, EULARIA, MEZZETIN.

TOus les Acteurs enſemble ſe jettent aux pieds de Pierrot, & crient tous à la fois :

Ah, Monſieur, juſtice, miſericorde, juſtice !

PIERROT *court & tombe, & ils courent aprés lui, en criant toûjours :* Juſtice, Juſtice !

PIERROT *ſe relevant & ſe mettant ſur ſon ſiege.*

Quelle diable d'impertinence, de parler tous à la fois ? Ça, de quoy eſt-il queſtion ? Ecrivez, Greffier ; mais ne perdez pas une ſyllabe.

COLOMBINE *& Olivette parlent toutes les deux à la fois, l'une étant d'un côté du Theâtre, & l'autre de l'autre.*

COLOMBINE.

Monſieur, c'eſt un miſerable, qui depuis quatre ans que je ſuis ſa femme. . .

OLIVETTE *parlant dans le même tems que Colombine.*

Monſieur, c'eſt un perfide qui m'a tirée de la maiſon de mon Pere.

PIERROT.

Que la peſte ſoit des Babillardes ! Vraiment, de ce train-là nous ſerions longtems à l'Audience ! Ça, Monſieur le Commiſſaire, de quoy s'agit-il ?

MEZZETIN.

Il s'agit, Monſieur, de me délivrer d'une diable de femme, qui ne ſe contente pas de m'avoir roſſé en particulier, & qui veut encore. . .

PIERROT.

Taiſez-vous, elle a fort bien fait. Huiſſier, faites faire ſilence. (*au Commiſſaire*) En peu de mots, Monſieur le Commiſſaire ; car j'ay encore deux hommes à pendre, & comme vous ſçavez, il faut être à jeun à cette beſogne-là.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, le fait tout énorme qu'il eſt...

PIERROT.

Tout uniment, Monſieur le Commiſſaire, s'il vous plaît.

LE COMMISSAIRE.

Comme je vous diſois, Monſieur, une façon d'Homme d'épée a pris pour femme la Complaignante que voici.

MEZZETIN.

C'eſt bien elle, de par tous les diables, qui m'a pris, car je n'en voulois point.

LE COMMISSAIRE.

Ce Particulier, dis-je, pendant quatre années de ménage...

COLOMBINE.

Vous voyez, Monſieur, combien il y a que je ſouffre ! Quatre années toutes entieres, ce n'eſt pas raillerie.

LE COMMISSAIRE *à Colombine.*

Laiſſez-moy donc parler, de par tous les diables. (*au Juge.*) Depuis quatre ans,

comme je le viens d'établir, il excede cette pauvre Femme d'une infinité de coups.

MEZZETIN.

Je me donne au diable si de ma vie je l'ay touchée.

PIERROT.

Tant pis, elle en valoit bien la peine.

LE COMMISSAIRE.

Enfin, Monsieur, à toutes les indignitez que j'ay eu l'honneur de vous déduire, il a joint un forfait horrible, qui merite vôtre reprehension, vôtre animadversion, & vôtre indignation.

PIERROT.

Hé, Monsieur le Commissaire, plaidez sans apparat.

LE COMMISSAIRE.

Je vous disois donc, Monsieur, que quoy que marié, il a eu le front assez large pour vouloir encore épouser la Damoiselle Complaignante.

MEZZETIN.

Il n'y a pas de Juge assez fat pour croire qu'on veuille avoir deux femmes. (*à Pierrot*) O ça, Monsieur, dites la verité, je m'en vais gager que vous en avez de reste de la vôtre?

PIERROT.

J'en ay bien assez, toûjours. (*au Com-*

missaire.) Abregeons donc ,Monsieur, le Commissaire, je vous en prie.

LE COMMISSAIRE.

Pour ne point abuser de vôtre audience, je vous observe qu'il a amené cette pauvre Fille à Paris sous pretexte de mariage, & que ne pouvant en faire sa femme, il a eu la barbarie de l'appliquer à usage de servante : Servante, Monsieur, qui seroit bien Maîtresse ailleurs, oüi.

PIERROT.

Je vous en réponds !

LE COMMISSAIRE.

Son pauvre Pere desesperé ayant appris que cet infame étoit venu ici joüer trente mille écus qu'il a gagnez l'Hyver dernier à sa Garnison. . .

PIERROT.

Quoy, cet homme-là a trente mille écus ? Oh, si cela est, nous allons faire bonne justice. Concluez, Monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Pour me resumer, je vous diray, Monsieur, que je me suis saisi de sa personne, aprés avoir dressé mon Procés verbal ; & voici, Monsieur, comme il parle. (*Il lit le Procés verbal.*)

PROCE'S VERBAL.

Auquel lieu ayant été introduit par ledit Docteur Pere de la Complaignante, nous l'avons trouvé déchirant des cartes, se tirant aux cheveux, & perdant trois mille pistoles sur une carte ; & comme il nous auroit apperçu, il auroit commencé à jurer, blasphemer, trepigner, & scandaliser la Justice : Sur quoy l'aurions fait arrêter & conduire en bonne & seure garde, pour y être sur le champ pourveu. Fait en presence, &c. Vous voyez, Monsieur, que tout est dans l'ordre, & qu'il n'y a qu'à prononcer.

COLOMBINE.

Voila, Monsieur, mot à mot comme la chose s'est passée.

PIERROT.

Combien a-t-il perdu ?

MEZZETIN.

Je n'ay perdu que soixante mille francs.

PIERROT.

Qui les a gagnez ?

OLIVETTE *montrant Aurelio.*

C'est ce Cavalier-là, qui a eu l'honnêteté de me plaindre dans ma disgrace, & de me considerer, toute malheureuse que j'étois.

PIERROT.

Combien avez-vous d'argent de reste ?

MEZZETIN.

J'ay peut-être encore trente mille francs dans mon coffre.

COLOMBINE.

Dont je ne verray jamais une maille.

PIERROT *à Colombine.*

Patience. Les femmes veulent toûjours babiller.

MEZZETIN.

Monsieur, j'ay oublié de vous dire que ma Femme m'a battu tantôt fort outrageusement, j'en demande reparation.

PIERROT.

Cela demande quelque reflexion. Allons, bonne & briéve Justice. Ecrivez, Greffier. Veu tout ce qui nous a été dit, nous ordonnons que les soixante mille francs gagnez par le sieur Aurelio lui serviront à épouser ce soir la Damoiselle Olivette. Que la Dame aussi-tôt se saisira de la clef du Coffre fort, & disposera à son gré des dix mille écus restans. Ordonnons en outre, que le Docteur Balouard se réjoüira de voir sa fille mariée à un honnête homme, sans qu'il lui en coute rien. Et où le sieur Mezzetin voudroit à l'avenir perdre le respect qu'il doit à la Dame son Epouse, permis à elle de

le corriger, au fur & à meſure, avec le même bâton dont elle s'eſt déja ſervie, juſqu'à ce qu'elle ſoit, comme toutes les autres femmes, maîtreſſe abſoluë dans ſa Maiſon. Le preſent Jugement executé par proviſion, & ſans dépens, vû la qualité des Parties.

MEZZETIN.

Ah, Monſieur le Juge, que je vous ay d'obligation ? Je craignois diablement d'être décolé avec une fiſſelle. (*à Colombine*) Ma Femme, plus de rancune, je t'en prie.

COLOMBINE.

Moy, je n'ay jamais de fiel. Vous auriez affaire à d'autres femmes qui pouſſeroient la gageure plus loin : mais on n'a jamais d'honneur d'inſulter ſon Mary, c'eſt aſſez de le mette à la raiſon.

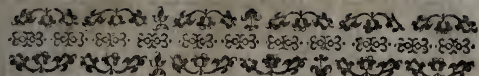
Fin de la Comedie.

LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur Regnard, & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le cinquiéme Mars 1689.


LA
MEZ^N AUX ENFERS
Pluton
orphée
Colombine
mezzetin



SCENES FRANÇOISES DE LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS.

SCENE DE MEZZETIN ET DE COLOMBINE.

Le Theâtre represente la Mer.

MEZZETIN *botté, dans le ventre d'une Baleine.*

HOé, hoé, Madame la Baleine, ouvrez s'il vous plaît vôtre petite gueule. Là, là, voila qui est bien. Les jolies petites quenottes ! Je suis vôtre serviteur. Vous pouvez presentement aller à tous les diables. (*sortant de la Mer.*) Ouf ! Les chemins sont diaboliques, je

croyois que je ne me tirerois jamais des ornieres. (*se retournant*) Mais je crois que voila ma femme qui arrive ! Je suis bien malheureux ! J'esperois que Neptune lui feroit boire rasade.

COLOMBINE *paroît en pleine Mer montée sur le dos d'un gros poisson, & accompagnée de Pierrot monté sur la queuë du même Poisson.*

PIERROT.

Serre la botte, serre la botte. (*à Colombine*) Madame, tenez-vous bien au crin.

MEZZETIN.

Il faut l'aller attendre à la descente du Coche, pour lui donner la main.

PIERROT *en descendant se laisse tomber.*

MEZZETIN.

Bon jour, ma petite Femme. D'où vient donc que vous n'êtes pas noyée ?

COLOMBINE.

Ah, je n'en puis plus, je suis toute rompuë. Quelle maudite voiture !

MEZZETIN.

C'est la Poste de ce Païs-ci.

PIERROT.

Par ma foy, Monsieur, nous avons bien eu de la peine. J'ay cru vingt fois que Madame accoucheroit de quelque Solle entre mes bras.

COLOMBINE.

Je ſuis tombée plus de cent fois ; & ſans Pierrot. . . .

PIERROT.

Cela eſt vray, Monſieur, c'eſt moy qui l'ay repêchée.

MEZZETIN.

Tu n'avois que faire de te donner tant de peine. Les méchantes femmes ſont de Liege, & ne vont jamais à fond.

PIERROT.

Voila un pauvre Poiſſon qui n'en peut plus. (*à Mezzetin*) Tenez, Monſieur, voyez, il eſt ſur les dents ; il ſera fourbu de ce voyage-ci. Il y a huit jours que nous marchons ſans debrider.

MEZZETIN.

Hé bien, menez-le à l'Ecurie. Quel Poiſſon eſt-ce là ?

PIERROT.

C'eſt un Maquereau, Monſieur.

MEZZETIN.

Un Maquereau ? Voila une belle voiture pour une femme !

PIERROT *mene le Poiſſon par la bride, & s'en va.*

COLOMBINE.

Dis-moy donc preſentement ce que nous venons faire ici, & pourquoy on nous a fait démenager auſſi vîte que ſi nous

avions dix Commissaires à nos trousses ?

MEZZETIN.

Cela a été un peu chaud : mais est-ce qu'on vous a pris pour du train dans nôtre quartier.

COLOMBINE.

Non pas tout-à fait ; mais on a jetté nos meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

Diable ! cela est scandaleux. Mais, rien ne peut m'arrêter quand la gloire m'appelle. Nous sommes en Thrace, & j'ay quitté la Grece, pour venir ici disputer avec Orphée de la Musique.

COLOMBINE.

Quoy ? ce Menétrier de Village ?

NEZZETIN.

Il a l'effronterie de m'appeller en duel.

COLOMBINE.

En duel ? Et depuis quand donc les Musiciens sont-ils devenus si braves ?

MEZZETIN.

Bon, bon ! ils enragent de se battre quand ils ne voyent personne. Tiens, voila la Lettre que je lui ay écrite.

AMPHION A ORPHE'E.

J'ay appris, mon petit Mignon, que vous vous mêliez de chanter, & de racler

le boyau. Que cela ne vous arrive plus : car je vous ferois chanter ſur un diable de ton. Je veux vous voir les Inſtrumens à la main, quoy que vous ne ſoyez qu'un Chantre du Pont-Neuf, & que vous ne deviez chanter qu'avec des Grenouilles, ou braire avec des Anes comme vous.

COLOMBINE.

De quoy vivrons-nous en ce Païs-ci, car nous n'avons point d'argent ?

MEZZETIN.

Cela m'embaraſſe un peu ; car ce diable d'argent, c'eſt la cheville ouvriere d'un ménage.

COLOMBINE.

Si tu voulois me laiſſer faire, je ferois de bonnes connoiſſances, & nous n'en ferions pas plus mal. Autrefois, quand tu étois abſent, je ne manquois de rien.

MEZZETIN.

Tant pis, morbleu, tant pis ! Je me défie diablement de ces femmes qui battent monnoye en l'abſence de leurs maris.

COLOMBINE.

Ne voila t-il pas ? Ces Maris ſe mettent d'abord cent choſes à la tête. C'eſt bien cela ! J'ay des ſecrets merveilleux qui m'ont été donnez par un Chymiſte qui m'aimoit autrefois.

MEZZETIN.

N'est-ce point celui qui a le Laboratoire au College des Quatre-Nations, qui vend du Chocolat volatil, de la crême de Perles, & du Sirop de diamans?

COLOMBINE.

Je compose une Huile, que j'appelle l'Elixir de patience, dont une goutte appliquée sur le front d'un Mary, le délivre pour jamais du mal de tête.

MEZZETIN.

Diable! voila qui est beau! Mais je crois que tu gagnerois bien davantage si ton secret le délivroit de sa femme.

COLOMBINE.

J'en ay un autre bien plus beau, pour les femmes d'aujourd'hui. Je compose la poudre de bonne Réputation.

MEZZETIN.

Oh oh! Je crois qu'elle est diablement difficile à faire.

COLOMBINE.

Qu'une Coquetre soit decriée, que sa conduite soit la plus raboteuse du monde, elle n'a qu'à changer de quartier, ne plus voir d'hommes, & prendre une pincée de ma Poudre dans un boüillon, en trois mois elle fera assaut de vertu avéc les plus Vestales.

MEZZETIN.

Voila le plus beau ſecret du monde. Mais peux-tu faire aſſez de cette Poudre-là ? J'en ay un pour le moins auſſi beau. Qu'un homme ait une Colique enragée, en un moment je la lui fais paſſer. Je le couche par terre, je fais chauffer une meule de Moulin bien chaude, je la lui applique ſur l'eſtomach, n'ayez pas peur qu'il ait jamais la Colique.

COLOMBINE.

Ny la Colique, ny autre mal.

MEZZETIN.

Le malade meurt ordinairement ; mais s'il ne mouroit pas, ce ſeroit le plus beau ſecret du monde. J'ay encore un autre moyen pour gagner de l'argent. Tu ſçais bien que quand je joüe de ma Lyre, je fais tout venir à moy. Je n'ay qu'à aller aux Invalides, je ſerviray de gruë pour monter les pierres, & on me payera comme trente Maneuvres enſemble.

COLOMBINE.

Fy ! voila un vilain Métier. Je ne veux point d'un Mary Gruë. Fais-toy plûtôt Maître à Chanter. On te donnera deux Louis d'or par mois, & tu trouveras peut-être quelque Ecoliere à qui tu ne déplairas pas : car voila la grippe des femmes d'aujourd'hui.

MEZZETIN.

Quoy ? est-ce un si bon Métier ?

COLOMBINE.

Je te dis qu'il n'y a pas une plus jolie Vacation au monde. On est de tous les bons repas ; jamais de promenade sans le Maître à Chanter. On se donne de petits airs de familiarité avec l'Ecoliere ; on lui prend la main pour lui faire battre la mesure : le Mari passe tout, sur la foy de la Musique, & il ne se doute pas bien souvent de la partie qu'on fait chanter à sa femme.

MEZZETIN.

Voila mon affaire. Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse. Il me semble que je ne suis pas assez bien habillé.

COLOMBINE.

Ne te mets pas en peine. Tu n'auras pas montré trois mois, que tu seras aussi doré que les Maîtres à danser. Bon ! une Ecoliere en levant une juppe chez son Marchand, ne leve-t-elle pas aussi une Veste pour son Maître de Musique ? Qu'est-ce qu'il lui en coûte ! C'est le Mari qui paye cela, la bête a bon dos.

MEZZETIN.

Voila de jolis profits ; mais aussi on a bien de la peine, c'est un rude Métier. Il faut quelquefois chanter quand on a envie

envie de boire. Mais n'importe, voila qui eſt fait, quand l'argent me manquera je me jette dans la Muſique. Adieu, je m'en vais chercher Orphée, il n'a qu'à ſe bien tenir, je lui feray manger ſon Violon juſqu'au manche.

COLOMBINE.

Et moy je m'en vais travailler à ma poudre de bonne Réputation.

MEZZETIN.

Et ne manque pas d'en garder pour toy. A propos, qu'as-tu fait de nos enfans ?

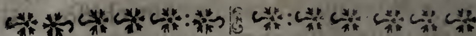
COLOMBINE.

Pour les cacher à cette ame damnée de Jupiter qui nous en a déja tué deux, j'en ay fait un ballot que j'ay porté à la Doüane, & je vais voir s'il eſt arrivé pour en payer les droits.

MEZZETIN.

Cette Marchandiſe là ne devroit pas beaucoup payer d'entrée, elle paye aſſez à la ſortie.





SCENE DE MEZZETIN ET D'ISABELLE.

MEZZETIN.

IL y a long-tems, Madame, que la tapisserie de mes inclinations est penduë au clou à crochet de vos beautez. C'est l'Amour qui en a été le Tapissier; & si cela est si vray, que le merite... vôtre mine, d'un coté... mais d'ailleurs. A propos, Mademoiselle, est-ce vous que j'aime? Car vous me paroissez bien petite aujourd'hui.

ISABELLE.

Il est assez difficile, Monsieur, de vous répondre juste sur ce que vous me demandez. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne me souviens pas d'avoir été plus grande.

MEZZETIN.

Oüi, charmante Princesse, c'est vous. Je vous reconnois à vos flamboyantes prunelles. (*Il se tourne autour d'elle.*) J'en suis pourtant toujours pour ce que j'ay

dit, voila qui eſt diablement chiffon. Si nous nous marions enſemble, jamais nos enfans n'entreront dans le Regiment des Gardes.

ISABELLE.

Cela n'eſt pas encore fait.

MEZZETIN *la meſurant avec une corde.*

Je ne penſe pas que vous ayez dix-ſept paulmes.

ISABELLE.

Apparemment, Monſieur, que vous avez quelque cheval à aſſortir; ou bien vous me voulez prendre la meſure d'un habit?

MEZZETIN.

Que je ſerois heureux, ſi je pouvois être le Tailleur fortuné qui prendra la meſure d'une ſi aimable perſonne! mais je crains bien que les ciſeaux de mon amour... Vous m'entendez bien?

ISABELLE.

Point du tout, je vous avoüe que je n'ay point le don de deviner.

MEZZETIN.

Comme mon amour ne viſe qu'au mariage, plus je vous regarde, & plus je trouve que vous êtes aſſez mon fait. Quand on a une femme à prendre, les plus petites ſont toûjours les meilleures.

ISABELLE.

Suivant ces maximes-là, je suis donc fort bonne à marier.

MEZZETIN.

Oh, vous l'êtes de reste. Allons, la Belle, dites la verité, n'est-il pas vray que vous serez bien-aise d'être ma moitié? Voyez, regardez-moy, cet air, ce port, eh? J'enrage quand je vois ces petits Embrions de Cour vouloir faire assaut avec moy.

ISABELLE.

Il faut qu'ils ayent perdu l'esprit! Ce sont de plaisantes marmousettes!

MEZZETIN.

J'ay le derriere un peu gros, tirant même sur le Porteur de chaize; mais mon Medecin m'a promis qu'il me feroit en aller cela; il m'a ordonné de prendre du petit lait.

ISABELLE.

Oh, je crois ce remede-là seur.

MEZZETIN.

Il m'a dit que c'étoit une humeur âcre, répanduë dans le Diaphragme du Mesentere, & qui tombe sur l'Omoplate. Mais laissons cela, & parlons du plaisir que nous aurons.

ISABELLE.

On se trompe quelquefois dans ce calcul-là, & l'on n'y trouve pas souvent tout

le bonheur qu'on s'y étoit proposé.

MEZZETIN.

Je ſuis doux, pacifique, aiſé à vivre, l'humeur ſatinée, veloutée. J'ay vécu ſix ans avec ma premiere Femme, ſans avoir le moindre petit démêlé.

ISABELLE.

Cela eſt aſſez extraordinaire.

MEZZETIN.

Une fois ſeulement, aprés avoir pris du tabac, je voulois éternuer. Elle me fit manquer mon coup. De depit je pris un chandelier; je lui caſſay la tête, & elle mourut un quart-d'heure aprés.

ISABELLE.

Ah ciel! eſt-il poſſible?

MEZZETIN.

Voila le ſeul different que nous ayons jamais eu enſemble, qui ne dura pas long-tems, comme vous voyez.

ISABELLE.

Cela eſt fort expeditif, je vous l'avoüe.

MEZZETIN.

Quand une femme doit mourir, il vaut bien mieux que ce ſoit de la main de ſon Mari, que de celle d'un Medecin, qu'il faut bien payer, & qui vous la traînera ſix mois ou un an. Je n'aime point à voir languir le monde; & puis l'on gagne ſon argent par ſes mains.

ISABELLE.

Et vous n'avez point d'horreur d'avoir commis un crime aussi noir que celui-là ?

MEZZETIN.

Moy ? Point du tout, je suis accoûtumé au sang de jeunesse. Mon Pere a fait mille combats en sa vie, où il a toûjours tué son homme. Il a servi le Roy trente-deux années.

ISABELLE.

Sur terre ou sur mer ?

MEZZETIN.

En l'air.

ISABELLE.

Comment en l'air ! Je n'ay jamais oüi parler de ces Officiers-là.

MEZZETIN.

C'est que comme il étoit fort charitable, lors qu'il rencontroit quelque Agonisant qu'on menoit à la Greve, il se mettoit avec lui dans la charette, & l'aidoit à mourir du mieux qu'il pouvoit.

ISABELLE.

Ah, l'horreur !

MEZZETIN.

Tous ses Confreres les Medecins (car il avoit pris ses licences dans leur Ecôle) disoient qu'il n'y avoit jamais eu un homme si adroit, & qu'on ne voyoit point de besogne faite comme la sienne : aussi

l'avoient-ils fait Recteur de la Faculté.

ISABELLE.

Voila, je vous assure, des talens merveilleux !

MEZZETIN.

Je vous dis, Madame, que si vous l'aviez vû travailler, il vous auroit fait envie de vous faire pendre.

ISABELLE.

Comme ce sont peut-être des talens de famille, vous deviez prendre la Charge de Monsieur vôtre Pere.

MEZZETIN.

Je m'y sentois assez d'inclination : mais vous sçavez qu'il faut qu'un Gentilhomme voye le païs. J'ay couru par toutes les sept Parties du Monde, & me voila enfin à vos pieds, ma divine Princesse, le cœur en braise, pour vous dire que je me pendray assurément, si vous n'êtes unie avec moy par le lien conjugal.

COLOMBINE *arrivant, & les écoutant sans être vuë.*

Ah, traître !

ISABELLE.

Je ne trouve qu'une petite difficulté à nôtre mariage, c'est que je suis déja mariée.

MEZZETIN.

Mariée ? Bon, voila une belle affaire !

Est-ce-là ce qui vous embarasse ? Je le suis aussi : mais il n'y a rien de si aisé que d'être veuf ; cinq sols de mort-aux-rats en font l'affaire.

COLOMBINE *à part.*
Ciel ! qu'entens-je !

MEZZETIN.
Allons donc, Epine de mon ame, touchez-là, commençons les preliminaires de nôtre mariage.

COLOMBINE *à part.*
Le traître !

MEZZETIN *s'approchant d'elle, & lui levant sa coëffe.*
Je ne demande que la petite oye.

ISABELLE.
Tout doucement, Monsieur, reservez ces caresses-là pour vôtre femme.

MEZZETIN.
Pour ma femme ? Je vous ay déja dit que c'étoit une carogne que je hais comme le Diable. Je voudrois qu'elle fût penduë.

COLOMBINE *à part.*
Scelerat !

MEZZETIN.
Et dans peu j'espere lui donner d'une potion cordiale, qui l'empêchera d'avoir faim de long-tems.

ISABELLE.

C'eſt-à-dire, que voila la maniere dont vos traitez vous femmes, quand vous voulez les regaler ? Je ſuis vôtre tres-humble ſervante, je n'aime point la mort-aux-rats. *(Elle veut s'en aller.)*

MEZZETIN *l'arrêtant.*

Vous me fuyez ? Oüi, ſi vous voulez me promettre de m'épouſer, je vous promets, moy, de la faire crever dans deux jours comme un vieux mouſquet. Arrêtez donc, Beauté leoparde.

COLOMBINE *le tirant par la manche.*

Comme un vieux mouſquet. *(Iſabelle s'en va.)*

MEZZETIN.

Ah, ma petite femme, te voila ! Hé que j'ay de joye de te voir, mon petit bouchon !

COLOMBINE.

Ah, ſcelerat ! voila donc les tranſports de ton amour ? Je vous promets de la faire crever dans deux jours.

MEZZETIN.

Eh eh, ne vois-tu pas bien que je diſois cela pour rire ? Il faut bien plus de tems pour faire crever une femme.

COLOMBINE *le pouſſant.*

Ah, malheureux, il faut que je te déviſage.

MEZZETIN.

C'est elle qui me vouloit mettre à mal.

COLOMBINE.

Non, je ne seray point contente que je ne t'aye étranglé de mes propres mains. (*Elle se jette sur lui, le bat, & lui arrache sa perruque.*

MEZZETIN.

Au meurtre, au guet, au guet: On égorge un Bourgeois.

PIERROT *en vendeur de Ptisanne, allant par les ruës avec une petite fontaine de cuivre sur son dos, & des gobelets à sa main.*

Chalans, chalans, qui est-ce qui veut boire?

COLOMBINE *le voyant se met à pleurer.*

Ah, ah!

PIERROT.

Et quel vacarme faites-vous-là? Et fy donc, quelle honte d'estropier une pauvre femme!

MEZZETIN.

C'est ma femme, de quoy vous mêlez-vous?

COLOMBINE *continuant de crier.*

Ah, ah, ah, ah!

PIERROT *à Colombine.*

Heu, heu, heu! (*à Mezzetin*) Le Sac-à-vin!

COLOMBINE *pleurant.*

Je ſuis... hi, hi!

MEZZETIN.

Par ma foy, voila une méchante carogne!

PIERROT *à Mezzetin.*

Cela n'eſt morgué pas bien, tout franc.

COLOMBINE *pleurant.*

Je ſuis toute briſée, hé, hé!

MEZZETIN.

Là, là, là, ma petite Femme, ce ne ſera rien, cela ne m'arrivera plus.

PIERROT.

Hé le brutal! Quand vous voulez battre une Femme, que ne lui ſanglez-vous un bon coup de bâton ſur la tête, ſans vous amuſer à la faire crier deux heures? (*à Colombine.*) Qu'eſt-ce donc qu'il vous a fait?

COLOMBINE.

Il m'a, il m'a... Ah! je ne ſçaurois parler, er, er, er...

MEZZETIN.

Par ma foy, je commence à croire que c'eſt moy qui l'ay battuë.

PIERROT.

Allons, je veux faire la paix, je n'ai-

me pas à voir de noise dans un Ménage. Je veux vous accommoder, venez-ça.

COLOMBINE.

Non, je ne lui pardonneray jamais.

PIERROT *fait mettre Mezzetin en posture de recevoir des coups de bâton; il presente le bâton à Colombine, qui en frappe Mezzetin.*

Allons, vous voila quittes.

MEZZETIN.

Oüi, tout d'un côté & rien de l'autre.

PIERROT.

Sans moy vous vous seriez battus, & vous voila les meilleurs amis du monde.

COLOMBINE *voulant s'en aller.*

J'auray toûjours cela sur le cœur.

MEZZETIN.

Et moy sur les épaules. Voila une méchante ame de Femelle. Ah chienne!

COLOMBINE *revient en criant plus fort.*

Ah, ah, ah! (*& Mezzetin s'enfuit.*)

PIERROT *en s'en allant.*

A la fraîche, à la fraîche, qui est-ce qui veut boire, qui est-ce qui veut boire?



SCENE DE L'AUTEUR.

MEZZETIN, COLOMBINE *en Auteur.*

MEZZETIN.

VOila un ſac de charbon de l'Enfer qui va à la promenade.

COLOMBINE *geſticulant comme une perſonne qui déclame ſans rien dire.*

MEZZETIN.

Monſieur, ou Madame ; car je ne ſçay ſi vous êtes mâle ou femelle, je ne vous vois que par derriere.

COLOMBINE *lui faiſant ſigne de la main.*

MEZZETIN.

Plaît-il ? Eſt-ce que je ſuis barboüillé ?

COLOMBINE *geſticulant plus fort.*

Ah ! eh !

MEZZETIN.

Voila aſſurément quelque Bel-Eſprit.

COLOMBINE.

Vade retro, Prophane.

MEZZETIN *veut s'enfuir*

COLOMBINE.

Qui t'a fait si temeraire que de m'interrompre ?

MEZZETIN.

Je vous demande pardon.

COLOMBINE.

Une personne de mon sçavoir. . . . .

MEZZETIN.

Je n'y tâchois pas.

COLOMBINE.

Qui fait les Madrigaux de Proserpine....

MEZZETIN.

Je ne le feray plus.

COLOMBINE.

Et qui est le premier consignant pour entrer ici-bas à l'Academie !

MEZZETIN.

A l'Academie ? Quoy, il y en a une ici ? C'est donc une Academie de malins Esprits ?

COLOMBINE.

Je me promenois sur les bords du Cocite pour travailler plus en repos à ma harangue, & tu viens te jetter à travers de mes conceptions ?

MEZZETIN.

Comment donc ? est-ce que vous faites vos harangues vous-même ?

COLOMBINE.

Je sçay bien que la plûpart des Acade-

miciens là-haut ne ſe donnent pas cette peine-là, & que pourveu qu'ils la ſçachent lire, on les reçoit tout d'une voix : mais ce n'eſt pas de même ici, & il ne ſuffit pas de ſçavoir faire l'anatomie d'un mot pour être l'interprete des myſteres de nôtre Diabolique Academie.

MEZZETIN.

Apparemment que vous en étiez là-haut ?

COLOMBINE.

Que j'en étois là-haut ? Que j'en étois ? Eſt-ce qu'on m'en recevroit ici, ſi j'en avois été ? Ce n'eſt pas que je n'aye eu cent fois plus de merite qu'il ne faut pour en être ; j'ay été le plus bel eſprit de mon tems, & j'ay fait en ma vie plus de cent Comedies.

MEZZETIN.

Plus de cent Comedies !

COLOMBINE.

Oüi cent ; peut-être cent cinquante, ſi vous me fâchez. Il n'y a jamais eu un ſi beau naturel que le mien. Je rendois une Comedie auſſi facilement qu'un autre fait un lavement. C'eſt moy qui ay enrichi les Comediens François, & il n'y avoit point d'Hyver que je ne leur donnaſſe ſept ou huit pieces, tant ſerieuſes que comiques.

MEZZETIN.

Et les joüoit-on long-tems ?

COLOMBINE.

Jamais qu'une fois : mais aussi tout Paris venoit se crever à la premiere representation ; car personne ne vouloit attendre la seconde, de peur de ne la point voir.

MEZZETIN.

J'aurois crû que ç'eût été là le moyen d'envoyer les Comediens à l'Hôpital.

COLOMBINE.

C'est ce qui vous trompe. Une Comedie nouvelle, pour être bonne, ne se doit joüer qu'une fois ; quand elle va jusqu'à deux, ma foy on s'ennuye. J'ay mis le siecle dans ce goût-là ; & si vous y prenez garde, depuis moy tous les Auteurs donnent là-dedans. Ils ont raison au bout du compte ; car comme les bonnes choses aujourd'hui n'ont point de cours, pour peu qu'une méchante Piece puisse être representée une fois, voila les Comediens riches.

MEZZETIN.

Les vôtres êtoient donc sur ce pied-là ?

COLOMBINE.

Vous pouvez croire que je me suis mis à lamode tout des premiers. De plus je n'ay jamais voulu ôter au public l'usage

recreatif des Sifflets. Tout au contraire je marquois dans mes Rôlles les endroits où l'on devoit siffler, afin que l'Acteur se reposât, & qu'il reprît haleine ; c'est le jugement qui conduit tout cela.

MEZZETIN.

Et moy je voudrois que les Sifflets fussent au Diable. Quand cette quinte-là prend au Parterre, il démonteroit & Titus & Berenice.

COLOMBINE.

Je m'êtois, de mon vivant, abbonné avec un Marchand de Sifflets, qui êtoit dans son Métier le premier homme du monde.

MEZZETIN.

Les Comediens vous ont bien de l'obligation.

COLOMBINE.

Il en faisoit pour la Prose, pour les Vers, pour les François, pour les Italiens. Mais ma foy où il triomphoit, c'êtoit pour l'Opera.

MEZZETIN.

Est-ce qu'on se servoit encore de Sifflets de vôtre tems à l'Opera ? Cette mode-là est passée. Fy ! cela est bourgeois ; on se sert presentement de Sonnettes ; cela est bien plus harmonieux.

COLOMBINE.

Pour mettre en credit mon Marchand, j'avois fait un Opera moy, qu'on alloit joüer quand je mourus. Ce devoit être la plus belle chose qu'on eût jamais vû sur le Theâtre. Je ne l'avois pas pris de la Metamorphose, comme ces Chardons du Parnasse. Fy ! cela sent le College. Je l'avois tiré tout entier de l'Histoire de France. Il portoit pour titre, *les Avantures du Pont-Neuf* ; la Fable n'a rien de si magnifique.

MEZZETIN.

Les Avantures du Pont-Neuf, un sujet de l'Histoire de France ? Voila un Auteur échappé des Petites-Maisons des Enfers.

COLOMBINE.

Comment donc ? Est-ce que je dis des impertinences ? Paris n'est-il pas la plus belle Ville de France ? Le Pont-Neuf n'est-il pas le plus bel endroit de Paris ? Ergo les Avantures du Pont-Neuf sont les plus beaux traits de l'Histoire de France. C'est une figure, ignorant, que nous appellons en Latin *Pars pro toto*, & en Grec *Sinecdoche*.

MEZZETIN.

Et en François la folie.

COLOMBINE.

Ce qu'il y avoit d'admirable dans mon

Opera, c'eſt que les divertiſſemens êtoient *ex viſceribus rei.* D'abord c'êtoit des Filoux qui coupoient des bourſes. Les Inſtrumens prenoient-là des ſourdines. Enſuite je faiſois paroître des Joüeurs de Gobelets, qui faiſoient flamber des étouppes dans leur bouche. Ah, ne m'en parlez point, cela vaut mieux que toutes vos pluies de feu. Mais ce qu'il y avoit de ſurprenant, & dont on ne s'êtoit point encore aviſé, c'êtoit un divertiſſement d'un Trio de Pendus, qui rendoient les derniers ſoûpirs ſur le même brin. C'êtoit-là morbleu où je raſſemblois tous les tons plaintifs de la Muſique, pour faire pleurer joyeuſement toute l'aſſemblée.

MEZZETIN.

Etoit-ce vous qui êtiez le.... Voila un bel Opera ; mais n'y avoit-il point là quelque petit tonnerre pour regaillardir ?

COLOMBINE.

Aſſurément, & même une tempête, avec un gros Tambour ſur le Theâtre ; & elle êtoit ſi orageuſe, que jamais les Violons ne la purent joüer, il la falut ôter.

MEZZETIN.

Je m'en étonne, ce ſont pourtant les plus....

COLOMBINE.

Mais vous me faites bien perdre du

tems. Que voulez-vous de moy?

MEZZETIN.

Je veux apprendre le chemin des Enfers, & je vais y chercher ma femme.

COLOMBINE.

Vous allez chercher vôtre femme? Ah, ah! (*Elle met le doigt sur son front.*)

MEZZETIN.

Comment donc? Est-ce que je suis barbouillé?

COLOMBINE.

Chercher sa femme! Il vous faut cinq ou six grains d'ellebore.

MEZZETIN.

Le Diable m'emporte si je ne vais la chercher, je ne me mocque point.

COLOMBINE.

Ah, pour la rareté du fait je veux vous y mener. Suivez-moy, je veux entendre ce compliment-là.

MEZZETIN.

Avant que d'aller plus avant, je voudrois bien sçavoir une chose de vous; car on dit qu'on est si sçavant quand on est mort. Ma femme a toûjours été diablement coquette; dites-moy, je vous prie, si je ne suis point là, là... vous m'entendez bien.

COLOMBINE.

Oüi dea, oh cela est bien aisé. Voyons

là, levez le nez, l'œil fixe, le corps ferme, la tête droite, montrez la langue.

MEZZETIN.

Ah ! je tremble.

COLOMBINE.

Montrez-moy vôtre main, ah ah ! Tirez la langue, hé hé ! (*Elle lui tâte le poux*) oh oh ! (*Elle lui tâte le front*) hu hu !

MEZZETIN.

Ah la Carogne !

COLOMBINE.

Que cela ne vous fasse pas de peine ; c'est un mal de famille, vôtre pere l'étoit, vôtre Grand-pere l'êtoit, vôtre Ayeul l'êtoit.

MEZZETIN.

Je vous remercie. Quand on fera des Chevaliers de cet Ordre, je vous prieray de faire mes preuves.





LES ENFERS.

PLUTON, ET PROSERPINE, *avec leur Cour.*

Les Violons font une marche, & viennent s'asseoir sur un Trône de flames.

PLUTON.

C'Est une chose étonnante, Phlegetontique Assemblée, de voir l'affluence d'Ames qui tombent journellement par vos soins dans mon Royaume. L'Enfer est enfin plein jusqu'au goulot, tout le monde a pris le train d'y venir en poste ; & il faut desormais refuser l'entrée aux survenans, ou faire bâtir des appartemens nouveaux ; & pour cela je crois qu'il sera bon de lever un droit sur le bois & le charbon qui se brûle ici-bas ; & c'est pour cela que je vous assemble.

PROSERPINE.

Ah fy, Mamour ! Ne parlons point d'impôt ; c'est quelque nouveau-venu de Maltôtier qui vous a soufflé cet avis-là.

PLUTON.

J'ay vû autrefois le tems si miserable,

qu'il ne venoit pas ici le moindre petit Grifoneur de Sergent, qu'il ne falût députer un Diable exprés pour l'aller querir; & presentement nous ne sommes employez qu'à les chasser. Il faut que les Greffiers attendent des années entieres à la porte, parce qu'ils ne veulent pas passer devant les Conseillers qui pleuvent ici de toutes parts.

PROSERPINE.

Il ne faut plus recevoir de Gens de Robe, l'Enfer est déja assez lugubre; & sur tout point de Greffiers, car ces gens-là mettent l'Enfer en mauvais predicament.

PLUTON.

Oüi, mais vous ne sçavez pas que moy qui suis Pluton, je n'ay pas plus de droit en Enfer que ces Messieurs-la. Bien-heureux, si quelque jour ils ne m'en chassent pas! Je suis si saoul des gens de Chicane, que dernierement je fis une querelle d'Allemand à un Diable de qualité qui revenoit de Paris, & je lui fis fermer la porte, parce qu'il avoit hanté mauvaise compagnie là-haut, & qu'il sortoit du corps d'un Procureur.

PROSERPINE.

Vous avez eu raison, ce seroit le moyen de gâter bien-tôt tout ici.

PLUTON.

Je veux que vous soyez témoin de ce que je dis, & que Charon apporte devant vous le Registre journal des Ames qu'il a passé aujourd'hui.

Il sort deux Diables qui apportent un gros Livre sur leur dos, & Charon arrive, qui aprés avoir feuilleté le Livre, lit :

Du 17. passé, deux mille sept cens treize Medecins avec leurs Mules.

PLUTON.

Ces Messieurs-là font mieux nos affaires là-haut, il les faut renvoyer.

PROSERPINE.

Oüi, mais qu'on retienne les Mules, elles serviront à Radamante quand il menera pendre quelqu'un.

PLUTON.

Je ne veux plus qu'on en reçoive aucun à l'avenir, qu'il n'ait une attestation de service, & un Certificat des Fossoyeurs, comme il a bien & fidellement exercé sa Charge de Medecin, & tué pour le moins dix mille personnes à sa part.

CHARON.

Du même jour, quatorze cent Apoticaires.

PLUTON.

Pour les Apoticaires, passe. On est échauffé en ce Païs-ci, & on a besoin

de

de Lavemens pour ſe déconſtiper.

CHARON.

Dudit jour, cinquante-ſept mille deux cent dix-ſept, tant Fermiers, Sous-Fermiers, que Commis & Rats de Cave.

PLUTON.

Il eſt vray qu'il en eſt tombé ce matin une broüine, qu'on ne ſe voyoit pas en Enfer.

CHARON.

Pour les Fermiers, tout franc, il n'y a plus moyen de les paſſer, ils ſont ſi gros & ſi gras que ma Barque enfonce.

PLUTON.

Comment voulez-vous faire ? nous ne pouvons pas les refuſer, c'eſt ici leur appanage.

CHARON.

De plus, quinze mille ſept cens tant Clercs que Procureurs.

PLUTON.

Pour ceux-là, il en faut faire proviſion, c'eſt le bois d'Andelle de l'Enfer, & je ne veux pas qu'on brûle autre choſe dans mon Cabinet.

CHARON.

Quatorze mille douzaines de femmes, tant grandes que petites.

PLUTON.

Ah, voila ce que je craignois ! Et pourquoy les laiſſe-t-on paſſer ?

CHARON.

Item, passé en corps & en ame deux Carabins de Simphonie, soy-disans Musiciens de l'Opera, qui viennent redemander leurs femmes.

PLUTON.

Ils sont donc fous ? Qu'on les fasse venir au plus vîte, je les veux voir, voila du fruit nouveau.

PROSERPINE.

Il y a long-tems que je suis en ce Païs-ci, mais je n'ay point encore vû une pareille Ambassade.

On amene devant Pluton Orphée & Mezzetin, & on leur fait faire un salut ridicule.

ORPHE'E *fait un compliment court en Italien.*

PLUTON *montrant Isabelle.*

Est-ce là vôtre femme ? Elle valoit bien la peine de faire le voyage.

ISABELLE.

S'il est étonnant de voir un mari chercher sa femme jusqu'aux Enfers, il ne l'est pas moins de voir une femme souhaitter avec empressement de rerourner avec son mari, quand une fois elle en a été separée.

PLUTON.

Voila un petit debut qui n'est point sot.

MEZZETIN.

Ny la débuteuse, non plus.

ISABELLE.

Pour moy je ne ſuis point de celles qui regardent la ſeparation d'un mari comme la porte de leur felicité ; & j'avoüe franchement que je ſuis d'aſſez mauvais goût, pour trouver qu'il n'y a point de bonheur égal à celui de vivre avec un Epoux qui vous aime, & dont on eſt tendrement aimée.

MEZZETIN.

Et fy donc ! faites-la taire, elle prêche là une nouvelle doctrine.

ISABELLE.

Je ſçay que je ne ſuis pas du goût d'aujourd'hui, & que pour être preſentement femme du bel air, il ne faut prendre un mari que comme un ſur-tout de bien ſéance, & un paravent de réputation : mais j'aime mieux n'être point tout-à-fait à la mode, & être un peu plus dans la route de mon devoir ; c'eſt ce qui fait que je me viens jetter à vos pieds, pour implorer vôtre clemence, & vous prier, par tout ce que vous avez de plus cher, au nom de l'amour que vous vous êtes portez l'un & l'autre, de m'accorder la grace que je vous demande, de me rendre à un mari que je cheris plus que toute choſe au monde, & je ſeray obligée de faire le reſte de ma vie, des vœux pour la ſanté

& prosperité de vos Majestez diaboliques.

MEZZETIN.

Malepeste ! voila du plus beau recitatif.

On fait du bruit.

PLUTON.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

CHARON.

Ce sont des anciens Marguilliers qui veulent passer devant des Avocats.

PLUTON.

Le procés n'a-t-il pas été jugé là-haut ?

CHARON.

Oüi, mais ils en appellent devant vous.

PLUTON.

Huissier, faites faire silencē, nous verrons cela tantôt.

COLOMBINE *déclamant.*

Les femmes d'aujourd'hui sont si malheureuses, & l'empire que les maris ont pris sur elles est si absolu, que je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de filles à marier, & qui regardent le mariage comme l'écueil de leurs plaisirs & le tombeau de leur liberté.

MEZZETIN.

Bon bon ! toute la journée les filles ont le gosier ouvert pour chanter :

Ma Mere mariez-moy,
Vous sçavez la raison pourquoy.

COLOMBINE.

En effet, n'eſt-ce pas une choſe qui crie vangeance de voir l'inhumanité avec laquelle les pauvres femmes, ces moutons d'amour, ſont traitez par ces loups devorants. (*Elle crie.*) Ne diroit-on pas...

MEZZETIN.

Oh oh, je vois bien que nous ſommes ici ſur le patrimoine des Avocats. Comme elle a appris à crier !

COLOMBINE.

Ne diroit-on pas, dis-je, que le mariage qui devroit être l'union, le nœud & la ſoudure des volontez, ſoit preſentement un champ de bataille, où le mari s'exerce à chagriner ſa femme, & où la femme eſt toûjours la malheureuſe expoſée aux inſultes, & bien ſouvent aux coups de celui qui devroit être le rempart de ſa foibleſſe.

PLUTON.

Nous voyons pourtant ſouvent ici des maris qui portent de vilains chinforgnaux ſur leur tête.

MEZZETIN.

Hé, ce n'eſt que pour entretenir la paix. Ne ſçavez-vous pas bien que *qui bat ſa femme il la fait braire, qui la rebat il la fait taire.*

COLOMBINE.

Pour moy, je vous déclare, que si heureusement mon Mari étoit mort le premier, j'aurois pleuré, crié, je me serois couverte jusqu'aux ongles, d'un deuil où le cœur n'auroit pas eu grande part : mais loin de le venir trouver aux Enfers, je me serois bien donné de garde de le chercher.

MEZZETIN.

Oh, ma petite Femme, je n'ay jamais douté de vôtre affection.

COLOMBINE.

Ainsi, puis qu'il me vient chercher de si loin, c'est une marque qu'il ne sçauroit se passer de moy. Mais il ne m'aura que par le bon bout. Je prétends avoir des conditions si avantageuses, qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir gâté le métier, & m'accuser d'avoir été assez sotte pour reprendre le même mari, aprés avoir été assez heureuse pour en être delivrée.

MEZZETIN.

Je fais une action plus heroïque, en vous reprenant ; & si l'on permettoit aux maris veufs de venir se remarier en Enfer, je suis bien sûr qu'ils ne reprendroient pas la défunte.

COLOMBINE.

Comme c'est une chose qui crie vangeance, de voir le peu de dépense que les

femmes font aujourd'hui, je veux en outre avoir plus d'argent que par le paſſé, & que chacun ait la ſemaine la clef du coffre fort.

MEZZETIN.

Si vous l'aviez une ſemaine, je courrois grand riſque la ſuivante de ne pas entrer en exercice, & je crois que je n'aurois plus que faire de clef ny de coffre fort.

Prodigâ non ſentit pereuntem fœmina cenſum.

COLOMBINE.

Item.... Oh, voila un grand item celui-ci. Point de jolies filles de Chambre; c'eſt-à-dire que je les choiſiray moy-même les plus laides que faire ſe pourra, & qui auront au moins quarante-cinq ans.

MEZZETIN.

Fy! on n'eſt jamais bien ſervi de ces Vieilles-là. Il faut donc que vous retranchiez les grands Laquais.

PLUTON.

Tu Dieu! cet oyſeau-ci ſçait bien ſa leçon! Voila une Pelerine qui a diablement d'eſprit!

MEZZETIN.

Elle a encore ſix fois plus de téte. Là, là, voyons. Comme ainſi ſoit que le naturel des Corneilles eſt d'abattre des noix, & de parler gras, celui des Pies d'avoir

la queuë longue ; & des Perroquets d'être habillez de verd, de même le naturel des femmes est de faire enrager leur mari.

COLOMBINE.

Et des maris, de faire enrager leurs femmes.

MEZZETIN.

Quoy que j'aye enragé tout mon saoul pendant que nous avons été ensemble, je veux bien la reprendre encore, à mes risques, perils & fortunes. C'est le plus grand service que je vous puisse rendre ; car je vous promets que si elle est encore deux jours en Enfer, elle vous fera detester tous les uns aprés les autres.

PLUTON.

La Cour vous est obligée ; car nous n'avons point de Diable assez Diable pour tenir tête à une méchante femme.

COLOMBINE.

Bon bon, nous y voila ! Est-ce qu'une femme qui fait le Diable ne fait pas sa charge ?

MEZZETIN.

Cela est vray, & le mari qui rosse fait la sienne ; c'est ce qui fait, Messieurs les Diables, Diablesses, Diablotins, & autres, qu'en faveur de l'amitié que j'ay toûjours portée à vôtre Corps, & pour entretenir la paix & l'union dans l'Enfer,

je veux bien vous en délivrer a ; mis à certaines conditions ; & voila des articles que nous ferons ſigner par les Notaires de ce Païs-ci. Car je crois qu'il n'y en manque pas.

COLOMBINE.

Oüi ! tu le prends comme cela ? Et moy je ne veux pas ſortir. Une jolie femme comme moy en tout Païs ne manque point de mari.

MEZZETIN.

Oh, je ſçay bien qu'il y a par tout aſſez de gens qui ſe mêlent de ces emplois-là.

PRIMO, Puiſque je ne profite pas de vôtre mort, je prétends que vous me rendiez les frais du deuil & de l'Enterrement que j'ay payez au Crieur.

PLUTON.

Cela eſt juſte ; mais il n'en coute pas grand' choſe pour faire enterrer une petite femme.

MEZZETIN.

Ah ! ces diables de Corbeaux-là ne les meſurent pas à la toiſe ; & ils rançonnent ſi exorbitamment un pauvre mari, que ſouvent il aimeroit preſque autant que ſa femme ne mourût pas.

PLUTON.

Ils gagnent aſſez d'ailleurs.

MEZZETIN.

Je prétends à l'avenir que vous baissiez vôtre rayon d'un grand demi-pied au moins.

COLOMBINE.

D'un demi-pied ? Je me ferois plûtôt couper de la tête. Non non, je demeureray ici.

MEZZETIN.

Il vous en restera encore plus d'un grand pied ; & un grand pied de rayon doit suffire pour la femme d'un Musicien.

PROSERPINE.

Oh, oh, je le crois bien ! Je m'en contenterois bien, moy qui suis Proserpine.

MEZZETIN.

Je veux que vous soyez beaucoup plus sage que par le passé, & que vous promettiez de n'aimer desormais que moy.

COLOMBINE.

Oh, pour cet article-là, neant. Je ne veux point engager ma conscience. Dans le tems où nous sommes, il n'y a point de femme qui puisse promettre cela.

MEZZETIN.

Je veux que les enfans que j'auray dans la suite, (car il faut recommencer sur nouveaux frais) soient élevez à ma fantaisie, & j'en disposeray comme de chose à moy appartenante.

COLOMBINE.

Oh, cela s'en va ſans dire.

PLUTON.

Hé de quoy vous embaraſſez-vous ? Puis qu'elle eſt vôtre femme, tous les enfans qu'elle aura ne ſeront-ils pas les vôtres ?

MEZZETIN.

Nego conſequentiam. Vous ne ſçavez pas tout le manege de là-haut, Monſieur Pluton. Il y a tant de Peres qui n'ont jamais eu d'enfans.

PLUTON.

Aprés avoir entendu les raiſons des uns & des autres, pour vous défrayer de vôtre voyage, moy Pluton Prince des Tenebres, Souverain du Stix & du Phlegeton, Gouverneur des Païs-bas, Preſident du Sabbat, & Correcteur né des Arts, Métiers, & Profeſſions, je vous permets non ſeulement d'emmener chacun vôtre femme, mais toutes celles qui ſont en Enfer, ſans même en exempter Proſerpine.

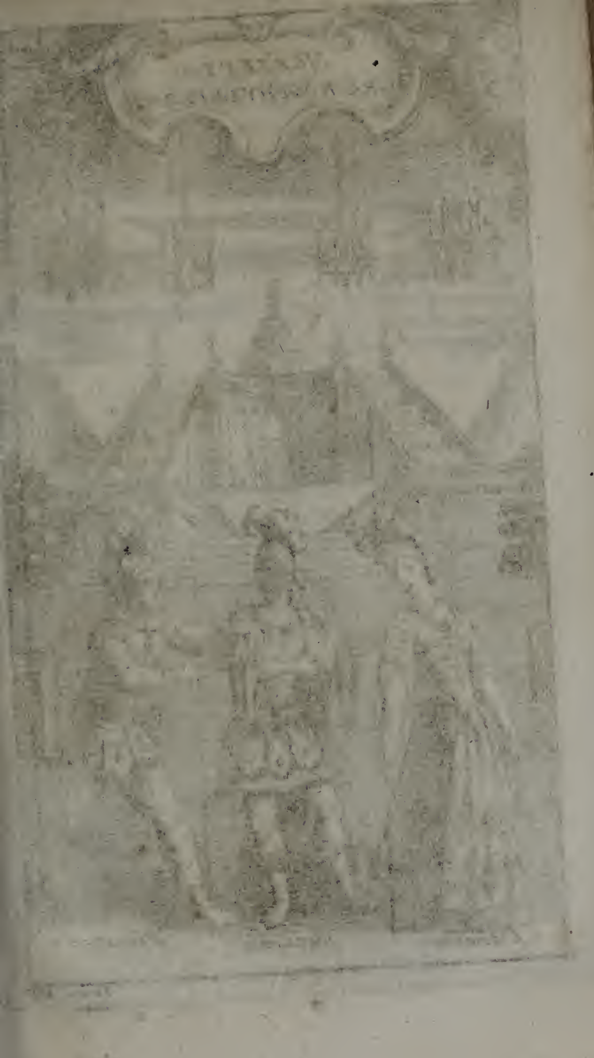
MEZZETIN.

Pour moy, je n'en ay que trop de celleci ; mais il y a bien des gens ici qui ne demanderoient pas mieux que de troquer avec vous.

MEZZETIN GRAND SOPHY DE PERSE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

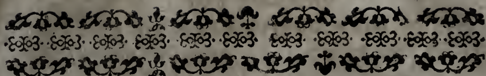
Miſe au Theâtre par Monſieur Deloſme de Montchenay, & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme de Juillet 1689.



fol 205.

MEZZETTIN
GRAND SOPHY DE PERSE





SCENES FRANÇOISES DU GRAND SOPHY.

SCENE DE LA MAGICIENNE.

Pour entendre cette Scene, il faut ſçavoir que Mezzetin eſt un Chevalier errant, dont Meliſſe Magicienne eſt amoureuſe, & qu'elle tient renfermé dans ſon Palais par ſes enchantemens. Pierrot autre Chevalier errant, ſçachant le malheur de Mezzetin, va le délivrer des mains de cette Sorciere; ce qu'il fait en lui donnant un charme ſur lequel Meliſſe ne peut rien. Aprés que Mezzetin a reçu le charme, voici ce qu'il dit:

MEZZETIN *ſeul.*

IL eſt tems, Mezzetin, de prendre ton party
Ou pour l'Amour, ou pour la Gloire,
Je ne ſçay qui des deux aura le démenty.
Je ne ſçay qui des deux merite la Victoire.

Tout franc, un plus fin que moy y feroit bien embaraffé. J'ay beau chercher à les atteler enfemble. L'Amour dit toûjours, Oüi : La Gloire dit toûjours, Non : Voila le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'Amour eft un petit libertin, qui ne refpire que la joye. Il ne demande qu'à joüer, qu'à boire, qu'à folâtrer. Ma foy, plus je me tâte, plus je fens que je fuis fait pour l'Amour. D'un autre côté, la Gloire eft une terrible pigrieche : Elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent auffi volontiers en plein champ, que fur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ay bien bu : Je m'endors par tout où je me trouve. La Gloire n'aime que les gens qui ont toûjours la pouffiere dans les yeux, & le Soleil fur la tête. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui ont la Lune fur la tête, je vois ici bien des maris qui fe trouveroient glorieux fans y penfer. La Gloire ne fe plaît qu'à déchiqueter le monde ; toûjours quelque tête, ou quelque bras caffé avec elle : au lieu que l'Amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il eft vray que la Gloire donne un laurier : mais je n'aime le laurier que fur un jambon, ou dans les fauces. La Gloire fait vivre dans la Gazette aprés la mort : mais quelle folie de s'aller faire tuër pour fournir de la pafture à Mef-

ſieurs les Curieux ? Ainſi, tout bien & diligemment conſideré, ſerviteur à la Gloire. Mais quoy ? je ſens-là certains élancemens de bravoure. Ouf ! ouf ! j'ay bien peur que la Gloire ne donne le croc en jambe à l'Amour.

MELISSE MAGICIENNE *arrivant.*

Ah traître, tu me veux quitter ?

MEZZETIN.

J'en enrage, aimable Pouponne.
La Gloire ſi fort me talonne,
Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin, quelle fureur te porte
A t'éloigner de ce Palais ?
Tout y répond à tes ſouhaits.
Que manque-t-il ? dis.

MEZZETIN.

D'être mis à la porte.

MELISSE.

A la porte, perfide ! Ah, ne l'oſe eſperer.
Je m'en vais à l'inſtant tout l'Enfer conjurer.

MEZZETIN.

Madame, puiſque la Poëſie ne peut obtenir mon congé, & que la plus inconteſtable verité devient problematique ſi-tôt qu'elle eſt eſcortée de la Rime, trouvez bon que je vous diſe en Proſe, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'ose dire en face ?
Barbare, c'est donc là le prix de mon Amour ?
Peut-on pousser plus loin l'audace ?
Un Brigand que je tiens dans un charmant séjour,
Qui se voit par mes soins au comble des délices,
Pour qui mon lâche amour ne cesse d'éclater !
Et cet ingrat peut me quitter !
Ah traître, il faut que tu perisses.
Mais afin que l'Amour n'ait rien à m'imputer,
De ton Sort je te rends le maître.
Avant qu'un monstre affreux vienne se presenter ;
Si ton cœur est touché, qu'il se fasse connoître.

MEZZETIN.

Prenez, prenez, Madame, un moins funeste soin.
Ma tendresse n'a pas besoin
D'un Tire-bourre pour paroître.
Ah ! s'il ne s'agissoit que de brûler pour vous
D'un feu qui ne vous pût laisser aucun scrupule,
Vous verriez Mezzetin dans ses Vœux les plus doux,
Faire nargue à la Canicule,
Mais si vous voulez qu'un Amant
Donne une nazarde à la Gloire,
Je suis vôtre valet à parler franchement.
Pour vivre avec vous un moment,
Je ne veux pas mourir à jamais dans l'histoire.

MELISSE.

Hé bien puisque ton grand courage
Ne respire que les combats,
On va l'exercer de ce pas.
Monstres, sur cet ingrat déchargez vôtre rage.

Le Monstres paroissent.

MEZZETIN *tremblant & se ravissant.*

Ma foy, je suis d'avis pourtant de demeurer,
En cas que ces Messieurs veuillent se retirer.

MELISSE.

Monstres, éloignez-vous.

MEZZETIN *ôtant sa Toque, & faisant une reverence.*

A cette heure, Madame,
Peut-on prendre congé de vous?

MELISSE.

Il se moque de mon courroux.
Hola, Monstres, hola, devorez cet infame.

Les Monstres entourent Arlequin, qui les arrête, en leur montrant le charme qu'il a reçu de Pierrot.

Fy, Messieurs, n'allez pas donner dans le panneau.
Je n'ay, sur mon honneur, que les os & la peau.
Mais si voulez bien m'en croire,
Vous trouverez là-bas de quoy faire grand'chere.

MELISSE.

Quoy Monstres! vous n'osez seulement l'approcher?
Ah! mon Art est à bout, je ne puis le cacher.

Se tournant vers Mezzetin.

Et toy, Monstre plein d'injustice
Qui t'applaudis secretement,
De m'avoir tant de fois choquée impunément,
Tu n'attens plus du tout que le moment propice
Pour m'abandonner à jamais.
Mais où trouveras-tu ce superbe Palais?
Ingrat, peux tu jamais pretendre
De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien?
Par tous les mouvemens de l'Amour le plus tendre
Je n'ay pû meriter le tien.
J'ay fait agir vers toy larmes, soûpirs, adresse,
Je n'ay rien oublié, cruel, pour t'attirer,

MEZZETIN.

Oüi : jusques à vouloir me faire devorer,
Vous avez poussé la tendresse.

MELISSE.

Voici ma derniere foiblesse.
Par tous les charmes de l'Amour
Differe ton départ d'un jour.
Aprés cela tu peux partir en assurance.
N'y consens-tu pas, mon cher cœur ?

MEZZETIN.

Je ne suis donc plus Monstre ? Oh, oh ! quelle douceur !
Les femmes, à moins qu'on n'y pense,
Sçavent tourner du blanc au noir.

En cet endroit Pierrot paroît.

Ma chere, je voudrois pouvoir
Répondre à vôtre instance.
Mais Sancho Pansa qui s'avance,
M'oblige à vous donner au plûtôt le bon soir.

MELISSE.

Dans quel accablement un tel aveu me jette !
Ah ! sans donte la Parque acheve mes destins.

Elle s'évanoüit, & tombe dans un fauteüil.

MEZZETIN.

Je vais vous délaisser ; attendez, ma Poulette.

PIERROT *à Mezzetin.*

Allons, plantez-moy-là la Reyne des Lutins.

MEZZETIN.

Oüi, Syndic des Brutaux, je partiray : mais il en coûtera à ta tête du moins deux oreilles. (*Il chante.*)

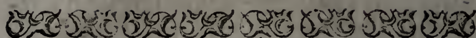
L'espoir de la vangeance est le seul qui me reste.
Fuyons, Fuyons. (Il court aprés Pierrot, & s'en va.)

MELISSE *seule.*

A moy, Farfadets & Lutins,
A moy troupes d'Esprits malins.
Mon scelerat croit que sa fuite
Va du moins me couter le jour!
Mais la mode n'est plus de voir mourir d'amour.
O la ridicule conduite
D'aller bizarrement chercher
Un remede à son feu sur un ardent bucher!
Il est peu de Didons, dans le siecle où nous sommes:
Et si de nôtre sexe on regloit les abus,
On nous verroit bien-tôt regagner le dessus
Qu'ont sur nous les perfides hommes.
Il ne sera pas dit qu'un mortel à mon Art
Ose faire une telle injure.
Je viens de découvrir le nid de mon Pendart.
J'y vais d'une servante emprunter la figure.
Ah! si jamais il vient m'en conter par hazard,
Il aura de la tablature.
Mais le tems presse: A moy, Farfadets & Lutins,
A moy, Troupes d'Esprits malins;

Les Esprits enlevent Melisse.





SCENE

DE MONSIEUR GROGNARD, ET DE COLOMBINE.

GROGNARD.

OH, vous tairez-vous à la fin, Pedagogue femelle ? J'en ſuis d'avis, ma foy, de me laiſſer regenter par une jeune barbe comme vous !

COLOMBINE.

Vous verrez que j'auray encore les gros mots, pour lui vouloir apprendre à devenir honnête homme ! Hé, mon pauvre Monſieur Grognard, par charité, brûlez-moy tous ces chiens de livres, qui font un tripotage enragé dans vôtre cervelle, & qui ne ſervent qu'à vous rendre tous les jours plus ſaturnin qu'un hibou.

GROGNARD.

Comment, que je brûle mes livres ! Veux-tu que j'aille démeubler ma tête de toutes ces belles connoiſſances, qui font la ſeule conſolation de ma vie ?

COLOMBINE.

Il eſt vray que la conſolation eſt grande

d'être ſans ceſſe comme un levrier d'attache aprés de vieilles pancartes, dont les vers s'éloignent par reſpect. Eſt-ce là l'employ d'un Gentilhomme des moins roturiers de la Beauſſe ? Je vais gager qu'à vôtre phyſionomie heriſſée, aux cicatrices de vôtre manteau, & à ce chapeau gras, qui poſtule depuis long-tems pour ſervir d'épouventail de Cheneviere, on ne vous prendroit tout au plus que pour un Poëte à la journée.

GROGNARD.

Attends, attends que ma fille ſoit en Perſe, & que le Grand Sophy ſoit mon Gendre, tu verras ſi Mathurin Grognard ne ſçait pas ſe rengorger mieux que pas un Godelureau de ce païs.

COLOMBINE.

Il faut avoir l'eſprit tout de guingoy pour parler comme vous faites ! Par quel canal, dites-moy, pretendez-vous que vôtre fille épouſe le grand Sophy ?

GROGNARD.

Par quel canal ? tu ne ſçais donc pas que je dois mener ma fille en Perſe au premier jour ? Il y a aſſez long-tems que je ſuis ſaoul des manieres de Paris.

COLOMBINE.

Et que vous a donc fait cette pauvre Ville ?

GROGNARD.

Moy ! que je demeure davantage dans Paris, dans ce tripot éternel, où les femmes sont des ripopez de jeu & de coquetterie ? Et comment y seroit-il seur pour les hommes, quand les oiseaux sont à peine en seureté dans l'air, contre les attentats des coeffures des femmes ?

COLOMBINE.

Mais n'est-ce point aussi la coëffure des maris qui vous emeut tant la bile !

GROGNARD.

Dans la Perse les maris sont regardez comme des Oracles. Aussi les femmes de ce païs-là ne tiennent point table ouverte de cajolerie à des Plumets & des Gens de Robe.

COLOMBINE.

C'est à dire en bon François, que vous êtes jaloux des frequentes visites que le Substitut Fringalet rend à Madame.

GROGNARD.

J'enrage tout vif que ce petit morveux-là soit à tout heure le barbet de ma femme. Mais, entre nous, Colombine, ce Diable de Substitut ne butteroit-il point à devenir le mien ?

COLOMBINE.

Qui lui ? Et comment s'y prendroit-il? c'est un pauvre garçon qui est toûjours

dans les remedes, & dont la ſanté n'a que la cappe & l'épée. Vous mocquez-vous ? C'eſt un homme condamné par decret de la Faculté à renoncer à perpetuité à tous les plaiſirs de la vie.

GROGNARD.

Mais que diable vient-il donc faire chez moy tous les jours ? Hon ! La morale d'un Homme de Robe ne met pas une femme dans le bon chemin.

COLOMBINE.

Bon ! Il y vient faire le manege que fait aujourd'hui la jeuneſſe auprés des femmes ; c'eſt à dire faire paſſer en revuë ſes tabatieres, ôter vingt fois un gand, pour avoir un pretexte de montrer ſon diamant, & repeter à tout coup devant le miroir les nouvelles découvertes qu'il a faites dans les minauderies. Il eſt vray qu'il entrecoupe cela de certaines ſingeries qui lui attirent ſouvent des coups de buſc ſur les doigts ; mais aprés tout, vous voyez bien que toutes ces galanteries-là ne paſſent pas l'épiderme.

GROGNARD.

N'importe, n'importe, il faut mettre un frein à toutes ces fadaiſes, & j'eſpere que bien-tôt le climat de Perſe changera les inclinations de ma femme.

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec vôtre climat de Perſe ! comme ſi une femme ne portoit pas ſes inclinations par tout avec elle. D'ailleurs, que ſçavez-vous ſi les Femmes de Perſe n'ont pas tout un autre goût que celles de France ? Avec cela, qui ſeroit, je vous prie, la duppe du voyage ?

GROGNARD.

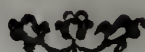
Oh, les loix du Païs deffendent aux femmes de parler à aucun homme en l'abſence du Mary.

COLOMBINE.

Oüi, la Perſe y entend fineſſe, ma foy, avec ſes loix ! Deffendre quelque choſe à une femme, n'eſt-ce pas en bon François lui en donner envie.

GROGNARD.

Oh bien bien, nous verrons cela quand nous y ſerons. Mais en attendant, ſongeons aux meſures neceſſaires pour empêcher Monſieur le Subſtitut de venir davantage chez moy. Allons, Colombine. (*Ils ſe retirent.*)



SCENE



SCENE

D'ISABELLE ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

OH pour le coup j'entre dans vos douleurs, cela crie vangeance aſſurément. Un Pere propoſer de ſang froid à ſa Fille qui a dix-huit ans paſſez, de la marier ! A-t-on jamais vu de procedé plus injurieux ?

ISABELLE.

Moy qui abhorre le mariage comme un monſtre ! Ah, Colombine ! il faut que la raiſon de mon Pere ſoit en decours.

COLOMBINE.

Il eſt fou, vous dis-je, & plus fou d'avoir attendu ſi tard à vous faire une telle propoſition. Il y a ſix ans que cela devroit être expedié ; & l'Epoux que vous aurez doit vous tenir compte de ce que vous ne vous êtes point prévaluë du retardement de vôtre Pere. Dame, c'eſt un Phœnix aujourdhui, qu'une Fille qui ne prévient pas ſes Parens ſur l'article du mariage.

ISABELLE.

Ah, défais-toy de ces préjugez populaires, & cesse de m'opposer à ces imprudentes qui ne rougissent point de borner toute leur felicité à la possession d'un homme.

COLOMBINE.

Comment donc ? est-ce que vous borneriez la vôtre à la possession de plusieurs ?

ISABELLE.

Le fade ragoût, à mon sens, qu'un Mari, avec toutes ses dépendances !

COLOMBINE.

On voit bien que vous parlez en franche Novice. Mais encore qu'est-ce qui vous fait regimber si fort contre le mariage ?

ISABELLE.

Moy ? J'irois donner un empire despotique sur mes appas, & rendre ma pudeur à jamais tributaire ? Non, Colombine, à moins qu'on n'épure le mariage, j'y renonce pour toute ma vie.

COLOMBINE.

Que je vous sçay bon gré de ces heroïques sentimens ! En effet, voila encore un plaisant fretin que les hommes ! A vôtre place, pour les faire enrager, j'aurois le plaisir de mourir fille. Si vous sçaviez

pourtant combien cette qualité-là devient pesante, à mesure qu'on commence à monter en graine !

ISABELLE.

Tu crois donc que je serois fille à m'accommoder du commun des hommes ?

COLOMBINE.

Bon ! il vous en faudra faire exprés. Hé merci de moy, avec vos lectures prenez garde d'aller sur les brisées de vôtre Pere. N'est-ce pas assez d'un fou dans une famille.

ISABELLE.

Il est vray que mon Pere est un peu romanesque avec ses entêtemens pour le Sophy. Mais au fond, crois-tu qu'il ait si mauvaise raison de vouloir marier sa fille en Perse ?

COLOMBINE.

Comment donc l'entendez-vous ?

ISABELLE.

Comment ? C'est que je crois qu'aujourd'hui, pour trouver un bon Mari, il faut l'aller chercher jusqu'aux extrêmitez du monde.

COLOMBINE.

Hé du moins faites grace à Octave, qui est gâté de vos perfections.

ISABELLE.

Octave, Colombine ? Ah, le fade

Perſonnage ! Il ne ſçauroit dire trois mots ſans friſer le galimathias.

COLOMBINE.

Hé, mon Dieu, quand il ſera vôtre Epoux, il parlera plus naturellement. Une fois, vous ne vous marierez peut-être pas pour reformer la Langue ?

ISABELLE.

Mais le moyen d'aprivoiſer ſes oreilles à l'entretien d'un Mari qui ignore la police du beau langage, & dont l'eſprit eſt du tout inflexible au manege de l'Academie ?

COLOMBINE.

Oh vraiment, ſi vous prenez pied ſur l'Academie, vous lambinerez encore longtems avant que de choiſir un époux.

ISABELLE.

Hé penſes-tu que ce choix ſoit ſi aiſé à faire ? L'homme eſt une ſorte d'animal trop équivoque pour ne le prendre quà la montre.

COLOMBINE.

Bon, ne voudriez-vous pas amener la mode de faire des repetitions de mariage comme l'on fait des piéces de Theâtre ? Vous avez toûjours des penſées ſi heteroclites.

ISABELLE.

Veux-tu que je te diſe ? quand on eſt

une fois mariée, cela tient à chaux & à ciment; & si l'on a jetté son plomb sur un brutal, ou un volage...

COLOMBINE.

Oh, pour un Mari brutal, j'avouë qu'il est à l'épreuve de tous les remedes: mais quand il n'est que coquet, une femme d'esprit a mille moyens pour le mettre à la raison.

ISABELLE.

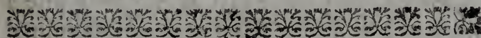
Oüi, mais, Colombine, tu ne dis pas que quand une fois un Mari a pris le train d'être infidelle, il l'est toûjours malgré nous & malgré nos dents.

UN LAQUAIS.

Madame, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Colombine, allons voir ce que c'est.



SCENE DE MEZZETIN ET DE PASQUARIEL.

Dans cette Scene Pasquariel dit à Mezzetin, que pour servir son maître Octave,

il faut qu'il feigne un Capitaine de Dragons ; & pour l'y engager, voici comme il s'y prend.

PAS'QUARIEL.

Tu ne feras pas plûtôt Capitaine de Dragons, que les plaisirs, la bombance & la bonne chere te suivront par tout ; Jamais de chagrin, jamais de tristesse, toûjours en joye. Quelle felicité, morbleu ! que tu es heureux ! Tu reçois l'ordre de partir pour l'Armée. Aussi-tôt tu prends la poste, & le long de la route, les perdrix, les beccasses, les ortolans, voila ton manger ordinaire.

MEZZETIN *se lechant les doigts.*

Voila des viandes bien assaisonnées.

PASQUARIEL.

Je le crois, ma foy, goute-moy de ce vin-là. (*Il fait comme s'il décoeffoit une bouteille, & qu'il versât du vin dans un verre ; Mezzetin impatient foure sa tête entre la bouteille & le verre, & ouvre la bouche pour recevoir le vin que Pasquarial feint de verser.*) Et bien, qu'en dis-tu ? C'est le moindre de tous les vins que tu boiras en chemin.

MEZZETIN *en chancellant.*

Ce vin-là est bien fumeux, il faudra y prendre garde ; car il pourroit enyvrer le

Capitaine, & la compagnie en iroit tout de travers.

PASQUARIEL.

Il eſt pourtant bien leger. Te voila arrivé au Camp. D'abord on te donne un fort bel Appartement tout de plein pied.

MEZZETIN.

Tant mieux, car je n'aime point à monter. Je prends cela pour un mauvais augure.

PASQUARIEL.

Quantité d'Officiers t'y viennent rendre viſite. On jouë, on chante, on fume, on boit des liqueurs.

MEZZETIN.

Comment diable : Mais voila une vie de Chanoine ! Et on diſoit qu'on avoit tant de mal à la Guerre ?

PASQUARIEL.

Bon, bon ! ce ſont des gens qui n'y ont jamais été qui en parlent mal. L'Ennemi cependant s'avance, & on ordonne au Capitaine des Dragons de l'aller reconnoître.

MEZZETIN.

Oh, voila ce que je ne pourray jamais faire. Comment reconnoître un homme que je n'auray jamais vu ?

PASQUARIEL.

Ce n'eſt pas cela. Reconnoître l'En-

nemi, c'eſt à dire ſçavoir où il eſt campé, les mouvemens qu'il fait, & le nombre des Troupes qui compoſent ſon Armée. Bon, il n'y a rien de ſi aiſé. D'abord tu marcheras en fort bel ordre à la tête de ta Compagnie. Ah! il me ſemble déja de te voir à cheval. Quel air heroïque! quelle majeſté! Tu rêves! tu ſecoües l'oreille?

MEZZETIN.

Oüi, c'eſt que je ſçay combien il m'en cuit pour avoir été à cheval; & ſi, je n'étois monté que ſur une bourique. Mes épaules m'en font encore mal. Ne pourrions-nous pas retrancher cela?

PASQUARIEL.

Vrayment nenni, c'eſt un honneur. Tu t'avances donc vers l'Ennemi, auſſitôt qu'il te voit paroître, il détache une Compagnie de Carabiniers, pour venir au devant de toy. Quand vous êtes à portée l'un de l'autre, vous commencez par vous ſaluër à grands coups de piſtolets, zin, zan. Le Capitaine des Carabiniers met le ſabre à la main, court vers toy; & tac.

MEZZETIN.

Haïme.

PASQUARIEL.

Oh, ce n'eſt rien, ce n'eſt qu'un bras par terre.

MEZZETIN.

Au Capitaine de Dragons ?

PASQUARIEL.

Vrayment oüi.

MEZZETIN.

Et vous dites que ce n'eſt rien ? Je trouve que c'eſt quelque choſe, moy.

PASQUARIEL.

Bon, bon ! voila une belle bagatelle ma foy ! On écrit cette action-là en Cour, & on te fait Colonel d'un autre Regiment.

MEZZETIN.

Colonel d'un autre Regiment ? Eſt-ce une charge plus grande ?

PASQUARIEL.

Je le crois, ma foy ! Le General fait ranger tout le monde en bataille, on vient aux mains, les Ennemis font un feu de tous les diables, zi, zi, pi, pa, bon, ban ; tac.

MEZZETIN.

Ah ! je ſuis perdu. Encore un tac.

PASQUARIEL.

C'eſt un coup de grenade qui vient d'emporter une jambe à nôtre Colonel. Mais cela, bagatelle.

MEZZETIN.

Le Diable m'emporte ſi je m'en ſuis douté quand j'ay entendu ce vilain tac.

PASQUARIEL.

Que voulez-vous ? Ce ſont les fruits de la Guerre. On vous fait panſer ; on publie vôtre bleſſure dans la Gazette, & l'on vous fait Brigadier d'Armée.

MEZZETIN.

Charge encore plus grande ?

PASQUARIEL.

La malepeſte, je le crois ! Tous les Officiers viennent vous faire leurs complimens ſur vôtre nouvelle Charge, & ils envient vôtre bonheur. Pendant ce tems-là, les Ennemis qui s'étoient diſperſez ſe rallient, & reviennent à la charge. D'abord mon Brigadier d'Armée court de tous côtez donner les ordres neceſſaires. Le combat s'opiniâtre, l'Ennemi eſt en déroute, on crie victoire ; on pourſuit les fuyards l'épée à la main. Dans le moment une Batterie de douze piéces de canon, que les Ennemis avoient poſtée ſur une petite hauteur, fait ſa décharge, bou, dou dou ; tac, tac.

MEZZETIN.

Miſericorde ! Ah, je ſuis mort. Il y a deux tac.

PASQUARIEL.

Il faut être bien malheureux ! Quelle diſgrace ! Nôtre pauvre Brigadier a ſon

autre jambe & ſon un autre bras emportez d'un ſeul coup de canon.

MEZZETIN.

Je n'en ſuis pas étonné moy, les tac m'ont toûjours été funeſtes. (*S'agenoüillant à terre, ſes deux bras derriere le dos.*) Voici un joli petit homme !

PASQUARIEL.

Il faut avoir patience, mon Ami. Ce ſont des marques de ta valeur. On en écrit de nouveau en Cour,& on te fait General.

MEZZETIN.

Charge encore plus grande !

PASQUARIEL.

La plus belle de toutes.

MEZZETIN.

Je remarque une choſe. Plus j'augmente en charges, & plus je diminuë en membres.

PASQUARIEL.

Dés que tu es General, tu montes à cheval.

MEZZETIN.

Attendez, s'il vous plaît. Comment voulez-vous que je monte à cheval ? Je n'ay ny bras ny jambes.

PASQUARIEL.

Voila une nouvelle occaſion de ſe ſignaler. Les Ennemis ſe ſont engagez dans un mauvais poſte, tu les y tiens enfermez ;

& aprés avoir donné tes ordres pour le Combat, tu cours de tous côtez faire courage aux Soldats.

MEZZETIN.

Bon, je feray courage aux autres dans le tems que je mourray de peur !

PASQUARIEL.

Le Combat se donne, l'Ennemi qui ne peut pas reculer, parce qu'il y a une grosse Riviere derriere lui, se fait jour au travers de nos Troupes, & se bat d'une intrepidité incroyable. De quel côté qu'on se tourne, on ne voit que meurtres, & que carnages ; les Grenades, les Bombes, les Carcasses, les Boulets, c'est une grêle de coups. Pif, paf, zin, zan, bou dou dou ; tac.

MEZZETIN.

Oh, nous y voila.

PASQUARIEL.

C'est un Boulet qui vient d'emporter la tête au General.

MEZZETIN.

Mais cela, bagatelle.

PASQUARIEL.

Vous l'avez dit.

MEZZETIN.

Je suis curieux de sçavoir quelle charge vous me donnerez aprés cela ?

PASQUARIEL.

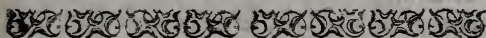
Mais, dés que tu seras gueri de tes blessures, on fera la Paix, & tu iras servir en Hongrie contre le Turc.

MEZZETIN.

Quand je n'auray ny tête, ny bras, ny jambes, j'iray servir en Hongrie? Et va-t'en au Diable avec ta Compagnie. Si jamais je me fais Capitaine de Dragons, je veux que tous les tac du monde tombent sur moy. *Il s'enfuit.*

PASQUARIEL *courant aprés.*

Ecoute, tu n'iras pas à l'Armée. Il faut que je le suive, pour lui faire entendre raison.



SCENE DU SUBSTITUT.

MADAME GROGNARD *à la Toilette.* COLOMBINE *en Robe de Palais.*

COLOMBINE.

QUoy, Madame, encore à la Toilette? Juste Ciel! que de cœurs en peril! que de libertez en bransle! Entrons

en compoſition, je vous prie : ça, pour combien vos yeux veulent-ils me quitter aujourd'hui ?

Mad. GROGNARD.

Ah, Monſieur le Subſtitut, quel impromptu pour moy que vôtre viſite ! Vous prenez tous mes attraits au ſaut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le tems de mettre une premiere couche ſur mon viſage,

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour une taupe ? Palſambleu, je vous trouve aujourd'hui des nuances de beauté.... Madame.... Madame.... épargnez un peu la gravité d'un Apprentif Magiſtrat.

Mad. GROGNARD.

Ah, n'inſultez pas une pauvre creature qui eſt brouillée de la derniere brouillerie avec le ſommeil. Croiriez-vous que depũis deux mois mes yeux, ces pauvres enfans, ſont ſur pied nuit & jour ?

COLOMBINE.

Que ne venez-vous coucher chez moy ? J'ay des Canapez à l'épreuve de la plus fiere inſomnie.

Mad. GROGNARD.

Vous n'avez pourtant pas l'air trop létargique. A propos, êtes-vous toûjours auſſi fou qu'à l'ordinaire ?

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, vous me prévenez. J'allois vous faire le même compliment.

Mad. GROGNARD.

Fort bien. Et ce cœur, eſt-il auſſi girouette que de coutume ?

COLOMBINE.

Il me ſemble que c'eſt vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur.

Mad. GROGNARD.

Ouais, ouais ! Eſt-ce la Jacquette qui vous inſpire ces ſucreries ? Sçavez-vous que vous me pouſſez des fleurettes à bout portant ?

COLOMBINE *en portant la main au Peignoir.*

Charmante, vous avez-là un Peignoir qui me porte la mine d'être un grand receleur ?

Mad. GROGNARD *ſe défendant avec des minauderies.*

Fy donc ! Eſt-ce que les Subſtituts ont des mains ?

COLOMBINE.

Eſtes-vous d'aujourd'hui à vous en appercevoir ? Parlez, la Belle, vôtre Peignoir prétend-il me boucher le jour encore long-tems ?

Mad. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce Peignoir. Que ſçavez-vous ſi je n'ay pas mes raiſons pour le garder ?

COLOMBINE.

Comment ? Eſt-ce que les poſtiches ne ſont pas encore en place ? Je ſuis peut-être arrivé trop tôt.

Mad. GROGNARD *en ſouriant.*

Vous voudriez bien me picquer d'honneur : mais pour vôtre punition... Ce n'eſt pas qu'il ne faut point laiſſer de ſcrupules à des étourdis comme vous. Et quand on a là-deſſus, *(en ſe touchant le ſein)* la conſcience auſſi nette que moy. . .

COLOMBINE *empêchant Madame Grognard de ſe couvrir de ſon mouchoir.*

Ah, Madame, que n'avertiſſez-vous les gens ? J'avois les yeux & l'eſprit ailleurs, quand. . .

Mad. GROGNARD.

Oh ! que n'y êtiez-vous ? Cela ne ſe montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du myſtere là-deſſous. *Quod tegitur, majus creditur eſſe malum.*

Mad. GROGNARD.

Quelle profanation ! Du Latin à la Toilette d'une Femme ! Allez, petit Embrion de l'Univerſité.

COLOMBINE.

C'est à dire que vous aimez que l'on vous parle François. Mais il y a long-tems que j'ay renoncé à toutes les vanitez du monde ; & desormais vous m'allez voir tout Caton.

Mad. GROGNARD.

Laissez faire, laissez faire, je sçay bien les moyens de vous décatoniser.

COLOMBINE *prenant du Tabac.*

Quel parti prenez-vous pour la Campagne prochaine ? Vous enleve-t-elle force soûpirans ?

Mad. GROGNARD.

Oh ! la guerre me fait un fort gros plaisir, en ce qu'elle va purger la societé civile d'un tas de Gesticulateurs incommodes. J'y gagneray pour le moins vingt habits par an ? Car quand on est tant soit peu mignonne, on est si sujette à être chiffonnée. . . .

COLOMBINE.

Grace à la guerre, les gens de Robe vont avoir des pratiques. Moy je suis déja retenu par trois Marquises. Palsambleu, elles font bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites-vous ? *(en touchant Madame Grognard.)*

Mad. GROGNARD.

Je dis que c'est dommage que vous

ſoyez du Palais : Car vous avez de grands talens pour faire des armes. (*Colombine lui paſſe la main devant le viſage.*) Eh, bon Dieu ! que vous avez peur que vôtre Diamant n'échappe à ma veuë !

COLOMBINE.

Mon Diamant ? Voila encore une belle gueuſerie !

Mad. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avez-vous payé ?

COLOMBINE.

Bon ! Eſt-ce qu'un homme comme moy ſçait jamais ce que les choſes coûtent ?

Mad. GROGNARD.

Eſtes-vous toûjours bien avec l'Auditrice ?

COLOMBINE.

Fy, eſt-ce que je vois des Bourgeoiſes ? Cela êtoit bon quand j'êtois petit garçon.

Mad. GROGNARD.

Quels ſont vos plaiſirs à l'heure qu'il eſt ?

COLOMBINE.

Ma foy, je ſuis tout occupé d'un procés que je vais avoir avec les Comediens.

Mad. GROGNARD.

Contez-moy un peu cela.

COLOMBINE.

Vous ſçavez bien, que trois fois la ſe-

maine, je me donne en ſpectacle au public ſur le Theâtre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente baluſtrade, mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches, & je ſuis comme un oiſeau en cage. Oh, vous ſauterez, Madame la baluſtrade. Le Parterre m'a promis de ſe joindre à moy. Il y a, Dieu me damne, un interêt ſenſible. Je me mets aſſez en frais pour ſes plaiſirs.

Mad. GROGNARD.

Oh ! le public vous fait auſſi juſtice là-deſſus.

MONSIEUR GROGNARD *entre, & les écoute.*

COLOMBINE.

Que faites-vous de vôtre vieux Satyre ? Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde ? N'y a-t-il pas aſſez long-tems que ce belître-là fatigue la vie ?

Mad. GROGNARD.

Mais ſongez-vous que ce Belître eſt mon mari.

COLOMBINE.

Et de là, c'eſt un ſot. Quoy ? la plus charmante perſonne du monde, au pouvoir d'un vieux Druide ! Madame, ſi mon repos vous eſt cher, raſſurez-moy contre les ſoupçons que donnent les prerogatives d'un mari.

Mad. GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos. Le mien n'eſt plus un mari à prerogatives.

MONSIEUR GROGNARD *à part.*

Voila une méchante carogne !

COLOMBINE.

Vous ai-je demandé des nouvelles de vôtre Guenon ? Sçavez-vous que je l'aime à la folie ; Faites-moy ſouvenir, je vous prie, de lui faire une declaration inceſſamment.

Mad. GROGNARD.

Ah ! Le vilain petit homme ! de l'amour pour un Guenon !

COLOMBINE.

Parbleu, je ne l'aime que parce que je lui trouve un peu de vôtre air.

Mad. GROGNARD *d'un air languiſſant.*

Eſtes-vous bien capable d'aimer quelque choſe ?

COLOMBINE *en ſe paſſionnant.*

Ah ! mettez-moy à l'épreuve. Foy d'homme d'honneur, je vous aimeray plus en un quart-d'heure, qu'un autre ne feroit en toute ſa vie.

Mad. GROGNARD *en ſoupirant.*

Pourquoy faut-il que cela ait la tête ſi verte ?

COLOMBINE *en se passionnant toûjours.*

Faut-il des sermens pour vous convaincre ? Ah ! mon ardeur est assez violente, pour être elle-même sa caution ; & pour peu que vôtre cœur veüille suppléer. . . .

MONSIEUR GROGNARD *en l'arrêtant.*

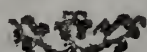
Alte là, Monsieur le Damoiseau. Vous ne songez pas que vous avez une petite poitrine. (*A Madame Grognard.*) Et vous, Madame l'Effrontée, c'est donc ainsi que vous laissez porter la faulx dans ma moisson ?

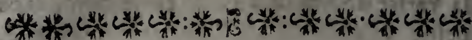
Mad. GROGNARD *en se levant.*

Probablement, Monsieur Grognard, vous êtes un mortel bien maussade ! Que ne veniez-vous un quart-d'heure plus tard ? (*A Colombine qui sort.*) A nous revoir à la Comedie.

MONSIEUR GROGNARD *en s'emportant, donne un coup de pied dans la Toilette.*

A la Comedie Pendarde ! En Perse, en Perse, en Perse.





SCENE DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE *travestie en homme.*
PIERROT.

ISABELLE.

MOn pauvre Pierrot ?

PIERROT.

Ma pauvre Damoiselle ?

ISABELLE.

Trouves-tu que j'aye un peu de l'air d'un homme ?

PIERROT.

Hé, oüi oüi, à quelque chose prés. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais tout franc, si tu ne sçavois pas que je suis fille, n'y serois-tu pas trompé ?

PIERROT.

Bon ! Est-ce que les filles sont faites pour autre chose que pour tromper ?

ISABELLE.

Ah ! si l'Astrologue découvre une fois

la verité de mon ſexe, je me rendray ſans peine à ce qu'il me dira ſur ma deſtinée. Ciel ! faut-il que les bizarreries de mon Pere m'obligent à recourir aux devins ?

PIERROT *ſouriant.*

Eſt-ce que vous courez le bal en cet équipage-là !

ISABELLE.

Pierrot, es-tu homme à garder un ſecret ?

PIERROT.

Selon. Par exemple, ſi vous m'alliez dire que vous m'aimez, je n'en parlerois pas pour un Diable.

ISABELLE.

T'aimer, moy ? Je penſe que nous connoiſſons l'Amour auſſi peu l'un que l'autre.

PIERROT.

Pour moy, je ne cherche qu'à m'inſtruire. Voulez-vous prendre ce ſoin-là ? Allez, allez, je n'ay pas la tête ſi dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois-tu pour perſuader à une perſonne que tu l'aimerois ?

PIERROT.

Voulez-vous que je vous diſe le dernier mot, ſans vous ſurfaire ?

ISABELLE.

Il faut s'en divertir. O ça, voyons comme tu t'y prendrois ?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous ſoyez fille. Ah morguoy, c'eſt une bonne ruſe. En batifolant, comme on ſçait bien qu'on batifole, aprés queuque petite ſingerie, je lairois tomber mon chiflet contre terre. La femme eſt curieuſe : Vous ne manqueriez jamais de baiſſer la tête, pour voir ce que c'eſt. Auſſi-tôt moy, je m'épouffe derriere vous : vous vous retournez ; & à la rencontre je vous accroche, & vous baille un coup de groüin.

ISABELLE.

Tout beau, Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites ! C'eſt donc que vous ne voulez ſçavoir les choſes qu'à demi ? Voila ce que c'eſt que de n'avoir qu'un habit de toile....

ISABELLE.

Finiſſons la plaiſanterie. Pierrot, je te veux confier mon ſecret.

PIERROT *prenant un air grave.*

Mais eſt-ce quelque choſe qui en vaille la peine ? car depuis un tems je ſuis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit conſulter un Aſtrologue.

PIERROT.

PIERROT.

Pourquoy faire un Aſtrologue ? Eſt-ce que ces gens-là en ſçavent plus que moy ? Ventre d'un petit poiſſon, ſi vous me laiſſiez faire, je vous dirois poſſible des choſes.... Mais parce qu'on eſt valet.... Et ſi pourtant, je ne ſers que pour mon plaiſir.

ISABELLE.

Mais, Pierrot, il me ſemble que ton eſprit s'évertuë, & que tu te dégourdis à vuë d'œil.

PIERROT.

Hé, janigué, qui ne ſe dégourdiroit auprés de vous ? Vous avez une petite phinómie qui émouve terriblement l'eſprit.

ISABELLE.

Va, va, je diray toutes ces douceurs à Colombine, afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoy me renvoyer à Colombine ? Eſt-ce à elle à payer vos dettes ?

ISABELLE.

Ah, Pierrot, je crois que tu as envie de m'embaraſſer. Va-t'en plûtôt ſçavoir ſi Monſieur Crepuſcule eſt chez lui.

PIERROT.

Vrayment, s'il eſt chez lui ! Je gage qu'à l'heure qu'il eſt, il prend les Etoiles

à la pipée. Prenez-y garde au moins, ce n'eſt qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le ſçais-tu, Pierrot ?

PIERROT.

C'eſt que l'autre jour il s'alli aviſer de promettre à un Garçon qu'il ſeroit pendu ; & au bout du compte il n'a été condamné qu'aux Galeres. Preſentement le Garçon lui demande reparation pour l'avoir ſcandaliſé. Quelle bêtiſe auſſi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il ſera pendu, quand on ne l'envoye qu'aux Galeres !

ISABELLE.

N'importe. Je ſuis curieuſe de ſçavoir s'il rencontrera juſte ſur mon chapitre.

PIERROT.

A tout hazard, je vais tabourer du bel air à la porte de l'Obſervatoire. De loin il me va prendre pour queuque chien qui abboye à la Lune.

L'ASTROLOGUE *ſortant de chez lui*, ISABELLE *habillée en homme*, PIERROT.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

Que veux-tu, chetif mortel ?

PIERROT.

Rien. Mais vela, Mademoi. . . . c'eſt ce Cavalier-là qui voudroit ſçavoir comment ſe porte la Lune.

ISABELLE.

Peut-on, ſous le bon plaiſir des Etoiles, vous demander un moment d'entretien ?

L'ASTROLOGUE.

Un moment ! Ah, vous autres ignorans, vous parlez d'un moment bien à vôtre aiſe. Mais ſçavez-vous ce que c'eſt qu'un moment pour des gens de nôtre profeſſion ? Ce moment que vous demandez, decide quelquefois de la deſtinée d'un million d'ames. Nous ſommes toute nôtre vie à l'affus de ce moment ; & vous m'oſez dérober un moment ? Moy qui ſuis le Concierge du Firmament ; le Truchement des Planettes, & la Sage-Femme de l'avenir.

PIERROT.

Monſieur la Sage-Femme, je vous retiens pour le premier Enfant que fera nôtre Ménagere.

ISABELLE.

Excuſez, Monſieur, une imprudente curioſité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans ſa Demonomanie dit, que la curioſité eſt la Fille de l'Ignorance ; & les celebres Theophraſte, Bombaſt, Paracelſe,

rous assurent que cette passion a été funeste aux plus grands hommes. Il en coûta la vie à Empedocles, pour avoir voulu sonder de trop prés les flancs du Mont-Etna. Le Philosophe Thales, en consultant les Astres, se laissa cheoir dans un puits. Aristote se précipita dans la Mer de dépit de n'en avoir pû penetrer le flux & reflux; & l'Astrologue Conon, mon tres-honoré Confrere, fut foudroyé sur une montagne, en cherchant la cause du Foudre. Aprés tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une temeraire curiosité ?

PIERROT.

Mais, Monsieur l'Astrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoy grimper au Ciel, & fureter les Astres avec tous vos brimborions, & ces guebles de lunettes qui iroient d'ici à Pontoise? En tenez vous presentement, Monsieur le Lorgneux ?

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultez, mon ami ? Mais afin que je ne perde pas le merite de mes réponses, as-tu de l'esprit ? as-tu de la memoire ?

PIERROT.

Pour de l'esprit, *nescio vos*. Pour de la memoire, faut distinguer. Quand il m'est dû de l'argent, j'ay la Reine des Memoi-

tes : mais quand je dois à quelqu'un, je ne m'en ſouviens jamais.

L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta ruſticité, j'entrevois quelque bluette de raiſonnement. Sçache donc, mon ami, qu'il en eſt de la curioſité comme de l'antimoine. Quand il eſt preparé par un ignorant, il cauſe la mort : mais quand il eſt ménagé par d'habiles mains, c'eſt un ſouverain remede. Tout de même, la curioſité en ſoy eſt un poiſon ; mais quand elle eſt reglée par les reſſorts dont les Sages ſont diſpenſateurs, elle purge l'eſprit des tenebres de l'ignorance, & nous guide à la connoiſſance parfaite de l'harmonie de l'Univers.

PIERROT.

Monſieur l'Antimoine, dis-je, l'Aſtrologue, enſeignez-moy où l'on vend de la Curioſité bien preparée ?

ISABELLE *à l'Aſtrologue.*

Puis-je eſperer, Monſieur, avec la permiſſion des Aſtres....

L'ASTROLOGUE.

Oh, vraiment, vous êtes en bonne odeur auprés des Aſtres, vous autres jeunes gens ! S'il meurt à vos belles, quelque ſale Bichon, on dégrade impunément le Chien celeſte pour le mettre en ſa place.

Si les cheveux ſont tombez à quelque Philis faite à la hâte, à vôtre compte ils ont droit de ſéance parmi les Etoiles; & vous eſperez trouver quelque faveur auprés de ces corps lumineux, ſur qui l'avenir paroît en relief....

ISABELLE.

Je vous jure, Monſieur, que je n'ay jamais fait ma cour à aucune Philis aux dépens des Aſtres.

L'ASTROLOGUE *en ſe radouciſſant.*

Il eſt vray que vous êtes fait d'un air à n'avoir beſoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau Cavalier! Ah Ciel! Quel eſſain de charmes! Voila des yeux qui me paroiſſent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le dementi dans tout ce qu'elle entreprendra de perſuader. Je ne ſçay que vous dire : je vous trouve je ne ſçay quoy que n'ont point les autres hommes.

Felix quæ tenerum vexabit ſponſa maritum.
Felix quæ faciet prima puella virum.

ISABELLE *à part.*

O Ciel! M'auroit-il découverte? *(à l'Aſtrologue.)* Songez, Monſieur, que vous êtes comptable aux Etoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah ! duſſay-je rendre tout le Firmament jaloux, je ne vois rien dans l'Univers qui vous ſoit comparable. Vos yeux ſont les ſeuls Aſtres que je veux deſormais conſulter. Ouvrez-les ces yeux adorables : j'y liray plus ſeurement la deſtinée des mortels, que dans la voute celeſte.

ISABELLE.

Oſerois-je vous dire, Monſieur, que vous extravaguez ? Mes yeux ſont les yeux d'un homme comme vous ; & les yeux d'un homme meritent-ils. . . .

L'ASTROLOGUE *voulant ôter le manteau d'Iſabelle.*

Pourquoy tenez-vous éclipſée ſous ce manteau la moitié de vos charmes ? Laiſſez-moy joüir du plus charmant ſpectacle qui ſe puiſſe offrir à ma veüe. M'en dût-il couter la vie, j'auray la conſolation qu'on dira de moy :

Non potuit fato nobiliore mori.

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'Aſtrologue aura fleuré qu'elle eſt fille ! Comme diantre il eſcrime de la prunelle !

L'ASTROLOGUE *en lui baiſant la main.*

Souffrez que je prenne le droit de l'Aſtrologue.

ISABELLE.

Hé bien, ſuis-je menacée d'être tué à l'Armée !

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ay de plus douces menaces à vous faire. Vôtre amant qui perdra ce nom demain, prepare un ſtratagême pour vous obtenir d'un pere tout fantaſque.

ISABELLE.

Quoy, Monſieur, vous me croyez donc fille ?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le découvrir par les correſpondances que j'ay dans la voye Lactée.

ISABELLE.

Ah, Monſieur, vous êtes un homme tout admirable. Par quel preſent puis-je reconnoître. . . .

L'ASTROLOGUE.

Hé, ne ſuis-je pas trop payé par le plaiſir de vous annoncer une bonne nouvelle ? Adieu, charmant Cavalier. Je vais faire une Conſultation ſur un catarre que nous avons découvert ces jours paſſez dans le Soleil.

ISABELLE.

Et moy, Monſieur, je vais vanter vôtre art & vôtre generoſité à tout le monde. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite une bonne nuit.

L'ASTROLOGUE *en faiſant ſemblant de la vouloir embraſſer.*

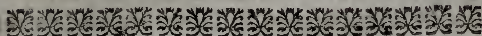
Ah, ma belle, il ne tiendroit qu'à vous de m'accorder ce que vous me ſouhaitez.

PIERROT.

Tout doux, Monſieur l'Armanach, vôtre métier eſt de regarder en haut.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

Prens garde que je ne te décoche quelque maligne influence.



SCENE DU GRAND SOPHY.

MEZZETIN *en Grand Sophy.* ISABELLE, COLOMBINE, PASQUARIEL, M. GROGNARD, *Suite du Grand Sophy.*

MEZZETIN *à M. Grognard.*

C'Eſt à dire, Beaupere, qu'à la phyſionomie de vôtre logement, vous êtes l'Aubergiſte de toutes les Chauve-ſouris de la Ville ? Quand je devrois cauſer quelques bourgeons à vôtre modeſtie,

je vous diray qu'il entre je ne sçay quoy de chat-huant dans la composition de vôtre figure ; & sur la foy de vôtre maintien ratatiné, & de vôtre attirail archigrotesque, j'ay grand' peur qu'on ne m'accuse de m'être fourni d'un Beau-pere à la Friperie.

M. GROGNARD.

Ah, Seigneur, excusez. Si j'avois prévû....

MEZZETIN.

Le diable vous emporte, Beaupere, par avancement d'hoirie. C'est un compliment à la Persane, qui veut dire que vous êtes tout excusé : Et quand je voudray vous faire entendre que je suis vôtre serviteur, je vous donneray un grand coup de pied dans le ventre.

M. GROGNARD.

Seigneur, voici ma fille qui vient.

MEZZETIN.

Ah ventre-bleu, faites-la reculer. Voulez-vous qu'un Grand Sophy reçoive sa Maîtresse dans un nid à rats ? Allons, vous autres de ma suite, meublez-lui un Appartement au plus vîte, en' attendant qu'elle vienne occuper le plein-pied de mon cœur.

M. GROGNARD.

Mais Seigneur, comment bâtir en si peu de tems....

MEZZETIN.

Vous êtes un ſot dés le Deluge, Beau-pere. Apprenez qu'en Perſe on bâtit un Palais au ſon des Inſtrumens. En ce Païs-là on ne connoît point d'autres Maçons que les Muſiciens ; & les portes ne s'ouvrent qu'avec des clefs de Muſique. Voyez plûtôt.

L'on voit un Appartement ſe meubler à veuë d'œil, au ſon de la ſymphonie.

M. GROGNARD *en faiſant de grandes inclinations au Sophy.*

Ah Seigneur, que j'ay de graces à vous rendre !

MEZZETIN.

Qui eſt vôtre Maître à danſer, Beau-pere ? Vous apprend-il à faire toutes vos reverences à la Siamoiſe ?

M. GROGNARD.

Seigneur, ſouhaitez-vous que ma fille approche ?

MEZZETIN.

Oüi dea, annoncez-lui que j'ay la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, ſaluez le grand Sophy.

MEZZETIN *à Iſabelle.*

Mademoiſelle, & bien-tôt ma femme, quand je ſonge que vous ſortez d'un pere

auſſi ſot, je ne m'étonne plus ſi l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille eſt-elle à vôtre gré?

MEZZETIN.

Je ne lui trouve qu'un défaut. C'eſt d'être fille d'un animal comme vous. O ça, Beaupere, dépêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux Mauſolées.

M. GROGNARD.

Je ſuis fort obligé à vôtre civilité.

MEZZETIN.

Comment nommez-vous ces obeliſques que les femmes d'ici ont ſur leurs têtes?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des paliſſades?

MEZZETIN *à Iſabelle.*

Qui eſt le Serrurier qui vous coëffe, Mademoiſelle?

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces queſtions-là....

MEZZETIN.

Je penſe que cette vieille futaille-là ſe mêle de me controller?

M. GROGNARD.

Ah, Seigneur, entrez mieux dans mon eſprit.

MEZZETIN.

Dieu m'en garde, Beau-pere. Vôtre esprit est trop mal logé. (*A Isabelle.*) Et vous, la Belle, par aventure ronflez-vous modestement la nuit ?

M. GROGNARD.

Seigneur, n'avez-vous point d'autres douceurs à lui dire ?

MEZZETIN.

Des douceurs ? Est-ce que les Grands se marient pour dire des douceurs ? Voila un homme qui vient de l'autre monde !

M. GROGNARD.

Seigneur, voila ce que vous avez gagné ; vous avez fait fuir ma fille.

MEZZETIN.

Vous verrez que c'est qu'elle n'a pû soûtenir l'éclat de ma presence. Mais voici mon Secretaire qui va l'épouser en mon nom ; & moy par provision, j'épouseray toûjours Colombine, pour ne pas demeurer les bras croisez.

COLOMBINE.

Moy, Seigneur, je ne veux point aller en Perse. Je suis folle de la Comedie, & l'on dit qu'il n'y en a point en ce païs-là.

M. GROGNARD.

Quoy, Seigneur, point de Comedie dans un si bel Empire ? C'est pourtant un divertissement si honnête.

MEZZETIN.

Il eſt vray : mais j'ay été obligé de deffendre la Comedie, pour menager la poitrine de me ſujets, qui s'alteroient les poulmons à force de ſiffler les méchantes pieces.

PASQUARIEL *à Mezzetin.*

Mais vôtre Seigneurie ne peut pas épouſer Colombine. L'Oracle me l'a promiſe ; & l'Oracle ne ſçauroit mentir.

COLOMBINE *ſe découvrant.*

Oüi, mais je ne ſuis pas Colombine : Je ſuis Meliſſe la Magicienne, qui ay emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raiſon.

MEZZETIN.

Oüi, mais on ne marie pas les gens de ſurpriſe, & la Loy 5. au Code, deffend la diablerie dans le ménage.

M. GROGNARD.

Quoy, le Grand Sophy s'abaiſſe juſqu'à Colombine ?

MEZZETIN.

Vôtre Fille n'a-t-elle pas épouſée mon Fils ?

M. GROGNARD.

Oüi Seigneur, vôtre Alliance fait le comble de ma joye.

MEZZETIN.

Hé bien, puiſque la Beccaſſe eſt bri-

dée, & qu'il n'y a plus moyen de s'en dedire ; ſçachez, Monſieur Grognard, que je ne ſuis point le Sophy de Perſe, que mon fils eſt Octave, & que je m'appelle Mezzetin, pour vous rendre mes tres-humbles ſervices.

M. GROGNARD.

Hé ventrebleu, je ſuis donc trompé ? & toute la Fête aboutit....

PASQUARIEL.

Je le ſuis encore plus que vous, Monſieur. *(à Colombine)* Ah traîtreſſe !

COLOMBINE.

Allez, Meſſieurs, conſolez-vous ; jamais mariage ne s'eſt fait ſans tromperie. Si tout ce qu'il y a là de maris oſoient ſe plaindre, *(en montrant le Parterre)* vous verriez que vous n'êtes pas tous ſeuls de vôtre bande. *(à Mezzetin)* Ah, traître ! je te tiens à preſent, & tu ne me ſçaurois échapper.

MEZZETIN. *donnant la main à Colombine.*

Allons touche-là. Diableſſe pour Diableſſe, une Magicienne n'eſt pas plus dangereuſe qu'une autre femme.

M. GROGNARD.

Je ne ſçais à qui il tient que je ne jette tous les meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

N'allez pas faire cette ſotiſe-là, s'il vous plaît ; il faut que je le rende au Frippier. Je ne les ay loüez que pour deux heures. Allons meubles, ſous les Pilliers des Halles.

Tous les meubles ſe plient & diſparoiſſent ; & à leur place on voit quantité de gens qui ſont tous les mêmes que le Grand Sophy avoit à ſa ſuite. Ils ſe retirent au ſon des Tambours & des Trompettes, & la Comedie finit.

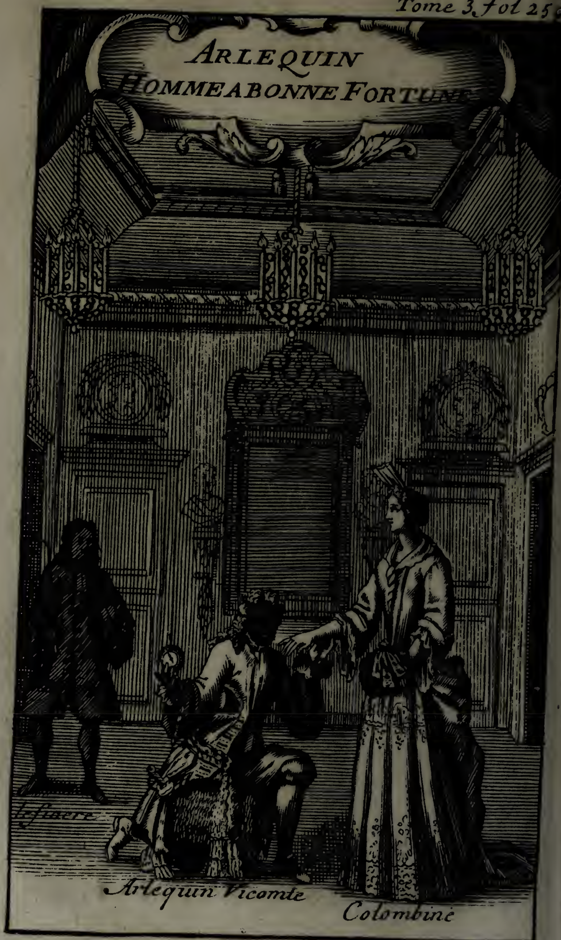


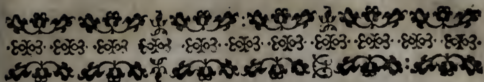
ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre par Monsieur Regnard, & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme jour de Janvier 1690.




Tome 3. fol 25
ARLEQUIN
HOMME A BONNE FORT
Le fiacre
Arlequin Vicomte
Colombine



SCENES FRANÇOISES DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE DES ROBES DE CHAMBRE.

Le Theâtre represente une chambre, avec un lit.

ARLEQUIN ET MEZZETIN *dans un même lit, l'un au chevet, & l'autre aux pieds.*

ARLEQUIN.

HOla, quelqu'un de mes gens, Champagne, Picard, la Violette, Tortillon, Basque ? Mes Pantoufles, ma Robe de Chambre, mon Carrosse, à dîner, un

boüillon ? (*Il sort du lit avec une Robe d'Aveugle des Quinze-Vingts.*) Ne suis je pas bien malheureux, qu'un homme de ma qualité soit obligé d'éveiller ses gens lui-même ? Où sont donc ces Marauts-là ? Ouais ! (*à Mezzetin*) Et toy, ne te leveras-tu point ? (*Il donne un coup de pied à Mezzetin qui est encore couché.*)

MEZZETIN *s'éveillant en sursaut, baille, & se leve.*

ARLEQUIN.

Si je prends un bâton, Maraut, je te feray bien lever. (*à part*) C'est un tresor en hyver, qu'un Laquais aux pieds d'un lit. Son ventre sert de bassinoire ?

MEZZETIN.

Vous faites l'entendu, parce que les bonnes fortunes vous suivent par tout; mais souvenez-vous que nous sommes deux Laquais, & qu'il n'y a point d'autre difference entre nous, que celle que j'y veux bien mettre. Ainsi un peu plus de douceur, s'il vous plaît, & un peu moins d'emportement avec vôtre Camarade.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas pour te quereller, Mezzetin, que je t'éveille de si bon matin; c'est seulement pour te dire que toutes ces bonnes Fortunes me donnent fort à penser. A l'égard de celles qui me viennent

par les presens qu'on m'envoye de toutes parts, passe. Mais pour celles que nous faisons en volant des Montres, en enfonçant des Boutiques, & en coupant des bourses, ma foy j'ay peur que toutes ces bonnes Fortunes-là ne nous fassent faire nôtre mauvaise Fortune à la Greve ?

MEZZETIN.

Hé, nous travaillons pour cela.

ARLEQUIN.

Voila une méchante besogne !

MEZZETIN.

Tenez, voila-t-il pas encore la Robe que vous volates à cet Aveugle des Quinze-Vingts, qui vous sert de Robe de Chambre ?

ARLEQUIN.

Il y a long-tems qu'elle étoit neuve. J'ay déja dit à trois ou quatre femmes, que j'avois besoin d'un Sur-tout de Toilette. Il y a bien du relâchement dans la galanterie ; & les femmes commencent à se décrier furieusement dans mon esprit. Oh, nous ne vivrons pas long-tems bien ensemble.

MEZZETIN.

A propos de Robe de Chambre, tandis que vous dormiez, Madame la Marquise de Noirchignon vous en a envoyé une.

ARLEQUIN.

Voyons-là. (*Mezzetin va prendre une Robe ſur la Toilette, & la déploye. Arlequin la regarde, & dit :*) Paſſe. La pauvre creature fait tout ce qu'elle peut pour m'égratigner le cœur.

MEZZETIN.

Il eſt venu auſſi un Laquais de la part de Madame la Comteſſe de Charbonglacé, qui a laiſſé un paquet dans une Toilette. (*Il tire une Toilette où eſt encore une Robe de Chambre.*)

ARLEQUIN.

Diable ! celle-ci eſt bien mieux étoffée que l'autre. La Comteſſe pourroit bien me faire faire la ſottiſe de l'aimer. Mais ! il ne fait pas ſi cher vivre à Paris, tout s'y donne. (*On frappe rudement à la porte.*)

MEZZETIN *allant ouvrir.*

Monſieur, c'eſt le Laquais de la Veuve de ce Procureur.

ARLEQUIN.

Laiſſez-le entrer. Que Diable me veut-elle ?

LE LAQUAIS.

Monſieur, voila ce que Madame vous envoye. Elle dit comme ça, que vous aurez l'honneur que de la voir bien-tôt.

ARLEQUIN.

Mon enfant, dis-lui qu'elle ne s'en

donne pas la peine. Je vais prendre un Remede pour me débroüiller le teint. (*Déployant ce que le Laquais a apporté.*) Comment ! encore une Robe de Chambre ! il faut avoüer que les femmes nous aiment bien en deshabillé ! (*On frappe encore à la porte.*)

MEZZETIN.

Monſieur, c'eſt la Marquiſe.

ARLEQUIN.

Donne-moy vîte la Robe de Chambre de la Marquiſe. (*Mezzetin prend la Robe de Chambre de la Marquiſe, & Arlequin la met par deſſus la ſienne. On refrappe à la porte.*)

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas la Marquiſe, Monſieur, c'eſt la Comteſſe. (*Il faut remaquer qu'à chaque fois que l'on heurte, Mezzetin va voir à la porte & revient ſur le champ.*)

ARLEQUIN.

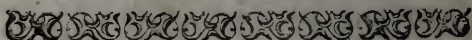
Et vîte, la Robe de Chambre de la Comteſſe ! Tout ſeroit perdu ſi elle me trouvoit ſans cela. (*Il met encore cette Robe de Chambre ſur les deux autres. On continuë à frapper.*)

MEZZETIN.

Oh, Monſieur, c'eſt la Veuve du Procureur.

ARLEQUIN.

Que le Diable l'emporte ! Ne ſçauroit-elle donner une Robe de Chambre ſans venir l'eſſayer ? Donne. (*Il met la troiſiéme Robe de Chambre avec beaucoup de peine, ne pouvant preſque pas ſe remuer à cauſe des trois autres qu'il a déja ſur lui. A la fin, aprés pluſieurs lazzi il tombe, & à peine eſt-il relevé que la Veuve entre.*)



SCENE DE LA VEUVE.

ARLEQUIN. PIERROT *en Veuve.*

ARLEQUIN *d'un ton de colere.*

HE' morbleu, Madame, ne vous avois-je pas fait dire que je n'étois pas viſible aujourd'hui ? Et ventrebleu, ne ſçauroit-on rendre un lavement ſans femmes ?

PIERROT.

Pour vous trouver, Monſieur, il faut vous prendre au ſaut du lit ; le reſte du jour vous êtes inabordable.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que je n'ay pas une heure à moy. Je ſuis ſi courbatu de ces avantures que le vulgaire appelle bonnes Fortunes, que mon ſuperflu ſuffiroit à vingt faineans de la Cour.

PIERROT.

Je crois, Monſieur, que c'eſt aujourd'hui un de vos jours de conquête, vous voila fleuri comme un petit Cupidon.

ARLEQUIN.

Je n'ay pourtant encore fait la conquête que d'un boüillon poſterieur, qui me cauſe des épreintes horribles. Il faut que ma Femme de Chambre ne me l'ait pas donné de droit fil.

PIERROT.

J'ay été auſſi incommodée toute la nuit de tranchées, je ſuis aujourd'hui à faire peur.

ARLEQUIN *aprés l'avoir regardé.*

En verité ; Madame, cela eſt vray. Il y a aujourd'hui bien des erreurs à vôtre teint ; mais il eſt reſté là-bas un peu de décoction, ne vous en faites point de neceſſité.

PIERROT.

Ce n'eſt pas avec des ſimples, que l'acreté de mon mal peut ſe guerir. Ma maladie eſt là. (*Elle ſe touche au cœur.*)

ARLEQUIN.

On ſçait bien qu'une femme groſſe a toûjours de petits maux de cœur.

PIERROT.

Moy groſſe, moy ? Ah, quelle ordure ! Il y a trois ans que Mr Grattefeüille mon mari eſt mort. Groſſe ! quelle obſcenité !

ARLEQUIN.

Ah, Madame, je vous demande pardon, je vous croyois fille. On s'y trompe quelquefois.

PIERROT.

Mais, Monſieur, je vous trouve bien gros ? qu'avez-vous ?

ARLEQUIN.

Je n'ay rien, c'eſt que je ſoupay furieuſement hier au ſoir.

PIERROT.

Il faut qu'il y ait autre choſe, n'êtes-vous point hydropique ?

ARLEQUIN.

J'en ſerois bien fâché !

PIERROT.

Voyons. . . . (*Elle lui leve ſes Robes de Chambre l'une aprés l'autre.*)

ARLEQUIN *en ſe défendant.*

Hé fy, Madame, que faites-vous là ? cela n'eſt point honnête.

PIERROT.

Une, deux, trois Robes de Chambre ?

c'est à dire trois Maîtresses. Ah, traître, c'est donc ainsi que tu me joües ? Tu dis que tu n'aimes que moy ?

ARLEQUIN *faisant semblant de vouloir aller à la garde-robe.*

Madame, je n'en puis plus.

PIERROT.

Voila l'effet de tes sermens ? ....

ARLEQUIN.

Madame, je vais tout rendre, si je ne sors.

PIERROT.

Scelerat !

ARLEQUIN.

Madame, je ne réponds plus de la discretion de mon derriere.

PIERROT.

N'as-tu point de honte....

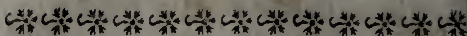
ARLEQUIN.

Il ne tient plus qu'à un petit filet.

PIERROT.

Non, je ne veux plus de commerce avec toy, rends moy ma Robe de Chambre. *(Elle lui veut arracher sa Robe de Chambre. Ils se battent, Arlequin la decoeffe, une de ses Juppes tombe ; & elle s'en va.)*

ARLEQUIN *prend la Juppe & la Commode que la Veuve a laissées à terre, les met sur son épaule, & rentre en criant :* Vittoria, Vittoria !



SCENE
DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE. COLOMBINE *en petite fille, & affectant un air niais.*

ISABELLE.

En verité, vous êtes bien folle, de farcir vôtre tête de vos ſottes imaginations d'Amour & de Mariage ! Eſt-ce là le parti que doit prendre une Cadette ? & ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde ?

COLOMBINE.

Mon Dieu, ma ſœur, cela eſt bien-aiſé à dire ; mais vous ne parleriez pas comme vous faites, ſi vous ſentiez ce que je ſens.

ISABELLE.

Et que ſentez-vous donc, s'il vous plaît ? Vraiment je vous trouve une jolie mignonne, pour ſentir quelque choſe ! Et que ſentiray-je donc moy, qui ſuis vôtre aînée ? Eſt-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cauſe l'état de fille ? Vous êtes encore une plaiſante Morveuſe !

COLOMBINE.

Plaiſante Morvenſe ? Mon Dieu, je ne ſuis point ſi morveuſe que je le parois ; & il y auroit déja long-tems que je ſerois femme, ſi mon Pere avoit voulu : Car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'être à douze ans.

ISABELLE.

Mais ſçavez-vous bien ce que c'eſt qu'un mari, pour parler comme vous faites !

COLOMBINE.

Bon ! ſi je ne le ſçavois pas, eſt-ce que j'en voudrois avoir un ?

ISABELLE.

Hé, qui vous a donc appris de ſi belles choſes ?

COLOMBINE.

Cela ne s'apprend-il pas tout ſeul ? Quand je ſonge que je ſeray mariée, je ſuis ſi aiſe, ſi aiſe ! Oh ! il faut que ce ſoit quelque choſe de fort joli que le mariage, puiſque la penſée ſeule fait tant de plaiſir.

ISABELLE.

Vous vous trompez fort à vôtre calcul, ſi vous vous figurez tant de plaiſir dans le mariage. Le beau regal qu'un mari qui gronde toûjours ! Les ſoins des domeſtiques ! L'incommodité d'une groſſeſſe ! Non, quand il n'y auroit que la peur d'a-

voir des Enfans, je renoncerois au mariage pour toute ma vie ?

COLOMBINE.

La peur d'avoir des Enfans ? Bon ! On dit que c'est pour cela qu'il faut se marier.

ISABELLE.

Bon Dieu ! Quelle petitesse de raisonnement ! Que vôtre esprit est à rez de chaussée !

COLOMBINE.

Mais vous, ma sœur, qui êtes si raisonnable, est-ce que vous ne voulez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oh, ce n'est pas de même. Moy, je suis vôtre aînée ; & la raison qui veut que vous ne vous mariez pas, veut que je me marie. Vous n'êtes point propre au mariage : Ce n'est pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moy je vous dis que j'y suis aussi propre que vous. Je supporteray fort bien toutes les fatigues du ménage ; & quoy que je sois jeune, si j'êtois mariée presentement je suis seure que je n'en mourrois pas.

ISABELLE.

En verité, il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de vôtre esprit ! Tout ce que je puis faire encore

pour vous, c'eſt de vous conſeiller de bannir de vôtre cerveau toutes vos idées matrimoniales, & de croire qu'il n'y a perſonne aſſez dépourvu de bon ſens, pour vouloir ſe charger de vôtre peau.

COLOMBINE.

Hé, là, là, cette charge-là n'eſt pas ſi peſante, & ne fait pas peur à tout le monde. Il n'y a pas encore huit jours que je trouvay dans une Boutique au Palais, un Monſieur de condition, qui me dit que j'êtois bien à ſon gré, & qu'il ſeroit bien-aiſe de m'épouſer.

ISABELLE.

Et que lui répondites-vous ?

COLOMBINE.

Je lui dis que j'êtois encore bien petite pour cela ; mais que l'année qui vient, j'eſperois d'être plus grande.

ISABELLE.

Vous ſerez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il ſe moquoit de vous, & que vous vous donnez un ridicule dans le monde ? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE *en pleurant.*

Ne voila-t-il pas ? Vous me grondez toûjours. Vous voulez bien vous marier vous, & vous ne voulez pas que je me ma-

rie. Eſt-ce que je ne ſuis pas fille comm vous.

ISABELLE.

Une petite fille qui n'a que quinze ans donner à corps perdu au travers du ma riage!

COLOMBINE.

Mon Dieu, je vous dis encore une fois que j'ay plus d'âge qu'il ne faut. Mais puiſque vous me trouvez trop jeune, faiſons une choſe. Vous avez quatre années plus que moy, donnez-m'en deux : Cela ne gâtera rien ny pour l'une ny pour l'autre.

ISABELLE.

Allez, allez, vous ne ſçavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embaraſſée de trois ou quatre années que j'ay plus que vous. Mais je veux bien que vous ſçachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas être faite comme vous ny de corps ny d'eſprit.

PIERROT arrive.

PIERROT.

Qu'eſt-ce donc, Mesdemoiſelles? Voila bien du bruit! Il me ſemble que vous vous flattez comme chiens & chats. Eſt-ce que vous ne ſçauriez vous égratigner plus doucement?

COLOMBINE.

Pierrot, c'eſt ma ſœur qui ſe fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mari que pour elle.

PIERROT.

Ho, la goulue !

ISABELLE.

Viens-ça, Pierrot, toy qui es un homme d'eſprit, & qui ſçais le monde. N'eſt-il pas du dernier Bourgeois de marier plus d'une fille dans une Maiſon, & ne devrois-je pas déja l'être ?

PIERROT.

Cela eſt vray, & je dis tous les jours à vôtre Pere, que s'il ne vous marie au plûtôt, vous lui ferez quelque ſtartagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toy qui es ſi joli, eſt-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille ?

PIERROT.

Bon ! Eſt-ce que cela ſe peut ? (*à Iſabelle.*) Voyez-vous, Mademoiſelle, il faut marier les filles quand elles ſont jeunes. Ce gibier-là ne ſe garde pas ; la mouche s'y met.

ISABELLE

Mais auſſi, eſt-il juſte que je c.de mes droits à une Cadette ?

PIERROT *à Colombine.*

Il eſt vray que vous n'êtes encore qu'un

Embrion : & j'en ay vu dans des bouteilles de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je ſuis encore petite. Mais ſi tu ſçavois ce que j'ay déja.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaît-il de vous taire?

PIERROT.

Hé, pardy, laiſſez-la dire. (*A Colombine.*) Et bien donc, qu'avez-vous?

COLOMBINE.

J'ay.... Mais je n'oſerois le dire.

ISABELLE *à Colombine.*

Vous avez raiſon, car vous allez dire une ſottiſe.

PIERROT *à Iſabelle.*

Et Palſanguié laiſſez-la donc parler. Vous lui remboutez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te moqueras-tu point de moy?

PIERROT.

Et non, non, dites.

COLOMBINE.

J'ay de la gorge, Pierrot, puiſque tu le veux ſçavoir.

PIERROT.

Oh, voyons cela, voyons.

COLOMBINE.

Oh, nenny, nenny, je ne la montre pas

encore. J'attens qu'elle ſoit plus venuë.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos impertinences, je vous laiſſe ; & ſi je faiſois bien, j'avertirois mon Pere de mettre ordre à vôtre conduite. (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Elle eſt bien rudaſniere.

COLOMBINE.

Oh, va, va, je ne m'en ſoucie pas. Elle veut faire la Madame, & me traiter comme une petite fille : mais nous verrons. Oh, ça, ça, Pierrot, il faut que tu me faſſes un plaiſir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne ſuis-je pas fait pour faire plaiſir aux filles ?

COLOMBINE.

Il faut que tu me portes cette Lettre à ce Monſieur que je trouvay dernierement au Palais.

PIERROT.

Une Lettre ?

COLOMBINE.

Oui. Eſt-ce qu'il y a du mal à cela ? Puiſque je ſçay écrire, pourquoy n'écriray-je pas ?

PIERROT.

Ah, vous avez raiſon.

COLOMBINE.

C'eſt un homme de grande condition ; & on l'appelle Monſieur le Vicomte.

PIERROT.

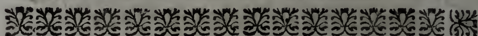
Oh, ſi c'eſt un Vicomte, je ne dis plus rien.

COLOMBINE.

Tu lui diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir, & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'hui. M'entends-tu ? (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Hé, oüi, oüi, j'entens bien, je ne ſuis pas ſourd. La petite Maſque ! C'eſt une belle choſe que la nature ! Cela ſonge au mariage dés la coquille.



SCENE DE BROCANTIN AVEC SES FILLES.

BROCANTIN, ISABELLE COLOMBINE.

BROCANTIN.

QUel ouvrage faites-vous là, vous ?

COLOMBINE.

C'eſt une pente de mon Lit. Mais je crains de la faire trop petite, on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Eſt-il beſoin, s'il vous plaît, que vous couchiez avec quelqu'un ?

COLOMBINE.

Non : mais ſi par bonheur je venois à être mariée....

BROCANTIN *en colere.*

Si par bonheur ou par malheur vous veniez à être mariée, vous vous preſſeriez. Hé, je ſçay de vos fredaines. Vous n'avez pas toûjours une éguille & de la tapiſſerie entre les mains ; & vous commencez à eſcrimer de la plume. Mais ce n'eſt pas pour cela que nous ſommes ici. Laiſſez-là vôtre ouvrage, & m'écoutez. (*Ils prennent des ſieges.*) Le mariage.... (*à Colombine*) Oh, oh ! vous riez déja ! Tuchoux ! il ne faut que vous hocher la bride.... Le mariage, dis-je, étant un uſage auſſi ancien que le monde : car on s'eſt marié avant vous, & on ſe mariera encore aprés.

COLOMBINE.

Je le ſçay bien, mon Papa. Il y a longtems qu'on me dit cela.

BROCANTIN.

J'ay resolu, pour éterniser la famille Brocantine.... Vous voyez où j'en veux venir? J'ay donc resolu de me marier.

ISABELLE & COLOMBINE *ensemble.*

Ah, mon Pere!

BROCANTIN.

Ah, mes filles? Vous voila bien ébobies? Est-ce que je ne me porte pas encore assez bien? Regardez cet air, cette taille, cette legereté. *(Il saute & fait un faux pas.)*

ISABELLE.

Vous vous mariez donc, mon Pere?

BROCANTIN.

Oüi, si vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme!

BROCANTIN.

Non, c'est à un tuyau d'orgue. Voyez je vous prie, la belle demande!

ISABELLE.

Vous l'épouserez?

BROCANTIN.

Mais je crois que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est-ce que je suis hors d'âge d'avoir lignée? Sçavez-vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroît? Et Monsieur Visautrou mon Apotiquaire, me disoit encore ce matin, en me donnant un

Remede, que je ne paroiſſois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon Papa, c'eſt qu'il ne vous voyoit pas au viſage.

BROCANTIN.

J'ay ce que j'ay : mais je ſens bien que j'ay beſoin d'une femme. Je creve de ſanté ; & j'ày trouvé une fille comme je la ſouhaitte : belle, jeune, ſage, riche ; enfin une fille de hazard.

ISABELLE.

Une autre fille que moy, qui ne ſçauroit pas vivre, vous diroit, mon Pere, que vous riſquez beaucoup en vous mariant ; qu'il faut avoir perdu l'eſprit pour ſonger, à vôtre âge, à un engagement ; & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites-maiſons pour de moindres ſujets. Mais moy qui ſçais le reſpect que je vous dois, ſans me prévaloir des raiſons que les enfans ont d'apprehender un ſecond mariage, je vous diray que puiſque vous crevez de ſanté, vous faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moy, je vous le conſeille ; car je voudrois que tout le monde fût marié.

BROCANTIN.

Oh, vous prenez la choſe du bon biais.

Puis que ſi vous êtes ſi raiſonnables,apprenez donc que je ſuis en train pour parler de mariage ; mais c'eſt pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE *enſemble.*

Ah , mon Pere !

BROCANTIN.

Ah , mes filles !

ISABELLE.

Je vous ay des obligations que je n'oublieray jamais.

COLOMBINE *ſe jettant au col de Brocantin.*

Ah, mon petit Papa, que je vous aime !

BROCANTIN.

Je ſçavois bien que cela te feroit plaiſir, & que tu n'aurois point de chagrin de voir marier ta Sœur devant toy.

COLOMBINE.

Quoy , mon Pere, ce n'eſt pas moy que vous voulez marier ?

ISABELLE.

Non , on feroit bien mieux de vous faire paſſer la premiere , & d'attendre à me marier , que vous euſſiez trois ou quatre enfans ! Pour moy , je ne conçois pas cette petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez , je ſçay bien ce que je feray , moy.

BROCANTIN *à Colombine.*

Il faut bien qu'elle paſſe devant toy. Elle eſt ton aînée. Et afin de te mettre en état d'être bien-tôt mariée, elle épouſera un honnête homme....

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ay vu.

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monſieur Baſſinet, Medecin. Enfin, c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Monſieur Baſſinet! Monſieur Baſſinet!

BROCANTIN.

Comment donc, vous trouvez-vous mal? Du vinaigre, vîte.

ISABELLE.

J'ay bien du reſpect pour la Medecine; mais avec vôtre permiſſion, mon Pere, je n'épouſeray point un Medecin.

BROCANTIN.

Avec vôtre permiſſion, ma fille, vous l'épouſerez. Il ne faut pas, s'il vous plaît,

que vous ſongiez davantage à Octave. J'ay appris que c'êtoit un gueux ; & je vais tout de ce pas l'envoyer chercher pour lui dire qu'un autre lui a paſſé la plume par le bec. Pierrot, Pierrot ?

COLOMBINE.

Allons, ma ſœur, faites cela de bonne grace, puiſque mon Pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie, mon Pere, de ne me point donner ce chagrin, & ne m'obligez pas à épouſer un homme pour qui je n'ay nulle eſtime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve. Il faut épouſer Monſieur Baſſinet, ou un Convent. Il vous viendra voir ; ſongez à le recevoir comme un homme qui doit être vôtre mari.

ISABELLE.

Hé, mon Pere !

BROCANTIN.

Allons, dénichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voila ma ſœur qui a ſi envie d'être mariée. Que ne lui donnez-vous Monſieur Baſſinet pour mari ? J'aime mieux lui ceder mes droits, & qu'elle paſſe devant moy.

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas de même : Je ſuis vôtre cadette ; & la raiſon qui veut que je ne ne marie pas, veut que vous vous mariez la premiere. (*Elles ſortent.*)

BROCANTIN.

Pierrot ?

PIERROT.

Me voila, Monſieur.

BROCANTIN.

Où diable es-tu donc toûjours ? Il faut que je m'égozille quatre heures.

PIERROT.

Monſieur, j'êtois avec cette femme qui marchande ces ſinges, & qui veut donner ſix écus du gros, parce qu'elle dit qu'il reſſemble à ſon mari.

BROCANTIN.

Laiſſe cela : J'ay autre choſe en tête. Va me chercher Octave. J'ay quelque choſe de conſequence à lui dire.

PIERROT *cherchant par tout le Theâtre, ſous les bancs.*

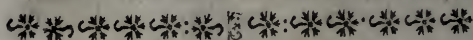
Monſieur, je ne le trouve pas.

BROCANTIN.

Animal, eſt-ce là ce que je te dis ? Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas long-tems enſemble. Je ne veux point de bête dans ma maiſon.

PIERROT.

Pardi, Monſieur, il faut donc que vous en ſortiez.



SCENE DU VICOMTE.

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE.

HE' bien, mon pauvre Pierrot, as-tu porté ma lettre à Monſieur le Vicomte!

PIERROT.

Aſſurément, & ſi il m'a donné un petit mot de replique.

COLOMBINE *lui prenant le billet.*

Et donne donc vîte.

PIERROT.

Malepeſte! comme vous êtes âpre à la curée!

COLOMBINE *lit.*

L'Amour eſt comme la Galle, on ne le ſçauroit cacher. C'eſt ce qui fait que je vous iray voir aujourd'hui, ou je veux que la peſte m'étouffe.

LE VICOMTE DE BERGAMOTTE.

PIERROT.

Voila un homme qui écrit bien tendrement !

COLOMBINE.

Il m'aime bien, car il me l'a dit ; & j'eſpere que nous ſerons bien-tôt mariez enſemble. Il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe, c'eſt que je ne ſçay pas encore tout à fait ce que c'eſt que le mariage. Ne pourrois-tu pas me le dire ?

PIERROT.

Aſſurément, il n'y a rien de ſi aiſé. C'eſt comme qui diroit une choſe.... Oh vous ne pouviez jamais mieux vous adreſſer qu'à moy?

COLOMBINE.

Hé bien donc ?

PIERROT.

C'eſt, comme, par exemple, une choſe où l'on eſt enſemble.... Vôtre Pere.... avoit épouſé.... vôtre Mere ; ça faiſoit qu'ils étoient deux. Et comme ça, vôtre Grand-pere... d'un côté... la nature... on ne ſçauroit bien expliquer ce brouillamini-là. Mais vous n'aurez pas été deux jours enſemble, que vous ſçaurez toutes ces drogues-là ſur le bout du doigt. (*On frappe à la porte.*) Ah, Mademoiſelle, c'eſt Monſieur le Vicomte de Bergamotte.

COLOMBINE.

Fais-le monter, Pierrot, hé vîte.

ARLEQUIN *en Vicomte, ſuivi d'un Fiacre, entre & fait pluſieurs reverences à Colombine.*

LE FIACRE *tirant Arlequin par la manche.*

Ça, Monſieur, de l'argent ?

ARLEQUIN *au Fiacre.*

Va, va, mon ami, tu rêves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les Fiacres, que ſur les Ponts.

LE FIACRE.

Paye-t-on comme cela le monde ? Vous ne me donnez pas un ſou.

ARLEQUIN.

Tu ne ſçais ce que tu dis, Maraut. Eſt-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toûjours ſon Franc-Fiacre.

LE FIACRE.

Mardi, Monſieur, je veux être payé : ou par la ſambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Inſolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Jernibleu, je ne crains rien ; je veux être payé tout à l'heure. (*Il enfonce ſon chapeau, & leve ſon foüet.*)

ARLEQUIN.

Ah ah, ventrebleu, il faut que je coupe les oreilles à ce Coquin-là. (*Il met la main ſur la garde de ſon Epée, comme s'il la vouloit tirer.*) Mademoiſelle, prêtez-moy un écu : Je n'ay point de monnoye.

COLOMBINE.

Monſieur, je n'ay pas ma bourſe ſur moy : mais je vais le faire payer. Hola quelqu'un ? Qu'on paye cet homme-là ? (*au Fiacre.*) Allez, allez, l'Homme, on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces Marauts-là ne ſont jamais contents. J'en ay déja tué quinze ou ſeize : mais je ne ſeray point ſatisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En verité, Monſieur le Vicomte, il faut bien vous aimer, pour vous regarder aprés une ſi longue negligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiſelle, les heures d'un joli homme ſont bien comptées. Les femmes ſe preſſent aujourd'hui : Elles ſçavent que les quartiers d'hyver ſeront diablement courts cette année ; je n'ay pas un moment à moy.

COLOMBINE.

Et que faites-vous donc toute la journée ?

ARLEQUIN.

A peine ay-je quitté la Toilette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un Officier ne peut pas être moins de cinq ou six heures à table ; & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoy, Monsieur, vous prenez donc du tabac comme ces vilains Soldats ? Fy ! je ne pourrois jamais m'y accoûtumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois Dragon dans ma Compagnie, vous fumerez de reste. Bon ! Vous mocquez-vous ? Les gens du grand Volume ont-ils d'autres occupations ? C'est morbleu, au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et, Monsieur, le Vicomte, avez-vous fumé aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Est-ce que j'y manque jamais ? Mais j'ay la précaution, quand je vais en femme, de me rinser la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sçauriez croire comme aprés cela on soupire tendrement. *Il fait un rot.*

COLOMBINE.

Ah fy, Monſieur le Vicomte ! Je n'aime point ces ſoupirs-là. Les gens que je vois n'aſſaiſonnent par leur douceur de tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne voyez que des Courtauts de Boutique, ou des Gens de Robbe. Croyez moy, la Belle, il n'eſt rien tel que de s'accrocher à l'Epée. Les faſtidieux perſonnages que vos Robbins ! Ont-ils le ſens commun ? Ils font l'amour par article, comme s'ils dreſſoient un procés verbal.

COLOMBINE.

C'eſt ce que je dis tous les jours, à deux grands Baquiers d'Avocats, qui ſont ſans ceſſe autour de moy à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, le Plumet eſt en amour, ce que la moutarde eſt à la Sauſſe-Robert. Il n'y a que cela de picquant.

COLOMBINE.

Je ne ſçay pas pourquoy mon Pere a tant d'averſion pour les Gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'eſt que vôtre Pere eſt un ſot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils ſont tous débauchez, & qu'ils n'ont jamais le ſou.

ARLEQUIN *en riant.*

Débauchez ! ah ! ah ! débauchez ! Ils aiment le vin, le jeu & les femmes : mais du reste il n'y a pas de gens mieux reglez. Pour de l'argent, je crois que tant que les femmes en auront, nous n'en manquerons gueres.

COLOMBINE.

Je crois, Monsieur le Vicomte, que fait comme vous êtes, vous voyez bien des femmes de condition ?

ARLEQUIN.

Je veux être deshonoré, vous êtes la seule Bourgeoise avec qui je déroge. Mais à vous parler franchement, toutes les femmes que je vois au prix de vous, c'est ma foy de la piquette contre du vin de Syllery.

COLOMBINE.

Vous dites la même chose de moy quand vous êtes auprés d'une autre. Dites la verité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle sans fard, cela est vray ; & je vais au sortir d'ici, à deux ou trois rendez-vous, où il faudra bien dire que vous êtes une Guenon, comme les autres. Mais à propos de Guenon, quand nous marierons-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez,

il ne faut pas laisser morfondre l'amour d'un Officier ; cela n'est pas de longue haleine. Quel âge avez-vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne sçay pas. Mais mon pere dit qu'il y a quatorze ans que ma mere étoit grosse de moy.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous eussiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment, j'ay bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ? Vous vous trompez. Je sçay déja bien des choses. J'ay déja lû cinq ou six Comedies de Moliere ; & j'en suis au troisiéme Tome de Cyrus. Je fais du point à la Turque, & j'apprens à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui est vôtre Maître ?

COLOMBINE.

C'est un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable ! un habile homme ! Oh, puisque vous sçavez chanter, il faut que vous me décochiez un petit air ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, je vous prie de m'excu-

ser, j'ay aujourd'hui quelque chose qui m'en empêche.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc? Est-ce que vous êtes enrhumée. Tenez, voila du Tabac en machicatoire, il n'y a rien de si bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela, je ne laisserois pas de chanter.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc, autre chose?

COLOMBINE.

Je n'ay rien. C'est que....

ARLEQUIN.

Quoy donc?

COLOMBINE.

C'est que.... Voila-t il pas, ces vilains hommes; ils veulent tout sçavoir. C'est que ma voix ne paroît rien, quand je n'ay pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme si les fontanges faisoient quelque chose à la voix! Courage, Mignonne, je vous souffleray en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien. Mais vous allez voir comme je vais trembler. Là, là, là... Mon Dieu! je suis faite comme je ne sçay quoy.... (*Elle chante.*)

Janneton m'aimez-vous bien ?
Helas, quel conte !
Pourquoy ne vous aimerois-je pas ?
Mon Dieu, quel conte !
Vous qui m'avez tant fait de bien :
Quel fichu conte !

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon si cela n'est divin. Voila une voix à peindre. Je n'en ay pas perdu une goute. Mais de quel Opera est cet air-là ?

COLOMBINE.

Je crois que c'est de Rolland.

ARLEQUIN.

Oh, point, point, il faut que ce soit des derniers : car voila le tour aisé de nos Poëtes & de nos Musiciens d'aujourd'hui. La jolie chanson ! On ne travailloit point comme cela autrefois. Mais je veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je sçay la Musique comme un Orquestre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, je ne suis pas encore assez forte pour tenir ma partie.

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre fois, Adieu, Mourette.

PASQUARIEL *entrant brusquement.*

Monsieur, ne sortez pas. Il y a là-bas deux Sergens, & environ douze Archers, qui vous guettent pour vous mettre en prison.

ARLEQUIN.

En prison ? *hoime !* Voila mes bonnes fortunes qui commencent à défiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Vicomte ? Que ne partez-vous ? Il y a là-bas tout plein de Laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN *à part.*

Ce sont bien des Pousse-culs de par tous lesdiables.

COLOMBINE.

Ne peut-on sçavoir la cause de vôtre chagrin ?

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre.

ARLEQUIN.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur le Vicomte, vous jurez devant les filles ! Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc, qu'étant obligé de partir pour l'Allemagne, & ne pouvant trouver d'argent sur mon Billet, (car les Billets des Vicomtes ne sont pas autrement reputez argent comptant) j'en fis un que je signay, La Harpe, (c'est le nom de ce fameux Banquier.) Sur ce Billet-là on me donna deux çent pistoles. Je partis. Presentement, (voyez, je vous prie, le peu de bonne foy qu'il y a dans le Commerce!) ce vilain Monsieur de la Harpe ne veut pas payer ce Billet-là.

COLOMBINE.

Et que dit-il?

ARLEQUIN.

De mauvaises raisons. Il dit qu'il n'a point fait ce Billet-là. Mais son nom y est, une fois; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve: car palsambleu je sçay bien que je ne le payeray pas, moy.

COLOMBINE.

Monsieur le Vicomte, je n'ay point d'argent; mais voila deux Brillans avec lesquels vous en pourrez faire. Prenez encore mon colier.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame! Ne vous ay-je pas dit que je faisois littiere de Diamans?

COLOMBINE.

Voila encore une Montre, qui eſt aſſez jolie.

ARLEQUIN.

Hé vous vous moquez. Cela eſt-il d'or?

COLOMBINE.

Attendez, j'ay encore ici une petite Boëte à mouches, & un Cachet.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, Mademoiſelle, vous pouſſez ma complaiſance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné ſon cœur, cela ne coute gueres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah, charmante Princeſſe, que vous ſçavez me prendre par mon foible, & qu'on fait de folies quand on eſt bien amoureux! (*Il s'en va.*)

COLOMBINE *le rappellant.*

Tenez, tenez, Mr le Vicomte, voila encore un petit Jonc d'or que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiſelle, ces breloques-là valent-elles bien deux cent piſtoles? Voila un Diamant qui me paroît bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'Orfévre; & s'il ne m'en donne pas les deux cens Loüis, vous me tiendrez, s'il vous plaît, compte du reſte.

COLOMBINE.

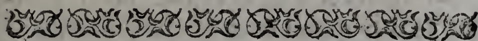
Monsieur le Vicomte, vous m'épouserez, au moins ?

ARLEQUIN.

Allez, allez, parmi nous autres Vicomtes, la parole fait le jeu. Adieu, Charmante. (*Il la prend sous le menton.*) Ah, morbleu, que voila des yeux chargez à cartouche ! & (*regardant les Bijoux*) que voila de bonnes fortunes ! (*Il s'en va.*)

COLOMBINE.

Ah, que je suis aise de lui avoir fait ce petit plaisir ! De la maniere que je l'aime, je ne sçay pas ce que je ne lui donnerois point.



SCENE DE LA TIRADE.

ARLEQUIN. COLOMBINE *en Avocat.*

ARLEQUIN.

AYant appris, Monsieur, que vous êtes un homme sçavant & de bon conseil, je voudrois bien vous parler d'une affaire que je suis sur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez : mais parlez peu. La discretion dans le parler a toûjours été loüée. Au contraire, on a blâmé de tout tems les grands parleurs : c'est pourquoy j'aime la brieveté ; & je m'applique uniquement à être concis dans mes discours.

ARLEQUIN.

J'auray bien-tôt fait.

COLOMBINE.

Et qui ne sçait que le trop parler vient du défaut de jugement ? Que le défaut de jugement vient du manque de raison ? Et que le manque de raison est le caractere de la bête ?

ARLEQUIN.

Je n'ay qu'un mot.

COLOMBINE.

Qui ne sçait que *volat irrevocabile verbum ?* Qu'on ne se repent jamais de se taire, & qu'on s'est repenti souvent d'avoir parlé ? Ignorez-vous que la Nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour sentir ; & qu'elle ne lui a donné qu'une langue pour parler ?

ARLEQUIN.

Je dis donc.....

COLOMBINE.

Pytagore faisoit observer le silence à

ses disciples pendant sept années.

ARLEQUIN.

Je le crois.

COLOMBINE.

Solon avoit coutume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, est semblable à un tonneau vuide qui fait plus de bruit qu'un plein.

ARLEQUIN.

Cela est beau.

COLOMBINE.

Bias, Qu'un grand parleur n'étoit autre chose qu'une Forteresse sans murailles, une Ville sans porte, & un Vaisseau sans gouvernail.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc. . . .

COLOMBINE.

Anaxagore, Qu'une bête feroce échapée étoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monsieur. . . .

COLOMBINE.

Isocrate, Qu'il n'y avoit ici-bas que deux choses à faire : Ecouter, & se taire.

ARLEQUIN.

Taisez-vous donc ?

COLOMBINE.

Tous vos grands discours sont inutiles,

Frustra fit per plura quod potest fieri per pauciora.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, je n'est encore rien dit.

COLOMBINE.

Je sçay bien que l'usage de la parole a été donné à l'homme pour expliquer ses pensées.

ARLEQUIN.

De grace....

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres, suivant les regles de la Grammaire ; faire accorder l'adjectif avec le substantif, le nom avec le verbe, le masculin avec le feminin.

ARLEQUIN.

C'est dont il s'agit, Monsieur, du masculin avec le feminin.

COLOMBINE.

Je ne vous deffens pas de mettre en usage les figures de la Rhetorique : *Nam, quid est Rhetorica ?* Selon Socrate, c'est l'art de persuader. Selon Agathon, celui de tromper : selon Gorgias, l'usage du discours : selon Chrisippe, la clef des cœurs : selon Cleanthe, la science des sciences : selon Vatadetius, le boulevart dea verité : selon Aristote, le bouclier de l'Orateur : selon Ciceron, l'art de bien

dire ; & ſelon moy, l'art de ne gueres parler.

ARLEQUIN.

Va, ſi je puis attraper la parole !

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis, expliquez-moy le ſujet dont il s'agit : mais ſur tout d'un ſtile vif, ſerré, concis, preſſé, laconique : Car vous ſçavez que la vie de l'homme eſt courte, *ars longa, vita brevis.* Le tems eſt cher. On en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danſer, à rire, à chanter ; & l'on ne ſonge pas que la ſanté revient aprés la maladie, le Printemps aprés l'Hiver, la paix aprés la guerre, le beau temps aprés la pluye : mais que le temps paſſé ne revient jamais.

ARLEQUIN.

Je voudrois donc ſçavoir. . . .

COLOMBINE.

Je le crois, que vous voudriez ſçavoir. *Omnibus hominibus ſcire à natura inſitum eſt*, dit le Prince de l'Eloquence. Mais vouloir ſçavoir eſt une choſe ; & ſçavoir en eſt une autre. C'eſt ce qui fait que du ſçavoir au non ſçavoir, il y a autant de difference, qu'entre l'Homme & la Bête, le Ciel & la Terre, le Gentilhomme & le Roturier, le Marchand & le Vo-

leur, le Procureur & l'Aſſaſſin, le Bourreau & le Medecin.

ARLEQUIN.

J'en ſuis perſuadé. Mais. . . .

COLOMBINE.

Or voulez-vous ſçavoir quelle difference il y a entre l'Homme & la Bête ? C'eſt que l'un ſe conduit par la raiſon, & l'autre par l'inſtinct. Entre le Ciel & la Terre ? C'eſt que l'un eſt ſur nôtre tête, & l'autre ſous nos pieds. Entre le Roturier & le Gentilhomme ? C'eſt que l'un paye ſes dettes, & l'autre ſe moque de ſes creanciers. Entre le Marchand & le Voleur ? C'eſt que l'un vole dans les Villes, & l'autre dans les Bois. Entre le Procureur & l'Aſſaſſin ? C'eſt que l'un enleve les biens, & l'autre la vie. Entre le Medecin & le Bourreau ? C'eſt que l'un aſſaſſine peu à peu ſes malades, & que l'autre tuë tout d'un coup ceux qui ſe portent bien.

ARLEQUIN.

Cela eſt le mieux du monde. Je voudrois donc ſçavoir. . . .

COLOMBINE.

Quoy ? La Philoſophie, ou la Rhetorique ? La Theorie, ou la Pratique ? La Geometrie, ou l'Aſtrologie ? La Pharmacie, ou la Medecine ? La Sphere, ou la Geographie ? La Coſmographie, ou la Topographie ?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux rien de tout cela. . . .

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle des Arts, ou des Sciences ? Des huit parties de l'Oraiſon ? Des trois puiſſances de l'Ame : la Memoire, l'Entendement & la Volonté ? De l'Influence des Planetes, Jupiter, Mars, Mercure ; &c. De la qualité des Etoiles, majeures, fixes, ou errantes ? Des Cometes, crinées, tombantes, & volantes ? De la diſparité des temperamens, phlegmatiques, ſanguins & melancoliques ? Des mouvemens du cœur, ſiſtoliques & diaſtoliques ?

ARLEQUIN.

Hé Monſieur, je n'ay que faire de ce galimathias-là.

COLOMBINE.

Eſt-ce de l'Hiſtoire, ou de la Fable dont vous voulez que je vous parle ? Commenceray-je par le Deluge, le Jugement de Pâris, les malheurs de Pirame & Thiſbé, l'incendie de Troye, les erreurs d'Uliſſe, le paſſage d'Ænée, le ſac de Carthage, la mort de Tarquin, les Triomphes de Scipion, la conjuration de Catilina, le pas des Thermopiles, la Bataille de Marathon ?

(*Arlequin dit* non *à chaque demande.*)

ARLEQUIN.

Et non, non, cent fois non, de par tous les Diables non. Je voudrois ſçavoir ſeulement, ſi je dois épouſer une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez-vous donc ? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comme diable voulez-vous que je parle ? vous ne touſſez ny ne crachez : je ne puis pas prendre mon temps. Ouf !

COLOMBINE.

Vous voulez donc ſçavoir ſi vous devez épouſer une brune, ou une blonde ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur. Ah ! nous y voila à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous diſe cela par les regles d'Aſtronomie, Prophetie, Chronologie, Analogie, Phyſionomie, Chymie, Aſtrologie, Hydromancie, Eromancie, Piromancie, Koſcinomancie, Chiromancie, Nigromancie ?

ARLEQUIN.

Je ne m'en ſoucie pas, pourveu....

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux que ce fût par le

moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, ſpeculation, ſuperſtition, interpretation, conjuration, pronoſtication, évocation ?

ARLEQUIN.

Corbillon, qu'y met-on. Hé, Monſieur, cela m'eſt indifferent, pourveu que. . . .

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me ſerviray des connoiſſances de la Rhetorique, Logique, Phyſique, Metaphyſique, Arithmetique, Art Magique, Poëtique, Politique, Muſique, Dialectique, Etique, Mathematique, Terapreҫtique.

ARLEQUIN.

Ah ! j'en mourray !

COLOMBINE.

Puis donc que tous les ſciences ci-deſſus ſont des terres inconnuës pour vous, je vous diray que nos Auteurs ont parlé differemment ſur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes ; & les autres pour les brunes. La difference du poil fait auſſi la difference de l'inclination. La blonde eſt tendre, languiſſante, & amoureuſe : La brune eſt vive, gaillarde, & fringante. La blonde pourra bien outrager vôtre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un ſçavant Poëte de l'antiquité dit :

Alba Ligustra cadunt : Vaccinia nigra leguntur.

Un autre non moins celebre, s'écrie :

Hic niger est : ore hunc tu Romane, caneto.

Ainsi, vous voyez bien que c'est une matiere bien delicate : *Undique ambages ;* & qu'il est difficile d'y porter un jugement certain. Car quoy que je sois consommé dans toutes sortes de sciences, ne croyez pas que je veüille que mon sentiment prévale. Je ne m'arrête point *mordicus* à mon opinion. L'obstination est le propre de la bête ; & je ne voudrois pas que. . . .

ARLEQUIN.

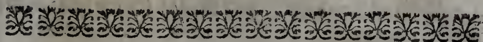
Allez-vous-en à tous les Diables. Je ne veux plus rien sçavoir. Quel babillard ! Je gage que si on examinoit cet homme-là, on trouveroit que c'est une femme. *(Il veut s'en aller.)*

COLOMBINE *l'arrêtant par la manche.*

Je vous dis encore une fois que. . . .

ARLEQUIN.

Je vous dis que je vous bailleray sur les oreilles. Quel insolent est-ce là ? Je ne veux plus rien entendre. *(Il laisse son just'-au-corps entre les mains de Colombine, & s'enfuit. Colombine le suit toûjours en parlant.)*



SCENE D'ISABELLE EN CAVALIER.

ISABELLE, PIERROT.

ISABELLE *en Cavalier, devant un miroir, accommodant sa cravatte.*

DOnne-moy ce Chapeau. Hé bien, Pierrot, ce Cavalier-là est-il de ton goût ?

PIERROT.

Pardy, Mademoiselle, vous voila à charmer ; on vous prendroit pour moy. Il y a pourtant un peu de difference. Est-ce que vous allez lever une Compagnie de Fantassinerie ?

ISABELLE.

Ne pense pas te mocquer, je tâterois fort bien de l'Armée, & je n'apprehenderois pas plus le feu qu'un autre.

PIERROT.

Si tous les Capitaines étoient faits comme vous, ils pourroient gagner les frais

de l'enrollement, & faire leurs ſoldats eux-mêmes.

ISABELLE.

Je ne mets pas cet habit-ci ſans raiſon. Tu ſçais que mon Pere veut que j'épouſe Monſieur Baſſinet ?

PIERROT.

Vôtre Pere ? Bon ! c'eſt un vieux fou qui radote ; & je lui ay dit, dea.

ISABELLE.

Je me ſers du déguiſement où tu me vois pour détourner ce mariage. Monſieur Baſſinet ne m'a jamais vuë, il me doit venir voir, & j'attends ſa viſite en cet équipage. Je vais lui apprendre des nouvelles d'Iſabelle, & je lui en feray parbleu paſſer l'envie.

PIERROT.

Mardi, voila une hardie tête de fille ! J'ay toûjours dit à vôtre Pere, que je ne croyois pas qu'il fût le Mari de vôtre Mere quand elle vous a fait ; vous avez trop d'eſprit. Qu'en croyez-vous ?

ISABELLE.

Pour moy, Pierrot, je ne m'embaraſſe point de cela ; je ne ſonge qu'à faire rompre ſi je puis l'impertinent mariage dont je ſuis menacée. Mais je crois que voila Monſieur Baſſinet. Laiſſe-moy avec lui, je vais commencer mon rôlle.

PIERROT.

Pardi, c'eſt lui-même. Il reſſemble à un Marcaſſin. *(Il s'en va.)*

LE DOCTEUR *entre.*

ISABELLE *aſſiſe nonchalamment dans un Fauteüil.*

SErviteur, Monſieur, ſerviteur.

LE DOCTEUR *appercevant le Cavalier.*

Ah, Monſieur, je vous demande pardon. On m'avoit dit que Mademoiſelle Iſabelle êtoit dans ſa chambre. *(à part.)* Que diable cherche ici ce Godelureau-là ?

ISABELLE.

Monſieur, elle n'y eſt pas, & je l'attends. Mais vous, Monſieur, que venez-vous faire ici ? Mademoiſelle Iſabelle eſt-elle malade ? Car à vôtre mine je vous crois Medecin ; & vous avez toute l'encolure d'un Membre de la Faculté.

LE DOTEEUR.

Vous ne vous trompez pas, Monſieur, je ſuis un Nourriſſon d'Hyppocrate. Mais je ne viens pas ici pour tâter le poulx d'Iſabelle, j'ay bien d'autres pretentions ſur. . . .

ISABELLE.

Oüi ? Et de quelle nature, s'il vous

plaît, sont les prétentions d'un Medecin sur une fille ?

LE DOCTEUR.

Je viens ici pour l'épouser.

ISABELLE.

Pour l'épouser ? Isabelle ?

LE DOCTEUR.

Isabelle.

ISABELLE *riant.*

Ah, ah, ah !

LE DOCTEUR.

Mais cela est donc bien drôle ?

ISABELLE.

Point du tout ; mais c'est que.... Ah, ah, ah !.... Je ris comme cela quelquefois ? Ah, ah, ah !

LE DOCTEUR.

Comment donc ? Est-ce que je suis barboüillé ?

ISABELLE.

Bon ! ne voyez-vous pas bien que je ris ? Ah, ah, ah ! Dites-moy un peu, Monsieur ; en vous determinant à un saut si perilleux, vous êtes-vous bien tâté ? N'avez-vous point senti quelque petit mal de tête.... Vous m'entendez bien.

LE DOCTEUR.

Non, Monsieur, je me porte fort bien, je ne suis pas sujet à la migraine.

ISABEEE *lui mettant la main sur le front.*

Ma foy vous porterez bien cela ; & je suis plus aise que vous ayez cette fille-là qu'un autre.

LE DOCTEUR.

Et moy aussi.

ISABELLE.

Mais quand elle sera vôtre femme au moins, n'allez pas nous la gâter par vos manieres ridicules ; nous avons eu assez de peine à la mettre sur le pied où elle est. Le joli tour d'esprit ! Elle l'a comme le corps.

LE DOCTEUR.

Comme le corps ? Et sçavez-vous comme elle l'a tourné ?

ISABELLE.

Bon ! qui le sçait mieux que moy ? Si vous voulez, je vais la dessigner qu'il n'y manquera pas un trait. Une gorge, morbleu, plantée-là.... Bon ! C'est un marbre.

LE DOCTEUR.

Ouf ! Quel Peintre !

ISABELLE.

Je vous dis que vous ne sçauriez faire une meilleure affaire.

LE DOCTEUR.

Je vois bien qu'elle ne seroit pas mauvaise pour vous.

ISABELLE.

Elle a par dessus cela, une addresse à conduire une affaire de cœur, qui ne se comprend pas. C'est un petit Demon pour les tours d'esprit. Si elle est vôtre femme, elle aura des intrigues avec toute la terre, que vous ne vous en appercevrez non plus que si elle étoit à Rome, & vous au Japon. Diable ! une femme comme cela est un tresor pour le repos du ménage.

LE DOCTEUR.

Et avec tous ces beaux talens-là, d'où vient qu'elle n'est pas mariée ? Voila des qualitez merveilleuses pour être femme.

ISABELLE.

Ne sçavez-vous pas les allures du monde, & la malignité des Rivaux ? Les uns disent, qu'elle a des vapeurs ; les autres lui font faire un voyage. Il y en a d'assez enragez qui lui font garder le lit cinq ou six mois pour une détorse. . . . &. . . . que sçais-je moy ? cent autres contes qu'on va soufler aux oreilles d'un Fiancé, qui ne manque pas de rompre un mariage comme un verre ; & si, de tout cela bien souvent il n'y en a pas la moitié de vray.

LE DOCTEUR.

Quand il n'y en auroit que le quart, c'est bien encore assez de par tous les Diables. Une détorse !

ISABELLE.

ISABELLE.

Au moins, je veux être de vos amis, & je prétends quand vous serez marié, aller sans façon chez vous manger vôtre chapon.

LE DOCTEUR.

Monsieur vous me faites trop d'honneur, mais je ne mange jamais de volaille. A ce que je vois, vous connoissez parfaitement la Demoiselle en question ?

ISABELLE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes toûjours ensemble ; & si vous étiez discret, je vous apprendrois quelque chose sur son chapitre, que je suis seur que vous ne sçavez pas.

LE DOCTEUR.

Oh, vous pouvez tout dire, & compter sur ma discretion. Vous sçavez que les Medecins. . . .

ISABELLE.

Je passe. . . . (Mais il faut voir si personne ne nous entend. . .) Je passe toutes les nuits dans sa chambre.

LE DOCTEUR.

Dans sa chambre ?

ISABELLE.

Dans sa chambre. Je vous diray même. . . . mais vous irez jaser ?

LE DOCTEUR.

Non, je me donne au Diable.

ISABELLE.

Cette nuit, nous avons reposé tous deux ſur le même chevet. Prenez vos meſures là-deſſus.

LE DOCTEUR.

Sur le même chevet enſemble ?

ISABELLE.

Enſemble ; & cette nuit nous en ferons autant infailliblement. Elle ne ſçauroit ſe coucher ſans moy.

LE DOCTEUR *à part.*

Ah, ah, Monſieur Brocantin, vous voulez donc m'en faire avaller ?

ISABELLE.

Ce que je viens de vous dire là au moins ne doit point vous empêcher de conclure l'affaire. Un homme bien amoureux ne s'arrête pas à ces bagatelles-là ?

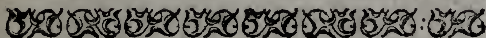
LE DOCTEUR.

Bon ! voila de belles badineries ! Je ne voispas que rien preſſe encore de quitter la Robe & le Bonnet de Medecine, pour me faire coëffer de Mademoiſelle Iſabelle. Adieu Monſieur, juſqu'au revoir. LeCiel m'a aſſiſté, voila un jeune homme qui m'aime bien. (*Il s'en va.*)

ISABELLE *ſeule.*

Or pardy, Monſieur Baſſinet, je crois

que vos fumées d'amour pour Isabelle sont bien passées presentement. Depuis un quart-d'heure que je fais l'homme, je ne suis mal scelerat. (*Elle rentre.*)



SCENE DE BROCANTIN ET DE PIERROT.

PIERROT.

TOut franc, Monsieur, je crains que vous n'ayez attendu trop tard à marier vos filles.

BROCANTIN.

Comment donc ? Seroit-il arrivé quelque malheur dans ma famille ?

PIERROT.

Non pas encore tout à fait ; mais, voyez-vous, Monsieur ; vous tournez trop à l'entour du pot. Diable ! les filles sont de certains animaux équivoques. . . .

BROCANTIN.

Que veux-tu donc dire, avec tes animaux équivoques ?

PIERROT.

C'eſt à dire, Monſieur.... Tant y a que je m'entends bien. C'eſt comme des armes à feu, ça tire quelquefois ſans qu'on y penſe.

BROCANTIN.

Ne te mets point en peine, Pierrot, je ſuis ſur le point d'en marier une ; & je crois que je feray affaire de l'aînée avec M. Baſſinet.

PIERROT.

Qui ? Ce Medecin ? Fy ! vôtre fille n'eſt point le fait de ce vieux rumatiſme-là.

BROCANTIN.

Il m'a promis qu'il quitteroit ſa profeſſion de Medecin, ſi je lui voulois donner Iſabelle, & qu'il ſe feroit Troqueur.

PIERROT.

Hé pardy, je le crois bien ! On lui en ſçait grand gré, ma foy, de quitter ſon Sené pour une fille druë comme Iſabelle ! Tuchoux ! ſi vous voulez me la bailler, je vous quitte vous & vos chevaux dés demain, & ſi, je crois que je vous panſe avec autant d'honneur qu'un Medecin fait ſes malades. Voulez-vous que je vous diſe mon ſentiment ? Car, reverence parler, j'ay plus d'eſprit que vous ; vous feriez mieux, ſi je ne vous accommode pas, de la donner à quelque homme de Condition,

comme par exemple à un Gentilhomme de Robe.

BROCANTIN.

Te mocques-tu, Pierrot ? Nôtre Vacation eſt la plus jolie du monde. Nous voyons tout ce qu'il y a de gens de qualité. Il n'y a point de Prince qui faſſe la dépenſe que nous faiſons. Nous changeons de meubles tous les jours, on ne voit jamais chez nous la même choſe, & nôtre Cabinet eſt le rendez-vous de tous les faineans de la Ville.

PIERROT.

Et quelquefois auſſi des faineantes ; car voyez-vous, Monſieur, les femmes ont toûjours quelque piéce à troquer.

COLOMBINE *en arrivant.*

Mon Papa, il y a là-bas une troupe de Carême-prenans qui veulent entrer.

BROCANTIN.

Qu'on les renvoye. Je ne veux point...

COLOMBINE.

On dit que c'eſt l'Ambaſſadeur du Prince Tonquin des Curieux qui veut m'épouſer.

PIERROT.

Oh pardy, Monſieur, les voila.



SCENE
DES CURIOSITEZ.

ARLEQUIN *Prince des Curieux, porté par quatre hommes dans une maniere de Panier.* MEZZETIN *en Perroquet.* BROCANTIN, PIERROT. COLOMBINE, ISABELLE. *Suite du Prince des Curieux.*

BROCANTIN *au Perroquet.*

LE Prince des Curieux épouser ma fille! Je suis bien obligé à son Altesse Tonquinoise. (*à Pierrot*) Voyons un peu ce qu'il va dire. Ecoute.

MEZZETIN *caquette & veut baiser Colombine.*

COLOMBINE.

Ah, Mon Dieu, la vilaine bête! Pierrot, Pierrot, ne me quitte point, j'ay peur.

PIERROT.

Oh pardy, ne craignez rien avec moy, il n'a qu'à venir! Ah, Mademoiselle, la

jolie queuë ! Perroquet mignon, toſt, toſt, à déjeuner.

MEZZETIN *caquette.*

BROCANTIN.

Quel diable de Jargon ! qu'eſt-ce donc qu'il dégoiſe là ?

MEZZETIN *chante :*

Je ſuis fatigué, j'ay fait un grand voyage,
Pour vous demander Colombine en mariage...

COLOMBINE.

Moy ? Oh je ne veux point épouſer un Perroquet.

MEZZETIN.

Hé morguenne de vous, quelle fille, quelle fille !
Morguenne de vous, quelle fille êtes-vous ?

PIERROT.

Voila l'Ambaſſadeur du Pont-Neuf.

MEZZETIN.

Le friand morceau ! J'auray bien du plaiſir d'en faire une Perroquette. Qu'elle eſt belle !

COLOMBINE.

Oh, vous vous moquez. J'ay ma ſœur qui eſt bien plus jolie que moy ; & ſi vous aviez vu ma Couſine Gogo, c'eſt toute autre choſe.

MEZZETIN *chante :*

Quel air de ſanté : vous avez la mine
Un jour de reſter ſeule à la Tontine...

COLOMBINE.

Oh, je ne veux jamais reſter ſeule, j'ay trop peur.

Hé morguenne de vous, quelle fille quelle fille.
Morguenne de vous....

ARLEQUIN *mettant la tête hors du pannier, acheve le couplet en chantant :* Hé dépêchez-vous. *Les Violons joüent une Entrée, pendant laquelle Arlequin ſort de ſon pannier, & danſe ; & aprés qu'il a danſé, il commence le diſcours qui ſuit.*

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, que nos anciens modernes ont dit ingenieuſement, que le mariage étoit d'une tres-grande reſſource pour de certaines gens ; & que les Aigrettes dont quelques femmes galantes faiſoient preſent à leurs maris, étoient ſemblables aux dents, qui font du mal quand elles percent, & nourriſſent quand elles ſont venuës. Cela preſuppoſé, voyons un peu le tendron qui eſt deſtiné pour mes plaiſirs. Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche ?

BROCANTIN.

Oh, avec moy, Monſieur, point de ſurpriſe. Voila mes deux filles : Vous n'avez qu'à choiſir. C'eſt encore trop d'honneur pour le ſang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Oüi, Beau-pere, je veux Brocantiner avec vous ; & de peur de mal choiſir, je les prendray toutes deux. (*Il ſe tourne vers Colombine.*) Pour vous, petite Blonde d'Egypte, levez le nez, regardez-moy fixement, marchez, trottez. Beau-pere, n'y a-t-il rien à refaire à cette fille-là ?

BROCANTIN.

Oh, Monſieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien ; & je n'ay jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'avanture. Mon pouce devint gros comme ma tête.

ARLEQUIN.

Diable ! méchant mal ! Les filles ſont terriblement ſujettes aux maux d'avanture : mais l'enflure ne les prend pas toûjours au pouce. Seriez-vous bien-aiſe d'être ma femme ?

COLOMBINE.

Moy, vôtre femme ! Bon, bon ! vous vous mocquez. Eſt-ce que je ſuis capable de cela ?

ARLEQUIN.

Malepeste ! Vous l'êtes de reste,

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance, que si je suis jamais mariée avec vous, je ne vous incommoderay point de toute la nuit : Car je suis la meilleure coucheuse du monde. Je me trouve le matin comme je me suis mise le soir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de passer outre, il est bon que je vous fasse part de quelques petits avis en vers que j'ay fait pour servir de niveau à la femme qui tombera sous ma coupe : Ecoutez bien ceci. (*Il tousse.*)

Primò.

Celle qui m'engage sa foy;
Sera, si cela se peut, sage.
Elle doit se faire une loy
De demeurer dans son ménage,
Et de n'en sortir qu'avec moy,
En dépit du contraire usage.
Quand je vois revenir des femmes sans maris:
J'entens celles qui sont du plus galant étage,
Qui souvent loin du gîte ont passé plusieurs nuits,
Il me semble de voir un Cheval de loüage,
Lors qu'on le ramene au logis.
C'est un grand hazard s'il ne cloche ;
Et s'il ne boitte pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup seur quelque fer qui cloche.

Secundò.

Dans ma maiſon il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun Levrier d'Opera,
Simphoniſte, Chanteur; ou Suppoſt de Muſique.
Item, point de Maître à Danſer.
Ce ſont Courtiers d'amour dont il faut ſe paſſer,
Ces gens-là ſe font trop de fête;
Et quelque ſoin que vous preniez,
Par leurs leçons la femme en porte mieux les pieds;
Mais le mari plus mal la tête.

COLOMBINE.

Point de Maîtres à Danſer? Et quel mal font-ils aux maris? Ils ne les touchent jamais. Je renoncerois plûtôt au mariage. J'aime le mien preſque autant qu'un mary.

ARLEQUIN.

C'eſt à cauſe de cela. Ces Meſſieurs-là ne montrent pas toûjours la Courante & le Menuet.

Tertiò.

Vous n'aurez prés de vous, que gens
Qui ſoient tout à fait neceſſaires.
Laquais au deſſous de douze ans,
Ou bien Cochers ſexagenaires.
Item, point de Penſionnaires.
Ces oyſeaux gras & bien nourris,
Viennent ſouvent pondre en nos nids;
Et trouvant de plein pied à parler de leurs flammes,
Ils ſe racquittent prés des femmes.
De ce qu'ils payent aux maris.

Que dites-vous à cela, la Future ?

COLOMBINE.

Moy ? Je dis que je n'y-entends rien. Qu'eſt-ce que c'eſt que de venir pondre dans nos nids ? Eſt-ce qu'on a des œufs quand on eſt mariée ?

ARLEQUIN.

Non, mais vous aurez des poulets. Je vous expliqueray tout cela quand vous ſerez ma femme. Voyons le reſte,

Quartò, & ultimo.

Qui voudra ſe mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'engeigne d'un Agnés :
C'eſt une méchante Chenille.
Il en eſt bien ſouvent de ces ſortes de Filles,
Ainſi que de ces œufs qu'on achete pour frais.
On a beau les mirer de prés :
Dés qu'on en caſſe les coquilles,
On en voit ſortir les Poulets.

BROCANTIN.

Il a ma foy raiſon ! Ça, Monſieur. . . . Mais voici Monſieur Baſſinet fort à propos.

LE DOCTEUR.

Parbleu, je ſuis ravi de trouver ici tout le monde en joye. Apparemment que vous diſpoſez le Bal pour nôtre mariage ?

BROCANTIN.

Oh, Monsieur Bassinet, vous venez ici le plus à propos du monde, nous ferons d'une pierre deux coups. Voila ma fille Isabelle qui vous attend pour vous donner la main.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous prétendez donner vôtre fille à ce Scorpion ? Fy ! ne faites point cette affaire là.

BROCANTIN.

Vous moquez-vous ? C'est un Medecin tres-riche.

ARLEQUIN.

Un Medecin ? Je m'en doutois bien : Car j'ay eu envie de faire une selle en le voyant. Mais cet homme-là ne vaut rien pour le mariage. Tenez, vous voyez bien que sa barbe ne tient point ; ce sont deux moustaches postiches. (*Il lui arrache les poils de la barbe.*)

LE DOCTEUR.

Que le Diable vous emporte ! quelle peste de ceremonie !

ARLEQUIN.

Il y a encore pis que cela. Cet homme-là sera pendu avant qu'il soit vingt-quatre heures. Voyez cette mine patibulaire !

BROCANTIN.

Pendu ? Et comment connoissez-vous celà ?

ARLEQUIN.

Par le moyen des Aſtres, & par les regles de la Metopoſcopie. Je n'y manque jamais, à une heure prés; & ſi vous voulez, je vous diray quand vous le ſerez.

BROCANTIN.

Cela étant, je vais le congedier. Monſieur Baſſinet, vous voyez bien ma fille? Touchez-la, vous n'en croquerez que d'une dent, & je ne veux point de gendre dont la barbe ne tient point.

ARLEQUIN.

Ny moy d'un Beau-frere qui poſtule aprés une cravatte de chanvre.

LE DOCTEUR.

Ny moy d'une fille qui a eu des détorſes de neuf mois. Allez, vieux radotteur, aux Petites-Maiſons, avec vôtre chianlit. Je venois ici pour vous dire que je ne voulois point de la fille d'un fol, & qui paſſe toutes les nuits avec des Godelureaux. Fy la vilaine!

ARLEQUIN.

Adieu, Adieu, bon voyage, mon ami. A la Greve, à la Greve. (*A Iſabelle.*) Conſolez-vous, la Belle, je vais vous preſenter un époux qui vaudra bien cette vilaine égouture de baſſin. Tenez, Beau-Pere, (*montrant Octave qui eſt déguiſé*) ce

ſera-là vôtre ſecond gendre, c'eſt un grand Seigneur de mon Païs.

ISABELLE.

Ah, Ciel! C'eſt Octave!

OCTAVE *lui fait un compliment en Italien.*

BROCANTIN.

Qu'eſt-ce qu'il jargonne-là ?

ARLEQUIN.

C'eſt un compliment Tonquinois. Il dit qu'elle eſt une Etoile reſplendiſſant de perfection ; & que ſi la queuë de ſon manteau étoit plus longue il la prendroit pour une Comette.

ISABELLE *répond en Italien au compliment d'Octave.*

BROCANTIN.

Quoy ? Ma Fille ſçait déja le Tonquinois ?

ARLEQUIN.

Bon ! c'eſt une langue qui s'apprend par infuſion ; & s'il vous épouſoit, vous ſçauriez le Tonquinois dans deux heures.

BROCANTIN.

Puiſque cela eſt ainſi, je veux bien faire le mariage d'Iſabelle. Mais dites-moy auparavant, eſt-il Curieux ?

ARLEQUIN.

Bon ! c'eſt le Dautel du Païs. Il troque de Nippes à tous momens ; & je vous

réponds qu'avant qu'il ſoit deux jours il aura troqué ſa femme. Je m'en vais vous faire voir toutes mes Curioſitez, & l'équipage de ma Future. (*Arlequin fait un ſignal. Le fond du Theâtre s'ouvre, & il paroît un Cabinet rempli de Tableaux de Tenniere, figurez par des perſonnages naturels.*)

BROCANTIN.

Voila qui eſt tres-beau. Ces Tableaux-là ſont tous originaux.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Et ce gros Singe-là, comment le trouvez-vous. (*Il lui fait remarquer un Singe qui eſt dans un des Tableaux.*)

BROCANTIN.

Joly, ma foy. On diroit qu'il me regarde.

ARLEQUIN.

Cela pourroit être, car il vous reſſemble comme deux goutes d'eau, & vous ſçavez que la reſſemblance engendre l'amitié. Mais il faut vous détromper. Vous avez crû que c'étoient-là des Tableaux veritables?

BROCANTIN.

Aſſurément, & je le crois encore.

ARLEQUIN.

Et c'eſt ce qui vous trompe. Tout cela

ne tient que par le moyen d'un ressort, que je vais toucher, & vous verrez que toutes ces figures prendront mouvement. (*Arlequin s'approche d'un des côtez du Cabinet, & frappant sur une table, toutes les figures qui sont representées dans les Tableaux, en sortent en chantant, dansant, & joüant de divers Instrumens.*)

PASQUARIEL *en Singe, fait plusieurs sauts perilleux, Brocantin le regarde avec admiration ; & Arlequin lui dit :* Voyez-vous bien ce Singe ? Il accompagne de la Guitarre on ne peut pas mieux. Je m'en vais vous le faire voir. (*au Singe*) Quiribirichibi : *Le Singe répond en faisant une grimace, & en même-temps se jette sur une Guitarre qu'un homme de la suite d'Arlequin a entre les mains.*

ARLEQUIN *à Brocantin.*

Avez-vous entendu ce qu'il a dit ?

BROCANTIN.

Non, est-ce que j'entends le langage des Singes, moy ?

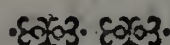
ARLEQUIN.

Vous avez pourtant la physionomie d'une Guenon. Il dit qu'il va prendre sa Guitarre. Le voila, écoutez.

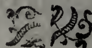
MEZZETIN *qui est habillé en Flamand, une pipe au chapeau, tenant un*

pot à biere d'une main, & un grand verre de l'autre, chante l'air qui ſuit ; & le Singe accompagne de la Guitarre.

Pata pata pata pon,
Amis je m'en vais à la guerre,
J'ay pour épée un flacon,
Et pour mouſquet un grand verre.
La ſanté du Roy,
Porte la moy,
Depêche toy,
Car je ſuis mort ſi je ne boy.



Au ſon de cet inſtrument,
Je ſens que mon cœur ſe réveille,
Il faut pour être content,
Toûjours la pipe & la bouteille.
La ſanté du Roy,
Porte la moy,
Depêche toy,
Car je ſuis mort ſi je ne boy.



LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

COMEDIE EN UN ACTE,

Miſe au Theâtre par Monſieur Regnard, & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le premier jour de Mars 1690.

ACTEURS.

NIVELET Procureur Fiſcal. *Pierrot.*

LE BARON DE PLAT-GOUSSET. *Cinthio.*

LA COMTESSE DE LA GINGANDIERE, femme Groſſe. *Colombine.*

LA BARONNE, Couſine de la Comteſſe.

LE MARQUIS DE ROUSSIGNAC. *Arlequin.*

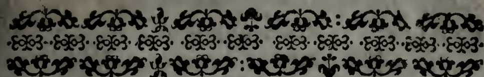
Monſieur BONAVENTURE, Pedant. *Mezzetin.*

CLAUDINE Servante d'Hôtellerie. *Iſabelle.*

La Scene eſt à Paris, dans une Hôtellerie.

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE





LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE I.

LE BARON DE PLAT-GOUSSET.
NIVELET.

LE BARON.

GARÇON, hé? Y a-t-il là quelqu'un? Le souper est-il prêt? La peste soit de l'Auberge!

NIVELET.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Baron? Vous me paroissez bien fâché.

LE BARON.

Oüi morbleu, je le suis, & j'ay raison de l'être. Je sors presentement de l'Hôtel de Bourgogne, & j'en suis si outré, que si je trouvois à present un Come-

dien Italien, la moindre chose qu'il lui en couteroit, ce seroit une oreille.

NIVELET *montrant son manteau déchiré.*

Je n'en suis guéres plus content que vous. Tenez, voila tout ce que j'ay pu sauver de mon manteau, j'ay laissé le reste au Parterre.

LE BARON.

Rien ne prouve mieux la dépravation du goût du siecle, que l'affluence des Femmes, des Carosses, & des Chevaux, qui vont à cette Comedie. C'est une maladie qui gagne la Cour.

NIVELET.

Franchement, vous autres gens d'épée, vous avez quelque sujet de la fronder, il me semble que par fois on vous donne sur la crête.

LE BARON.

Et oüi? les Robins y sont fort flattez! *l'Amour par article*, c'est un endroit bien appetissant pour les femmes!

NIVELET.

Oh, ma foy, s'il y a quelque chose de passable, c'est quand le Vicomte dépoüille cette Innocente jusqu'à un jonc d'or qu'ella a au doigt. Ces couleurs ne crayonnent pas mal les Gens d'Epée, qui pen-

dant un quartier d'Hyver vous ſucent une femme juſqu'au dernier bijou.

LE BARON.

Où eſt le mal, s'il vous plaît, à un Officier qui part pour l'Armée, de plumer une femme? Dans le fond, on n'a en veüe que le ſervice du Roy.

SCENE II.

NIVELET, LE BARON, CLAUDINE *venant mettre le couvert, & ayant du linge & des aſſiettes ſous ſon bras.*

NIVELET.

HE' bien Claudine, parviendrons-nous à ſouper?

CLAUDINE.

On n'attend plus que cette Comteſſe avec ſa Couſine, qui ſont allées à ces Bâteleurs d'Italiens.

LE BARON.

Bon! elles devroient être revenuës, il y a deux heures que tout eſt fait.

CLAUDINE.

Je crois que cette peſte de Piece-là me fera devenir folle. L'Auberge eſt tous les

ſoirs en déroute, & nos Meſſieurs ne reviennent plus qu'à neuf heures. Ces Viſages de Comediens ne ſçauroient-ils joüer dés le matin.

LE BARON *la prenant ſous le menton.*

Là, là, Claudine, tout doucement, ne te fâche pas. Oh, la frippone! ſi tu voulois un peu m'aimer!

CLAUDINE.

Oh, j'en refuſe autant d'un autre. Ça donc, vous plaît-il de vous tenir?

NIVELET *lui mettant la main au menton.*

La Belle Claudine eſt bien pigriêche aujourd'hui!

CLAUDINE.

Vous arrêterez-vous, grand Baguenodier? Je vous aurois bordé le viſage d'un aſſiette plus vîte.... Je vous dis encore, que je ne ris pas. Ces Frelanpieds-là ſont toûjours à lanterner autour d'une fille.

LE BARON.

Ouais, Claudine, tu es bien loupgarou!

CLAUDINE.

Je ſuis ce que je ſuis, ce ne ſont pas là vos affaires; je n'ay jamais vû une diantre de maiſon comme celle-ci.

NIVELET.

NIVELET.

Et pourquoy, mon petit Cœur ?

CLAUDINE.

Et pourquoy ? Enfin ſi ma Tante m'avoit cru, je n'aurois jamais demeuré dans une Auberge. Mais puiſqu'on m'y a forcée, m'y voila, j'en enrage pourtant aſſez.

LE BARON.

Mais encore, qu'as-tu donc, Claudine ?

CLAUDINE.

Ce que j'ay ? Je ſuis toûjours par voye & par chemin pour aller querir des drogues à cette grande Halebreda de Comteſſe.

NIVELET.

Comment donc ?

CLAUDINE.

Il y a ſans ceſſe à refaire autour d'elle. Tantôt c'eſt du blanc, tantôt c'eſt du rouge; tantôt c'eſt un gros bourgeon qu'il faut rabotter; & que ſçay-je moy ? cent mille brimborions. Tant y a qu'il y a toûjours quelque choſe à calefeutrer ſur ſon viſage.

LE BARON.

Tu as un peu de peine Claudine, mais auſſi, tu gagnes bien de l'argent; & je m'aſſure que tu fais un beau magot ?

CLAUDINE.

Il eſt vray, voila un gros venez y-voir !

Depuis dix-huit mois avoir amaſſé quinze écus, voila-t-il pas un gros butin ? Et ſi, là-deſſus il me faudra un habit à Paques.

LE BARON.

Tu ferois bien mieux d'acheter un bon mari de cet argent-là, cela eſt bien meilleur pour une fille.

CLAUDINE.

Samon ! voila encore un plaiſant fretin que des hommes ! Les ruës en ſeroient pavées que je n'en voudrois pas en ramaſſer un. Et puis, en cas de mary, comme vous ſçavez, pour quinze écus on ne peut pas avoir grand' choſe... A la fin, voila nôtre diable de Comteſſe.

SCENE III.

LA COMTESSE *femme groſſe, &* SA COUSINE, *ſe jettant toutes deux ſur deux Fauteuils. Et les Acteurs de la Scene précedente.*

LA COMTESSE.

AH, Monſieur, je n'en puis plus. En l'état où je ſuis ! De l'eau de la Reine d'Hongrie ? Coupez mon lacet ? Ah, ah, ah !

LA COUSINE *se laissant aussi aller.*

Ma pauvre Cousine, vous ne creverez pas toute seule, je suis toute disloquée, c'est pour en mourir: Hi! hi! hi! (*Elle pleure.*)

LE BARON.

Qu'avez-vous donc, Madame? Voudriez-vous accoucher.

LA COMTESSE.

Ah, ah, ah! Si ma Sage-Femme étoit-là, je n'en ferois pas à deux fois, mon pauvre Monsieur le Baron, ron, ron, ron! Hé vîte, qu'on me déchausse. Claudine? ma Cousine?

NIVELET *à la Cousine.*

Et vous, Mademoiselle, où le mal vous tient-il.

LA COUSINE.

Ah, Monsieur le Procureur Fiscal, je suis confisquée, hé, hé, hé.

LE BARON.

Ma foy, Monsieur Nivelet, si nous n'y prenons garde, voila deux femmes qui nous vont crever dans la main.

LA COUSINE.

Nous venons de cette damnée Piece, où l'on est deux heures à entrer, & trois heures à sortir, & qui pis est, hé, hé...

CLAUDINE.

Là, là, Madame, deux jours de relais emporteront cela.

LA COUSINE.

Monſieur Nivelet, vous qui ſçavez la Procedure, à telle fin que de raiſon, il faut faire aſſigner les Comediens en garantie de couche. Que ſçait-on ? Si ma Couſine alloit avorter....

NIVELET.

Aſſurément.

LA COUSINE.

Oh, ſi la Juſtice s'en mêle, il faudra bien qu'on me rende ce qu'on m'a pris.

LE BARON.

Comment donc ? Etiez-vous auprés de quelque inſolent ?

LA COUSINE.

C'étoit bien un filou, qui m'a pris ma bourſe, où il y avoit dix Louis, hi, hi, hi. (*Elle pleure.*)

LE BARON.

Oh, ſi l'on ne vous a pris que cela, patience. Allons, courage, Madame, le ſouper racommodera tout.

LA COMTESSE.

Moy, manger ? La Comedie m'a dégoûtée pour ſix ſemaines. Ah ! ah !

LE BARON.

Claudine, courez-vîte chez le Medecin, demander une potion pour raſſurer une femme, qui a penſé accoucher dans la preſſe.

LA COUSINE.

Claudine, tu lui demanderas aussi s'il n'a rien pour faire retrouvrer ce qu'une fille a perdu à la Comedie.

CLAUDINE.

Oh, je m'en vais chez nôtre Apoticaire, il a de toutes ces drogues-là.

LA COMTESSE.

Hai, hai, hai!

LE BARON.

Par ma'foy, ce sont de vrayes épreintes! Monsieur Nivelet, il faut appeller du secours. Françoise? Eustache? La Maîtresse? Portez vîte Madame dans sa Chambre.

On vient, & on emmene la Comtesse dans sa Chambre.

NIVELET.

Pour vous, Mademoiselle, tenez-vous en repos dans ce Fauteüil, en attendant qu'on serve; je vais à la Cuisine faire hâter le souper.

LE BARON.

Et moy je suis si saoul de la Comedie, que je m'en vais me mettre au lit sans boire & sans manger, & qui pis est, je n'en sortiray, ou le Diable m'entraîne, que lors qu'on aura renvoyé tous ces gueux de Comediens-là en Italie. La detestable Piece!

LA COUSINE.

Ah, ma pauvre bourſe ?

SCENE IV.

UN MARQUIS *ridicule, ſortant bruſquement de ſa Chaiſe, tout en deſordre, ſa perruque de travers, & ſa chemiſe déchirée. Les Acteurs de la Scene precedente.*

LE MARQUIS.

HOla quelqu'un ? De la chandelle ? Du feu ? Une baſſinoire ? Ah, Mademoiſelle, je crois qu'il ne me reſte de vie que pour faire mon teſtament.

LA COUSINE.

Comment, Monſieur le Marquis, qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foy, Mademoiſelle, preſentement il ne me reſte pas grand'choſe. Je n'ay qu'un parement de manche, le cuir de mes poches, & quelques Lambeaux de chemiſe. Voyez comme me voila ajuſté ! un juſt'aucorps neuf tout marbré de cambouy depuis les pieds juſqu'à la tête !

LA COUSINE.

D'où vient donc tout ce délâbrement-là ? Vous êtes-vous battu ?

LE MARQUIS.

Avoir reſiſté trois ſemaines à la tentation, & m'être laiſſé aller comme un Coquin ! Ventrebleu, j'enrage du meilleur de mon ame.

LA COUSINE.

Eſt-ce quelque Rival qui vous a houſpillé ? Voila d'ordinaire le ſuccés des bonnes fortunes.

LE MARQUIS.

Que maudit ſoit la Bonne Fortune, Arlequin, ſa clique, & la curioſité qui m'a pris aujourd'hui ! J'ay levé le nez tantôt au coin d'une ruë ; J'ay vû un papier rouge ; J'ay demandé à mon Laquais (qui lit ordinairement pour moy) ce que c'étoit. Le brutal m'a été dire, que c'étoit encore cette Comedie dont tant de femmes m'avoient rompu la tête. J'y ay été, & vous voyez comme j'en reviens.

LA COUSINE.

C'eſt une choſe qui crie vangeance, que le mauvais goût de Paris, & l'aprêté qu'on a en ce païs-ci pour les ſottiſes ! Je ſuis ſeur que ſi l'on joüoit cette Comedie-là en Province, en trente ans il n'y auroit pas un chat.

LE MARQUIS.

Bon ! Paris n'eſt-il pas le magaſin de l'impertinence ? Il ne faut que les feſſes

d'un ſinge pour mettre tous les badauts en campagne. Pour moy, je crois qu'il faudra que je retourne encore plus de vingt fois à cette Comedie-là, pour y trouver le mot pour rire.

LA COUSINE.

Oh, Monſieur le Marquis, vous me feriez bien plus de plaiſir d'y trouver ma bourſe ; je n'ay jamais acheté un chagrin ſi cher. L'impertinente Scene que celle de ce Docteur qui recommande le ſilence, & qui parle toûjours !

LE MARQUIS.

Fy, fy, vous dis-je !

LA COUSINE.

Ce qui me conſole de mon argent, c'eſt qu'il faut que Colombine creve ſous ce rôle-là ; elle n'a pas encore huit jours dans le ventre.

LE MARQUIS.

Ah, Mademoiſelle, deſabuſez-vous de cela, jamais femme n'eſt morte de trop parler. Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce fat de Vicomte, avec ſes boutons à joüer à la boule, & cette valiſe en forme de manchon ?

LA COUSINE.

Je dis qu'il eſt tout auſſi ſot que ſon rôle.

LE MARQUIS.

J'enrage, quand je vois le Parterre s'é-

flanquer de rire à des ſottiſes qui n'ont pas le ſens commun ! Il faut avoüer que l'Auteur eſt un brutal Parain, d'avoir nommé Bergamotte le Heros de la Piece ! Encore pour du tabac, je lui pardonnerois.

LA COUSINE.

Il y a comme cela cent endroits de la Piece qui me font preſque vomir ; on ne laiſſe pas de s'égoziller de rire ; comme par exemple, le *tuyau d'orgue*, la *fille de hazard*, le *cheval de loüage*, & cette autre Innocente, qui va dire à ſon Pere, que ſi ſon Apoticaire ne lui donne que quarante-cinq ans, c'eſt qu'il ne le voit que par derriere.

LE MARQUIS.

Quelle groſſiereté d'aller mettre le derriere d'un vieillard ſur la Scene ! A la fin je ne ſçay ce qu'on n'y verra point. Fy, vous dis-je ! miſere ! ne parlons plus de cela. Mais où diable vous êtiez-vous nichée ? Car j'ay feuilleté toutes les Loges, pour vous trouver. Apparemment, à cauſe de la preſſe, vous vous ſerez miſe au Parterre.

LA COUSINE.

Helas ! nous avons été trop heureuſes de voir la Comedie de chez le Limonadier.

LE MARQUIS.

M'avez-vous vû ſerpenter ſur le Theâtre ? Ma foy je ne fais pas mal la roüe, quand je me donne au Public.

LA COUSINE.

Je ne vous ay point vû, car il y avoit tant de monde.... Mais je ne comprends pas quel plaiſir prennent certaines perſonnes à être toûjours derriere les Acteurs.

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous ? C'eſt le bel air ; & les gens de qualité ne voyent plus la Comedie que par le dos.

LA COUSINE.

De quelque côté qu'on voye cette damnée Piece-là, elle eſt affreuſe par tous les endroits.

LE MARQUIS.

Hé ! avez-vous remarqué quand les tableaux ont paru, comme je me ſuis tenu ferme au milieu du Theâtre, en dépit des ſifflets ? Voila, morbleu, ce qui s'appelle faire bouquer le Parterre.

LA COUSINE.

Et pourquoy un homme de qualité comme vous ſe veut-il brouiller avec tout un Parterre ? Ecoutez, c'eſt un dangereux ennemi, je le craindrois plus avec ſes ſifflets, que bien des Marquis avec leurs épées.

LE MARQUIS.

Bon, bon ! un homme qui a ſéance ſur

le Theâtre, ne fait point de comparaiſon avec des gens qui entendent la Comedie debout. Mais voila le ſouper.

SCENE DERNIERE.

CLAUDINE. *Tous les Aubergiſtes.*
CLAUDINE *tenant un Baſſin.*

ALlons, Meſſieurs, ne voulez-vous point laver?

LA COMTESSE.

Quand je ſuis groſſe, je ne lave jamais, cela m'enrhume.

CLAUDINE *au Marquis qui badine avec elle.*

Je vous jetteray l'Aiguiere par le nez.

LA COUSINE.

Et bien, ma Couſine, comment vous trouvez-vous de vôtre vapeur de couche?

LA COMTESSE.

Cela eſt paſſé, je ſuis raffermie.

NIVELET.

Ma foy, Madame, ne nous faites plus de cês frayeurs-là. J'ay crû que vous nous ſerviriez vôtre Enfant ſur table. (*On ſe met à table.*)

LE MARQUIS.

Pour moy je ne ſçaurois manger. J'ay fait cinq ou ſix repas aujourd'hui, dont le moindre a duré quatre heures.

Monſieur BONAVENTURE *entre.*

LA COUSINE.

Que Monſieur Bonaventure vient à propos! il n'y avoit point de temps à perdre.

LE MARQUIS.

Diable comme il ſent ſon avoine!

BONAVENTURE.

Pour l'ordinaire, Mademoiſelle, je ſuis aſſez

ponctuel au repas, mais pour ce soir deux mille Carrosses m'ont barré depuis l'Hôtel de Bourgogne jusqu'ici.

LA COUSINE.

C'est à dire que vous venez de la Comedie Italienne ; car c'est la rage de Paris. O ça, dites-nous-en quelque chose. Il n'y a point d'hommes qui raconte si bien que vous.

BONAVENTURE.

Ah, Mademoiselle, je fais gloire d'obeïr à vos ordres, mais il est bien difficile de parler & de souper tout ensemble, & j'ay grand faim.

LE MARQUIS.

Les habiles gens trouvent du tems pour tout. Quand j'étois Bel-esprit, cadedis, j'étois quelquefois quatre jours sans souper.

BONAVENTURE.

Et moy, quand j'étois Gascon, lorsqu'on me donnoit un repas, c'étoit pour toute ma semaine.

LA COMTESSE *à Bonaventure.*

Dites-nous donc quelque chose, Monsieur.

BONAVENTURE.

Il n'y a que deux mots. Le sujet de la Piece, c'est qu'il y a deux filles, dont l'une est Cadette. A cett'-heure, ces deux filles.... parce que leur Pere Monsieur Brocantin est un Curieux.... Cela fait que la petite voudroit bien être mariée.

LA COUSINE.

Oh, vous voila dans le fi de l'histoire.

BONAVENTURE.

Bon ! de toute une Comedie je n'en perdrois pas un mot. Cette fille donc, c'est l'aînée, ne veut point d'un Medecin nommé Monsieur Bassinet. Or il y a là-dedans un gar on qu'on appelle Pierrot ; & puis il survient un Vicomte, avec un Singe, qui est le plus beau rôle de la Piece.

LE MARQUIS.

C'eſt à dire que le ſinge épouſe Mr Brocantin ?

BONAVENTURE.

Point du tout. Monſieur Brocantin c'eſt le Pere des Filles. Mais il y a là un nommé Octave qui eſt un Drôle... Avec cela, deux Filoux...

LE MARQUIS.

Ah', j'entens, j'entens. Octave, c'eſt le Prevôt qui pourſuit les filoux?

BONAVENTURE.

Oh, ce n'eſt point cela. Qui Diable vous parle de Prevôt ? Vous n'avez donc pas été à cette Comedie-là ?

LE MARQUIS.

Eſt ce que je m'amuſe à voir une Comedie ? Je ſuis toûjours dans les Couliſſes à badiner avec les Actrices. Mais j'ay envoyé mes Porteurs au Parterre, qui m'ont dit que la Piéce ne valoit pas le diable. On peut les en croire, car ce ſont ma foy les meilleurs Porteurs de Paris.

BONAVENTURE.

Et moy je vous dis qu'elle eſt fort bonne. Au commencement il y a trois Robes de Chambre, qui font le ſujet de la Comedie ; & comme ça, à la fin le Prince des Curieux fait le dénoüement, avec un Perroquet ; & je vous ſoûtiens que voila le ſujet de droit fil.

LA COUSINE.

Il faut que Monſieur Bonaventure n'en ait vu que le quart.

BONAVENTURE.

A vous dire le vray, les Gens de qualité qui combloient le Theâtre, m'en ont caché deux Actes. Mais je n'y ay rien perdu, leurs airs & leurs façons valent bien la Comedie.

LE MARQUIS *à Claudine.*

Allons, Fille, le fruit ?

BONAVENTURE *à Claudine qui veut desservir.*

Tout beau ? Je n'ay pas encore commencé.

CLAUDINE.

Oh dame, Monsieur, dans une Auberge on n'engraisse pas à faire des recits.

LA COUSINE.

Vous-vous raquitterez sur le Dessert.

BONAVENTURE.

Je suis vôtre serviteur, Mademoiselle. Je ne me coucheray pas bredouille, il me faut de la viande.

LE MARQUIS *à Bonaventure.*

Oh, cela est juste. Tenez, allez vous mettre au lit avec cela. *Il lui donne un manche d'éclanche.*

BONAVENTURE.

Comment donc ? Est-ce que vous me prenez pour un chien, beau Marquis de bale affamé ? Il n'y a que deux jours qu'il est ici, faut voir comme l'Auberge est amaigrie !

LE MARQUIS.

Hé l'Amy, les épaules vous demangent.

BONAVENTURE.

Comment, à moy, petit Hobereau ?

LE MARQUIS *lui jette une poignée de salade au nez. Bonaventure renverse la table. Le Marquis tombe le nez dans un plat de crême.*

LA COUSINE.

Vous avois-je pas bien dit, ma Cousine, que cette enragée Comedie-là nous porteroit guignon ?

LA COMTESSE.

Ah ! ma Cousine, jamais je ne porteray mon fruit à terme.

Fin de la Comedie.

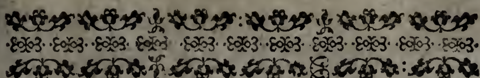
LES FILLES ERRANTES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur Regnard, & repreſentée pour la premiere fois, par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le vingt-quatriéme Aouſt 1690.

Tome 3 fol.353





SCENES FRANÇOISES DES FILLES ERRANTES.

SCENE DE LA CIVILITE'.

MEZZETIN, PIERROT, COLOMBINE.

MEZZETIN.

QUE vois-je, Pierrot ? ay-je la berluë ? oüi.... non... ſifait... C'eſt elle, c'eſt ma ſœur.

PIERROT.

Vôtre ſœur ? je n'en crois rien, Monſieur, ſi je n'y touche.

MEZZETIN.

C'eſt elle-même, & que faites-vous donc ici, Madame la coureuſe ?

COLOMBINE.

Ah, mon Frere, ne vous emportez point, je vous diray...

MEZZETIN.

Et que me diras-tu, effrontée ? tiens, il me prend envie de faire une capitolade de ton foye, de ta fressure, de ton gesier. ..

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot.

PIERROT.

Mon pauvre Pierrot, vôtre frere a raison, j'aime l'honneur moy, & je ne veux pas qu'une fille coure le guilledou.

MEZZETIN.

Parles-donc, dis-moy, quelle raison astu euë de sortir de la maison paternelle ? carogne, carognissime.

PIERROT.

Voulez-vous parier, Monsieur, que c'est l'amour qui l'a mise en campagne : Les filles sont des vaisseaux, qui ne vont d'ordinaire que de ce vent-là.

COLOMBINE.

Je vous diray mon frere, que si-tôt que vous fûtes parti, il vint un jeune Cavalier le plus civil du monde, demander à loger dans nôtre hôtellerie ; pour ne pas paroître moins civile que lui, je lui fis toutes les honnêtetez dont j'étois capable ; aussi pourquoy me laissez-vous seule ? *(elle dit ceci en pleurant.)*

PIERROT.

Je vous l'ay toûjours dit, Monsieur, il

faut de la compagnie aux filles, quand ce ne ſeroit qu'un manche à balay.

MEZZETIN.

Hé bien.

COLOMBINE.

Si-tôt qu'il fut arrivé, il me pria (mais le plus honnêtement du monde) de lui donner une chambre; pour lui faire plaiſir, je le menay moy-même (par civilité) dans la belle chambre, qui eſt de plain-pied, à la cour.

PIERROT.

Par civilité?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il ne voulut point y demeurer, apprehendant qu'elle ne fût mal-ſaine, à cauſe de l'humidité.

MEZZETIN.

Il avoit raiſon.

COLOMBINE.

Voyant qu'il faiſoit difficulté de reſter dans cette chambre-là, & qu'il étoit ſi civil, je le conduiſis dans une autre, qui donne ſur la rue, au deſſus de l'écurie.

PIERROT.

Par civilité?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il me témoigna encore qu'il ne pourroit pas y coucher, à [illegible] fatigué, & ayant beſoin

de repos, les chevauh pourroient interrompre ſon ſommeil pendant la nuit.

MEZZETIN.

Oüais, voilà un homme bien difficile à coucher.

PIERROT.

Peut-être pas tant que vous penſez.

COLOMBINE.

Je trouvay qu'il n'avoit pas mauvaiſe raiſon ; car quand on repoſe (comme vous ſçavez) on n'eſt pas bien aiſe d'être iuterrompu : voyant donc qu'il avoit beſoin de repos, & qu'il continuoit toûjours avec des maniéres les plus civiles du monde, je me crûs obligée de le mettre dans un lieu éloigné du bruit ; vous ſçavez que ma chambre eſt au bout du jardin, je l'y menay.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Aſſurément : eſt-ce que tu ne l'aurois pas fait à ma place, dis, Pierrot ?

PIERROT.

Sans doute, & j'enragerois qu'un autre fût plus civil que moy.

MEZZETIN.

Voilà du civil qui pourroit bien nous mener au criminel.

COLOMBINE.

Il trouva que ma chambre l'accommodoit assez, & me fit entendre qu'il seroit ravi d'y rester ; je lui dis aussi-tôt que puisque cét endroit lui plaisoit, j'y ferois mettre un lit pour lui à côté du mien.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Comment l'entendez-vous donc ? mais comme il est extrêmement honnête, il refusa l'offre que je lui faisois de peur de m'incommoder, & dit qu'il ne souffriroit point que ma chambre fût embarassée pour l'amour de lui, & qu'il coucheroit plûtôt dans l'écurie, que de me causer la moindre incommodité.

PIERROT.

Oh, dans une écurie, le pauvre jeune homme ! cela me fait pitié.

COLOMBINE.

Son honnêteté me fendit le cœur, une fille n'est pas de bois, & voyant que ma chambre lui plaisoit si fort, je lui dis . . . mais vous allez vous fâcher ?

MEZZETIN.

Non, non. . .

COLOMBINE.

Je luis dis. . . me promettez-vous que vous ne vous mettrez point en colere ?

PIERROT.

Ouf, gare la civilité.

COLOMBINE.

Je lui dis qu'il n'avoit qu'à se coucher dans mon lit.

PIERROT.

Par civilité ? ma foy, Monsieur, vous avez-là une sœur bien élevée.

MEZZETIN.

Oh, ma sœur sçait vivre, ce n'est pas-là un grand malheur... tu allas coucher dans une autre chambre?

COLOMBINE.

Bon, je n'en fus pas la maîtresse ; il ne voulut jamais permettre que je m'incommodasse pour l'amour de lui, il dit qu'il seroit au desespoir de m'avoir découchée, &....

PIERROT.

Que voilà un garçon bien honnête.

MEZZETIN.

Comment donc, qu'est-ce que cela veut dire ?

COLOMBINE.

Il me dit qu'il y avoit long-tems qu'il m'aimoit, & qu'il vouloit être mon mari, & il m'en donna sa promesse que j'ay encore.

MEZZETIN.

Ah, malheureuse ! faut-il, juste Ciel... ! mais tu n'échapperas pas à ma vengeance, &..

PIERROT.

Allez, Monſieur, un bon mariage r'accommodera tout cela.

COLOMBINE.

Je ne vois pas qu'il y ait un grand mal de coucher avec ſon mari.

MEZZETIN.

Il faut tâcher de remedier à tout ceci, entrez dans cette hôtellerie-là, & prenez garde de dire que vous me connoiſſez.

PIERROT.

Ma foy, je n'en ſçaurois revenir, voila une fille bien civile, donner jusqu'à la moitié de ſon lit à un garçon; la pauvre enfant, la pauvre enfant!

SCENE
DE MR CROQUIGNOLET.

ARLEQUIN *à viſage découvert, tenant un ſac de nuit ſur ſon épaule.*

MEZZETIN *en Croquignolet.*

ARLEQUIN.

PArbleu, Monſieur, je ne peux plus aller, j'ay les feſſes toutes écorchées; la peſte ſoit du voyage, on vous envoye ſolliciter un procez, & vous allez voir l'Armée?

MEZZETIN.
C'eſt que j'ay le cœur martial.
ARLEQUIN.
Je crois que Monſieur Croquignolet, vôtre Pere, & Madame Croquignolette, vôtre Mere, vont être bien ſurpris quand ils verront arriver dans leur boutique Monſieur Mathurin Blaiſe Croquignolet leur fils l'Avocat, qui revient de Flandre.
MEZZETIN.
Oh, je le crois.
ARLEQUIN.
Tous les badauts du quartier vont venir fondre dans vôtre boutique, pour ſçavoir de vous des nouvelles du combat.
MEZZETIN.
Cela eſt aſſez drole-dà, à un jeune praticien comme moy, d'avoir déja vû une bataille contradictoire, & d'en être revenu ſain & entier.
ARLEQUIN.
Oh parbleu, Monſieur, vous pouvez aller à toutes les occaſions du monde, comme à celle-là, je vous ſuis garand que vous n'y ſerez jamais bleſſé.
MEZZETIN.
Il y faiſoit pourtant chaud.
ARLEQUIN.
Cela eſt vray, mais vous preniez le frais
ſur

ſur le mont-Pagnote, à trois bonnes portées de Canon.

MEZZETIN.

Je n'y allois pas pour m'y faire tuer, quelque niais, cela n'auroit pas été honnête à moy d'y mourir, & j'aurois enragé tout le reſte de ma vie, ſi j'étois mort là comme un ſot.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raiſon, mais Monſieur, gagnons païs, s'il vous plaît, allons vîte chez vôtre Pere, viſiter ſon vin de Bourgogne, car je ſens que j'ay beſoin de forces.

MEZZETIN.

Ho, je n'ay garde de deſcendre chez mon Pere.

ARLEQUIN.

Et d'où vient ?

MEZZETIN.

On m'a mandé à l'armée que ma grande ſœur Toinon avoit la petite verolle, & je ne ſerois pas bien aiſe d'en être marqué.

ARLEQUIN.

C'eſt morbleu bien fait de conſerver vôtre teint, & il ſeroit bien fâcheux qu'un jeune homme, que le canon a reſpecté, fût expoſé au caprice d'une maladie auſſi inſolente : entrons donc dans la premiere hôtellere, je crois que voilà nôtre affaire... Hola, (*il bat à la porte d'une auberge.*)

GLAUDINE *Servante de l'Auberge, qui est Isabelle.*

ISABELLE.

Bon jour, Meſſieurs, que vous plaît-il ?

ARLEQUIN.

Allons ma fille, une chambre, du feu, & grande chere ; je m'arrête volontiers, où il y a bon vin, & jolie ſervante.

ISABELLE.

Meſſieurs, vous allez avoir tout ce qu'il vous faut, il ne manque de rien chez nous.

MEZZETIN.

Allons, ma fille, viens me debotter. *(Il preſente ſon pied boté à Iſabelle.)*

ISABELLE *le repouſſant.*

Vous debotter ? pardi, Monſieur, cherchez vos debotteuſes, ce n'eſt pas là mon affaire.

MEZZETIN.

Eſt-ce que tu n'es pas auſſi le valet d'écurie ?

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Monſieur, voilà une dondon qui me paroît aſſez reſoluë, mais il me ſemble qu'elle vous ſaboule un peu.

MEZZETIN.

La friponne eſt ma foy jolie ; viens-ça ma fille, és-tu mariée ?

ISABELLE.

Non, Monſieur, Dieu mercy, à moy n'appartient pas tant d'honneur ; l'année n'eſt pas bonne pour les filles, tous les garçons ſont à la guerre.

ARLEQUIN.

En voila pourtant encore un qui n'y eſt pas. Si cette friponne-là vouloit, nous aurions bien-tôt conclu l'affaire.

MEZZETIN.

Je ſens quelque choſe-là qui me chatoüille.... hé... tu m'entends bien.

ISABELLE *hauſſe les épaules.*

Voilà un vray niquedoüille.

ARLEQUIN *à Iſabelle, bas.*

C'eſt un nicodéme qui n'a pas le ſens commun.

MEZZETIN *faiſant des mines auprés d'Iſabelle.*

Si tu voulois un peu pour me délaſſer de mes exploits guerriers.... j'ay de l'argent, oüi.

ISABELLE.

Bon, me voila bien chanſeuſe avec vôtre argent, ce n'a jamais été ça qui m'a tentée, j'aime mieux un homme qui me plaît que tous les treſors du monde, & ſi vous voulez que je vous parle franchem[illegible]

mer[illegible]

[illegible]

ARLEQUIN.

La coquine, est ma foy de bon goût; allons, Monsieur, retirez-vous, ce n'est pas-là de la viande pour vos oiseaux. (*Il repousse Mezzetin.*)

MEZZETIN *se raprochant d'Isabelle.*

Sçais-tu bien, petite scelerate, que je viens de l'Armée?

ISABELLE.

Vous de l'Armée? Vous voilà plaisamment fagotté avec vôtre habit noir, c'étoit donc vous qui portiez les billets d'enterrement des Hollandois qu'on y a tuez?

MEZZETIN.

Comment, morbleu, si quelqu'un en doutoit, je lui ferois bien voir ce que c'est que Mathurin Croquignolet, volontaire en pied, suivant l'Armée.

ARLEQUIN.

Et Avocat en Parlement.

ISABELLE.

Oh, vous êtes un valeureux personnage! je crois qu'il ne faudroit encore qu'un Mathurin Croquignolet, pour faire fuïr tous les poulets de nôtre basse-cour.

MEZZETIN.

Cette friponne-là, n'est pas prévenuë de mon merite.... Je suis pourtant un drôle avec les filles.... (*Il badine avec elle.*)

ISABELLE.

Je vous prie, Monſieur, encor une fois, de vous tenir de repos, je n'aime pas moy à être tarabuſtée, ſi vous voulez entrer chez nous, voilà la porte ouverte, ſi non je ſuis vôtre trés-humble ſervante. (*Elle veut rentrer dans l'Auberge.*)

MEZZETIN *la tenant par le bras.*

Je ne ſçaurois la quitter, le joli bouchon ! (*Il veut entrer dans l'Auberge aprés elle.*)

CINTHIO *qui l'a apperçûe, ſort de l'Auberge, & repouſſe rudement Mezzetin.*

CINTHIO.

En vertu dequoy, Monſieur, s'il vous plaît, prenez-vous des familiaritez avec cette fille-là ?

MEZZETIN.

En vertu dequoy ? ... en vertu que c'eſt mon plaiſir.

CINTHIO.

C'eſt vôtre plaiſir ! croyez-moy, mon petit viſage botté, ne m'échauffez pas les oreilles, car je pourrois prendre le mien à telle choſe qui vous déplairoit fort.

MEZZETIN.

Monſieur, on ne traite pas comme cela un Gentilhomme Pariſien, qui revient de Flandres.

CINTHIO.

Vous de Flandre ?

ARLEQUIN *qui s'étoit caché dans un coin de peur, se raproche.*

Je veux que le diable m'emporte si nous n'en venons, & du Camp de Fleurus.

CINTHIO.

Cét homme-là ? (*montrant Mezzetin.*)

MEZZETIN *en se carrant.*

Eh non, je n'y étions pas, quand nôtre general fit signifier un avenir aux ennemis ; ils ne comparurent pas le dernier Juillet, à une heure de relevée, pour plaider sur le champ de bataille, eh non, non, nous n'y étions pas ?

CINTHIO.

Oh, oh ! voila un style de guerre tout nouveau.

MEZZETIN.

La cause fut appellée, qui dura plus de huit heures ; mais en vertu de bonnes pieces de canon, dont nous étions porteurs, nous fimes bien vîte déguerpir l'ennemi. Il voulut deux ou trois fois revenir par appel, mais il fut toûjours débouté de son opposition, & condamné en tous les dépens, dommages & interêts, & aux frais, morbleu, aux frais... Eh, y étions-nous ? eh, non, non, c'est que je me moçque.

CINTHIO.

Voilà, je vous l'avouë, un plaiſant recit du combat ; je vois bien, Monſieur, que vous avez vû la bataille dans quelque étude de Procureur.

ARLEQUIN.

Je vais vous raconter cela bien mieux que mon Maître : car entre nous, c'eſt un dadais. Premierement, voilà les ennemis & nous voilà : le combat commença par les tambours ; à l'inſtant, nous fîmes avancer nos vivandiers, les ennemis voyant cela, détacherent cinq eſcadrons de leurs meilleurs voiliers. Ho, c'étoit-là où nous les attendions, car auſſi-tôt on lâcha toutes les Galeres pour enfoncer leur demie lune. . . aprés cela, la mouſqueterie, pif, paf, ha je ſuis mort. . . . les brûlots. . . . les canons. . . . les trompettes qui étoient chargez à cartouches, pan, bedon, don. . . . les. . . . je ne ſçaurois vous dire le reſte, car la fumée du canon m'empêcha de le voir.

CINTHIO.

Voila qui eſt le plus joli du monde ; mais je vous prie Monſieur le Vivandier, & vous mon petit Clerc de Procureur, de paſſer vôtre chemin, & de ne pas regarder derriere vous ; m'entendez-vous ?

MEZZETIN *se faisant courage.*

Monsieur, prenez garde à ce que vous faites ; si vous m'insultez.... *(Il prend son épée & la leve, Cinthio met la main sur la sienne.)*

CINTHIO.

Hé bien ?

MEZZETIN.

Vous aurez à faire à mon Valet. *(Il se cache derriere Arlequin.)*

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, il aura bien à faire à vous, je ne suis pas obligé à me faire tuer à vôtre place.

CINTHIO.

Allez mon petit ami, je ne daigne seulement pas vous répondre ; mais si vous jettez seulement les yeux sur cette Fille-là, je vous feray mourir sous le bâton. *(Il lui donne de ses gans dans le nez & s'en va.)*

MEZZETIN *aprés qu'il est parti.*

Il s'en va pourtant.... Hé, que dis-tu à cela ? je ne lui ay pas mal rivé son clou ?

ARLEQUIN.

Ho, fort bien, Monsieur, voilà ce que c'est que d'avoir été à l'Armée. *(Ils s'en vont tous dans l'Hôtellerie.)*



SCENE
DE LA POULARDE.

Pour l'intelligence de cette Scene : il faut ſçavoir qu'Iſabelle eſt une fille de famille, qui ayant été abuſée par Cinthio, le ſuit par tout ; & comme l'indigence l'a fait changer de nom, & ſe mettre ſervante dans l'Hôtellerie d'Arlequin, elle y rencontre ſon perfide, avec lequel en preſence de l'Hôte ſe paſſe cette Scene équivoque.

ISABELLE *ſous le nom de Glaudine, pouſſant Cinthio hors de la porte.* CINTHIO, *& puis* ARLEQUIN, *qui ſurvient au bruit.*

ISABELLE.

EH bien, Infidelle, me connois-tu preſentement ? Suis-je Iſabelle, que tu as trahie, que tu as obligée de quitter ſa patrie pour venir te reprocher ton inconſtance, & ſe déguiſer ſous un habit de ſervante ?

CINTHIO.

Je vous dis encore une fois, que je ne vous connois point ; Isabelle n'est pas capable d'un pareil emportement, ny de se jetter à la tête de tout venant, comme moy-méme tantôt je vous ay vu faire ; vous vous mocquez de moy ?

ARLEQUIN *qui vient au bruit.*

Quel diable de bruit fait-on ici ? on diroit que le Diable emporte la maison ; il me semble, Monsieur, que vous pressez de prés ma Servante ? Vous croyez-donc que l'on soit obligé de vous tenir Hôtellerie de Filles ? ma foy c'est pour vôtre nez qu'on vous en garde.

CINTHIO.

Oh, oh, voila un hôte bien rebarbatif, je vois bien que cet homme ici ne parle d'ordinaire qu'à des chevaux : Monsieur, c'est un petit different que j'avois avec Glaudine, je lui demandois quelque ustencile dont j'avois besoin.

ARLEQUIN.

Comment donc, Monsieur, pour qui prenez-vous ma Servante ? je vous prie de croire que ce n'est point une ustencile.... oüais....

CINTHIO.

Sans tant de bruit, voyons, Monsieur, ce que je vous dois ; quand vous voudrez

tenir Hôtellerie faites provision de servantes qui considerent les gens de qualité.

ARLEQUIN.

Comment donc coquine, d'où-vient que Monsieur se plaint de vous ? Ne vous ay-je pas dit qu'une servante d'Hôtellerie doit être douce & avenante aux étrangers ?

CINTHIO.

Hé, Monsieur, elle ne l'est que trop.

ARLEQUIN.

Comme elle ne l'est que trop ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en doute : voyez-vous la carogne comme elle est brave ; je ne l'avois prise que pour servir à la cuisine, mais je vois bien que la friponne ne s'en tient pas là.

ISABELLE.

Si je suis brave ce n'est pas à vos dépens ; est-ce que vous voulez que j'aille toute nuë ?

ARLEQUIN.

Oüi, je le veux ; une fille ne gagne pas tant d'argent à ne faire que des lits dans une Hôtellerie.

ISABELLE (*à part.*)

Il faut se tirer d'affaire. (*Haut.*) Et qu'ay-je donc fait, pour faire tant de bruit ? Ce beau Monsieur là, est bien plaisant d'amener des filles dans nôtre Hôtellerie pour le servir, & emporter tous nos profits.

ARLEQUIN.

Comment donc, eſt-ce qu'il y a un peu de graveleure à ſon fait ?

ISABELLE.

Il dit que c'eſt ſa ſœur. Hé oüi, voila encore une belle parentée. Il ne paſſe point de Monſieur dans nôtre Hôtellerie dont je ne puiſſe bien être de même la ſœur, ſi je voulois m'en donner la peine. Ho, bien Monſieur, je ne veux point ſouffrir qu'une autre prenne ma place.

ARLEQUIN.

Glaudine a raiſon, Monſieur, cela ne ſe fait point ; quand il y a une ſervante dans une Hôtellerie, on ne doit ſe ſervir que d'elle ; & d'ailleurs Glaudine eſt tres-habile *in utroque*, c'eſt-à-dire, qu'elle fait auſſi-bien une chambre qu'un ragoût.

CINTHIO.

Je connois, Monſieur, qu'elle ſçait parfaitement bien ſon métier de fille ; mais c'eſt une petite imprudente qui ſert au premier venu ce qu'elle ne devroit ſervir qu'à moy ſeul ; n'ay-je pas lieu de me plaindre ?

ARLEQUIN.

Aſſûrément elle à tort. Je vous diray cependant, Monſieur, qu'on eſt ici fort exact à donner aux compagnies ce qu'elles demandent ; tout à l'heure encore je n'ay

pas voulu donner au Coche un chat de garenne que le Meſſager avoit retenu. D'où vient donc, coquine, que vous faites de ces impertinences-là ?

ISABELLE.

Moy, ſervir à un autre ce que je vous ay promis ? dites plûtôt, Monſieur, que vous n'avez pas voulu vous contenter de ce que vous aviez choiſi vous-même, & que l'appetit vous eſt venu en mangeant.

ARLEQUIN.

Pardy, Monſieur, ſi vous êtes ſi fantaſque, il n'y a pas moyen de vous contenter.

ISABELLE.

Voyez, je vous prie, ſi ce n'eſt pas aſſez pour le repas d'un homme ſeul. Je lui preſente une jeune poularde, tendre, graſſe juſqu'au bout des ongles comme moy; Monſieur n'eſt pas content, il en veut encore une autre.

ARLEQUIN.

Diable, Monſieur, comme vous y allez, il ne faudroit encore qu'un homme comme vous pour mettre toute une rotiſſerie à feu & à ſang.

CINTHIO.

Eh, ne la croyez pas, je me ſerois fort bien contenté de la poularde, je ne ſuis pas ſi grand mangeur; mais je ſçay qu'on la

presente à tout venant, on l'a déja servie sur vingt tables differentes, & je ne suis pas un homme à m'accommoder du reste de toute la terre.

ARLEQUIN.

Ah, parbleu, Monsieur, prenez garde, s'il vous plaît, à ce que vous dites; je ne m'entens point à ce tripotage-là, & l'on ne sert chez-moy que des viandes neuves: parlez, a-t-on jamais vu manger ici la même poularde deux fois?

ISABELLE.

Bon! ne voyez-vous pas bien que Monsieur ne sçait ce qu'il dit? Jamais personne n'y avoit touché; c'étoit une volaille délicate, que j'avois pris soin d'élever, & que je nourrissois à le brochette, avec autant de plaisir que si c'eût été moy-même. Elle faisoit envie de manger à tous ceux qui la voyoient; & cependant, je ne la gardois qu'à Monsieur. Allez cela est bien vilain de reconnoître si mal les soins qu'on prend pour vous.

ARLEQUIN.

C'est peut-être que vous n'aimez pas la viande bardée, une autre fois on vous la fera larder.

CINTHIO.

Bardé, lardé, cela m'est indifferent; quand les choses sont bonnes, je les trou-

ve telles, je ne m'y laisse point attraper.

ISABELLE.

Il faudroit pour satisfaire le goût de Monsieur, lui servir quelque vieille volaille racornie, quelque doyenne de basse-cour : oh, ce seroit là le moyen de gagner ses bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oh, parbleu, Monsieur, si vous aimez la viande coriasse, nous vous en donnerons tout vôtre saoul ?

CINTHIO.

Eh, Monsieur.

ARLEQUIN.

J'ay une oye, qui me sert depuis trois mois à faire mes soupes, vous en aurez la fleur. Il n'y a point encore eu de postillon assez hardi pour mettre la dent dessus.

ISABELLE.

Voila justement l'affaire de Monsieur.

ARLEQUIN.

Allons, taisez-vous, que je ne vous entende pas souffler ; rentrez là dedans. Je vois bien que Monsieur ne se connoît pas mieux en servantes qu'en poulardes : on vous mettra une aîle de bœuf sur le gril.



SCENE.

D'ISABELLE & de COLOMBINE.

Sur les mœurs des François & sur leur maniére de faire l'amour.

COLOMBINE.

RIen n'eſt plus vray que ce que je vous dis ; ce Gentilhomme appellé Cinthio qui vous aimoit, qui vous juroit une amour éternelle, m'en a dit tout autant ; & ſans la connoiſſance que vous me donnez de ſon infidelité, je ne ſçay dans la ſuite s'il ne m'auroit point un peu écorné le cœur.

ISABELLE.

Eſt-il poſſible, Mademoiſelle, que tant d'amour ſoit ſuivi de tant de perfidie ? Non, je ne croiray jamais que les hommes ſoient infidelles juſqu'à ce point là.

COLOMBINE.

Les hommes ! c'eſt bien la plus maudite engeance. Je ne ſçais qu'un ſecret pour n'en être point trompée, c'eſt de les tromper les premiers.

ISABELLE.

Le perfide ! aprés m'avoir engagé ſon cœur par une promeſſe de Mariage.

COLOMBINE.

Promeſſe de Mariage ? Ah ! je n'y croirois jamais ; trebuchet à duppes, trebuchet à duppes.

ISABELLE.

Il fut obligé de me quitter pour un duel, où il tua ſon ennemi ; l'amour me fit voler ſur ſes pas. Je ſuis venuë à Paris, je m'y ſuis déguiſée ſous l'habit d'une ſervante, & ſous le nom de Glaudine. Je ſuis venuë loger dans la maiſon où je demeure, je l'ay revû avec plaiſir dans le tems que je devois l'oublier pour toûjours. Mais helas ! le moyen quand on a le cœur ſincere, & quand on n'eſt pas née ſcelerate ?

COLOMBINE.

Oh, il la faut devenir ; on ne fait rien en amour autrement, & la vertu la plus neceſſaire à une femme dans le ſiécle où nous ſommes, c'eſt un peu d'inconſtance, aſſaiſonnée quelquefois de perfidie.

ISABELLE.

D'où vient donc, Mademoiſelle, qu'avec toutes vos connoiſſances, vous vous étes laiſſée attraper comme une novice ? Car il me paroît dans vôtre hiſtoire que

vous avez été un peu maltraittée.

COLOMBINE.

J'avouë que je n'en ay pas été quitte à meilleur marché que vous ; mais je ne sçavois pas ce que je sçay, & avec le tems je me rendray encore plus connoiſſeuſe.

ISABELLE.

C'eſt à dire, Mademoiſelle, que vous ne prétendez pas en demeurer là, & que vous ne voulez pas être fille à une avanture ?

COLOMBINE.

J'ay quitté Rome comme vous, pour ſuivre un amant infidéle, appellé Octave. Cinthio eſt venu à la traverſe pour prendre parti ſous mes étendarts ; & ſi vous ne me l'aviez fait connoître pour un deſerteur de profeſſion, je ne ſçay ſi je ne l'aurois pas enrôlé : dame, dans un tems de guerre on prend ce que l'on trouve.

ISABELLE.

Quel bonheur, Mademoiſelle, de pouvoir changer ſi facilement ! & que je ſerois contente, ſi pour me vanger de mon infidéle, je le pouvois haïr autant qu'il le mérite !

COLOMBINE.

Ne vous embarraſſez point de vôtre vengeance ; remettez ſeulement vos interêts entre les mains d'une Coquette de ce

païs-ici, dont il ſera amoureux. Je vous promets qu'elle le fera aller bon train.

ISABELLE.

Non, non ; je ne me croirois pas aſſez vangée de m'en rapporter à une autre. Si une femme l'aimoit une fois, elle l'aimeroit toûjours, & puis on n'eſt peut-être pas ſujette au changement en France.

COLOMBINE.

Oh, l'on n'a garde ! vous ne ſçavez donc pas que Paris eſt la boutique de la legereté. Il ne vient point d'étranger qui n'en emporte ſa proviſion : bon je vous dis que c'eſt le magazin de toute l'inconſtance qui ſe débite en Europe.

ISABELLE.

Eſt-il poſſible ! je ne l'aurois jamais crû. Helas ! quand un François dit qu'il vous aime, il vous le dit d'une maniére ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'il ſemble que ſon amour doive durer pour le moins vingt ans aprés ſa mort.

COLOMBINE.

Vingt ans aprés ſa mort ? . . . eh oüi . . . les femmes ſeroient trop heureuſes ſi leur tendreſſe duroit ſeulement vingt jours.

ISABELLE.

Vous me ſurprenez !

COLOMBINE.

La varieté de leurs modes, ne marque-

t-elle pas l'inconſtance de leur humeur ? Aujourd'hui ils portent des Perruques qui leur pendent juſqu'aux genoux, demain ils en auront d'autres qui ne leur paſſeront pas les oreilles. Ils ſont quelquefois habillez le plus ſimplement du monde, deux jours aprés il les faut chercher dans leurs dentelles & dans leurs rubans ; tantôt ils ſont ſerrez dans leurs habits, & empaquetez comme des momies, & quelquefois une piéce de drap ne ſuffit pas pour leur faire une manche d'été. Enfin tout eſt giroüette dans un François, depuis les pieds juſqu'à la tête.

ISABELLE.

Cela peut être vray pour l'ajuſtement, & les maniéres de s'habiller ; mais pour le cœur je ne les crois point ſi ſujets au changement.

COLOMBINE.

Oh, vous avez raiſon, ce ſont des miroirs de fidelité. Voulez-vous que je vous repreſente un François qui veut ſurprendre la tendreſſe d'une jeune perſonne ? Premierement, je vous avertis que la braiſe n'eſt pas plus chaude. Ah, ma chere enfant ! ma Princeſſe, que de beautez, que de charmes ! les Dieux ont-ils jamais rien fait de ſi parfait que vous ? Non, mon amour ne peut aller plus loin ; & je

ſuis au deſeſpoir de n'avoir que des termes ordinaires pour vous l'exprimer ; voulez-vous que j'expire à vos pieds ? vous ne me dites rien ? Il faut donc mourir, puiſque vôtre cruauté l'ordonne ? là-deſſus on pleure, on laiſſe échaper un gros ſoûpir, on ſe donne de la tête dans une carne de cheminée : il n'en faut pas davantage ; voila une femme dans la naſſe.

ISABELLE.

Mais vraiment je le crois bien, un homme qui s'explique de la ſorte, eſt fort aimable, le moyen de reſiſter à ces gros ſoûpirs-là ? J'avouë qu'il ne m'en faudroit pas beaucoup d'un pareil ſtile pour me perſuader. Je ſens que j'ay le cœur François.

COLOMBINE.

Voila qui eſt le plus joli du monde ; mais regardons le revers de la médaille. Je m'en vais vous faire voir un François ſur ſon retour de tendreſſe, c'eſt-à-dire, huit jours aprés la declaration.

ISABELLE.

Voyons donc ?

COLOMBINE (*paſſe de l'autre côté.*)

Ma foy, Madame, je ſuis bien las de vos maniéres, je ne viens point chez vous que je n'aye quelque ſujet de chagrin. . . : vous y venez ſi peu, Monſieur, qu'au

moins n'en avez-vous pas ſouvent. . . . . Parbleu Madame, on a ſes affaires. . . . . Quand vous commenciez à m'aimer, vous n'en aviez point d'autre que vôtre amour. Eſt-ce là la tendreſſe que vous m'aviez jurée ? . . . . Mais Madame, cela ne peut pas toûjours durer. . . . Vous m'aviez tant fait de ſermens que vôtre paſſion ſeroit éternelle. . . . Madame je le croyois. . . Ingrat, infidelle. . . Oh, Madame, point d'injures, vous pouvez mettre écriteau à vôtre porte, prendra le bail de vôtre cœur qui voudra. . . . Adieu, voila mon François parti.

ISABELLE.

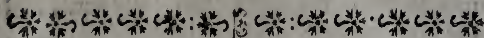
Mais vraiment, Mademoiſelle ſi cela eſt comme vous voulez me le faire entendre ; un François pour une femme n'eſt pas une meilleure pratique qu'un Italien.

COLOMBINE.

Encore pis. Croyez-moy, tenons-nous comme nous ſommes ; pour moy infidelle pour infidelle, j'aime autant Octave qu'un autre. Adieu, Mademoiſelle; je vous promets que je n'entreprendray rien ſur le cœur de vôtre amant, & qu'à mon égard vous n'aurez point de ſujet de crier au voleur.

ISABELLE.

Un cœur eſt pourtant un larcin dont les femmes aujourd'hui ne font pas grand ſcrupule.



SCENE
DES REMONTRANCES DE PIERROT.

ARLEQUIN, PIERROT.

Puis GLAUDINE *qui arrive.*

ARLEQUIN.

VIen-ça Pierrot, je vais à une grande expedition ; je te laiſſe le Maître en ma place, prend bien garde à la maiſon ; & ſur tout, qu'il ne ſe paſſe rien autour de nos filles.... *il ſort.*

PIERROT.

Oh mordi, laiſſez-moy faire, ſi elles me trompent elles ſeront bien fines ; c'eſt pourtant un maudit bétail à gouverner, & du naturel des anguilles, cela fretille toûjours. Il faut appeller Glaudine, & lui faire une petite exaltation.

GLAUDINE *arrive.*

PIERROT *prend un fauteüil.*

Regardez-moy, Glaudine.... l'honneur eſt un joïau, mais un joïau qui ſe

gâte quand on le laiſſe expoſé à l'air ; une fille eſt comme une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, elle perd ſa vertu ſi elle n'eſt bien bouchée : C'eſt ce qui fait qu'un grand Philoſophe dit, qu'il faut qu'une femme demeure enfermée dans ſon logis ; il n'a pas parlé des filles, car elles étoient fort clairſemées dans ſon tems, auſſi bien que dans celui-ci.

GLAUDINE.

Que veux-tu donc dire avec tout ton galimathias ? es-tu fou ?

PIERROT.

Comment ſi je ſuis fou ! vous ne ſçavez-donc pas que je ſuis preſentement vôtre pedagogue.

GLAUDINE.

Me voila vraiment dans de bonnes mains.

PIERROT.

Je ſuis à vôtre égard, ce que la bride eſt à un cheval, un bâton à un aveugle, un gouvernail à un vaiſſeau ; je ſuis la bride, & vous êtes le cheval ; je ſuis le bâton, vous êtes l'aveugle ; vous êtes le vaiſſeau, & moy un gouvernail ; mais un gouvernail avec lequel j'empêcheray que vous n'alliez donner contre les rochers des garçons : car ce monde eſt une mer, & les vents ſoufflent dans cette eau qui

boüillonne

boüillonne.... ce qui fait que la raiſon dans.... cette mer....

GLAUDINE.

Vîte vîte au ſecours, voilà un homme qui ſe noïe.

PIERROT.

Que la raiſon, dis-je, la.... Enfin, Arlequin m'a laiſſé dans la maiſon pour vous garder.

GLAUDINE.

Je te ſuis trop obligée, je t'aſſure que je me garderay bien moy-même.

PIERROT.

Nenny-pas, s'il vous plaît, je ne me fie plus aux filles, j'y ay été attrapé.

GLAUDINE.

Comment-donc eſt-ce que tu entretiens commerce avec des filles?

PIERROT.

Bon, quand on eſt fait d'une certaine maniere, on en a à revendre de cette marchandiſe-là.... Une petite carogne me pria de lui donner un baiſer: dame moy, il ne me le faut pas dire deux fois; je ne fus ni fou ni étourdi, je m'approchay, elle me donna un grand ſoufflet; depuis ce tems-là, j'ay bien juré que je n'en baiſerois plus.

GLAUDINE.

C'eſt trés bien fait Pierrot; crois moy

ne te joüe point aux filles, il n'y a rien à gagner.

PIERROT.

Si ce n'eſt quelque bon ſoufflet à la rencontre, allons, point tant de raiſonnement, rentrez & marchez devant moy, *(il la regarde aller.)* Perdez cela de vûë, autant de gobé.

SCENE DU BRAVE.

ARLEQUIN *en brave, accompagné de* PASQUARIEL. *& trois autres ſoldats.* CINTHIO.

ARLEQUIN.

He l'Eſperance, briſe-fer, poudre à canon, l'effroy des poulets : he bien mes enfans, que vous dit le cœur, y a-t-il long-tems que vous n'avez mangé de chair humaine?

PASQUARIEL.

Vous n'avez qu'à dire, mon Capitaine, je fais d'abord main baſſe, *(il tire l'épée & fait des lazzi.)*

ARLEQUIN.

Voila mordi un bon garçon, ce drole-

là a plus tué des poulets à lui ſeul, que toute ma compagnie enſemble.

PASQUARIEL *fait encore des lazzi.*

ARLEQUIN.

Hola, hola, en voilà aſſez d'échigné; il ne faut pas laiſſer refroidir cette ardeur-là. Allons chercher Cinthio. Qui eſt cet homme-là? Il me ſemble qu'il a aſſez l'encolure d'un dénicheur de filles; Qui êtes-vous mon ami, ne vous appellez-vous pas Cinthio?

CINTHIO *le regardant haut & bas.*

Hé, qu'en avez-vous affaire?

ARLEQUIN.

Comment ventrebleu, ce que j'en ay affaire? ſi vous étiez Cinthio, ou que vous fuſſiez ſeulement couſin, petit couſin, arriere couſin de Cinthio; par la ventrebleu, je veux que le diable m'emporte vous verriez beau jeu....

CINTHIO.

Ne pourroit-on pas ſçavoir, Monſieur, en quoy ce Cinthio vous a tant offenſé, car vous me paroiſſez bien échauffé?

ARLEQUIN.

Aſſûrément je le ſuis; c'eſt un drole qui va de fille en fille, avec une promeſſe de mariage circulaire; Oh parbleu, ſi je vous rencontre mon petit ami, vous tiendrez la parole que vous avez donnée à

ma ſœur, ou vous aurez les étrivieres de ma façon.

CINTHIO.

Cela eſt bien ſcelerat de tromper comme cela des filles.

ARLEQUIN.

Par la tête, par la mort; je voudrois le tenir pour cent piſtoles.

CINTHIO.

Touchez-là, Monſieur, je veux vous faire gagner plus de cinquante loüis aujourd'hui, donnez-m'en trente je vous diray où eſt Cinthio, & afin de ne vous pas tenir plus long-tems en ſuſpens, c'eſt moy.

ARLEQUIN *tout étonné.*

C'eſt vous? c'eſt vous? ha par ma foy, j'en ſuis bien-aiſe; vous ne voulez-donc pas, Monſieur, épouſer ma ſœur?

CINTHIO.

Bon, ſommes-nous dans un ſiécle à épouſer?

ARLEQUIN.

Non! oh parbleu nous verrons; vous la prendrez, quand je devrois vous la faire avaler dans une medecine. Laiſſez-moy faire ſeulement.

CINTHIO.

Je me mocque de vos menaces, & pour vous faire voir que je ne vous crains, ni vous ni vos ſpadaſſins, je

vais vous attendre dans cette hôtellerie-là.

MEZZETIN *aux ſoldats.*

Qu'on me ſuive cét homme là, & qu'on me le garde à vûë, voila mordi comme il faut ſortir vigoureuſement d'une affaire.



SCENE DU HOLLANDOIS.

MEZZETIN *en Capitaine Hollandois avec une jambe de bois.* ARLEQUIN.

MEZZETIN.

GOuten tag miner, gouten tag.

ARLEQUIN.

Gouten tag, gouten tag.

MEZZETIN.

Moi l'être un étrangir qui cherchir à logir dans ſty vil.

ARLEQUIN.

Sti vil, Monſir, l'être à vous bien obligir ; voila ma foi un crouſtilleux corps.

MEZZETIN.

Enſeignir moi s'il plaît à Monſir, où être un logiment pour mon chevau, & pour mon perſonne.

ARLEQUIN.

C'eſt une hôtellerie que vous cherchez, n'eſt-ce pas Monſieur ?

MEZZETIN.

Oüi Monſir, l'être une hôtellerie.

ARLEQUIN.

Tenez Monſieur, en voilà une où vous ſerez parfaitement bien ; il y a de bon vin, & vous y trouverez auſſi de jolies filles, & voilà ce que vous demandez, j'entends à demi mot.

MEZZETIN.

Moi demandre excuſe à Monſir, ſi ne parlir pas bon François... mais mon penſir l'être beaucoup plus meilleur que mon parlemente.

ARLEQUIN.

Allez, Monſieur, vous ne l'écorchez pas mal : croyez-moy, Monſieur, allez vous repoſer dans cette hôtellerie-la ; car un homme qui n'a qu'une jambe doit être une fois plus las qu'un autre.

MEZZETIN.

Adieu Monſir, moi remercir vous bien fortiment.... *(il frappe à la porte.)*

ARLEQUIN.

Il faut que je ſçache un peu qui eſt cét étranger qui va loger chez moy. Venez-çà, Monſieur, ne peut-on pas ſçavoir de quel païs vous êtes, & le ſujet qui vous amene en cette ville ?

MEZZETIN.

Moi l'extre un gentilhomme Hollandois de Hollande, qui vient dans ſty ville pour affaires de grand importiment.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'eſt un de ces ſots qui ſe ſont laiſſé prendre.

MEZZETIN.

Moi avoir toûjours fait mon ſervice ſur la Mer, & j'ay commandir un vaiſſeau de guerre des Etats dans le combat naval.

ARLEQUIN.

Comment diable, Monſieur, hé que venez-vous faire ici ? apparemment que vous avez un bon paſſeport ?

MEZZETIN.

Moi venir expreſſement de mon païs de la part des Etats, pour demandir à la Cour, qu'on me rende mon vaiſſeau ; que ſti diaple de François avoir fait griller comme du poudin.

ARLEQUIN.

Oh, vous avez raiſon ; voilà des mé-

chans diables que ces François, il falloit crier au feu, quelqu'un ſeroit venu à vôtre ſecours.

MEZZETIN.

N'être pas-là tout Monſir ; moi avoir encore perdu mon jambe, que ſty enragez m'ont emportez dans le bataille.

ARLEQUIN.

Si vous avez perdu vôtre jambe, ce n'eſt pas ma faute, je vous aſſûre, Monſieur, que je ne l'ay point trouvée.

MEZZETIN.

Moi redemandir mon membre à la Cour.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur, ſi vous voulez que je vous parle ſincérement ; je ne crois pas qu'on vous rende vôtre jambe.

MEZZETIN.

Hé, pourquoi Monſir.

ARLEQUIN.

Bon, s'il faloit à la Cour, qu'on rendît à vos confreres les Hollandois, tous les membres que les François leur ont emporté cette année, hé, il n'y auroit plus ni bras ni jambes en France.

MEZZETIN.

Mais, Monſir, comment faire pour ſervir, moi n'avoir plus, ni jambes, ni vaiſſeau.

ARLEQUIN.

Je vous conſeille, Monſieur, d'aller

ſervir aux Invalides : à ce que je vois Monſieur le Hollandois, vous avez été un peu dématé, hé, hé, hé. .,

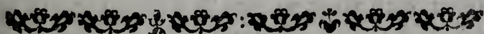
MEZZETIN.

Moi ne rire point, Monſir, moi l'être un Gentilhomme : das, dick, der, dondre, vernette.

ARLEQUIN.

Das, dick, &c. mon petit ami, vous ſentez vôtre vieux roſſé ; je vous renverray à Fleurus.

(*Ils ſe battent. Le Hollandois tombe & fait pluſieurs lazzi avec ſa jambe.*)



SCENE DU COMMISSAIRE.

CINTHIO, ISABELLE.

ARLEQUIN *en Commiſſaire*, PIERROT *en Clerc.*

ARLEQUIN.

ALlons dépêchons-nous vîte, tire ton écritoire : ferme la porte, chaſſe les chiens, prens une chaiſe, mouche

ton nez, laisse de la marge, écris gros.

PIERROT (*tirant une grosse écritoire, & une petite plume de dedans.*)

Monsieur faisons vîte, s'il vous plaît, j'ay un cours de ventre comme vous sçavez, qui ne me permet pas d'être longtems en place.

ARLEQUIN.

J'auray bien-tôt fait. (*à Cinthio*) Comment vous appellez-vous ? Dites-moy vôtre nom, surnom, qualité, patrie, ruë, Paroisse, logis, appartement. Avez-vous un pere, une mere, des freres, des parents ? Que faites-vous à Paris ? il y a-t-il longtems que vous y êtes ? qui voyez-vous, où allez-vous ? d'où venez-vous ? Ecrivez-donc Greffier. (*Il donne un coup sur l'épaule à Pierrot.*)

PIERROT (*jettant son écritoire.*)

Ah, j'ay l'épaule cassée. Voila un Clerc estropié.

ARLEQUIN.

C'est *punctum interrogationis*. Quel diable d'ignorant ? (*à Cinthio*) Et vous mon petit Gentillastre, vous ne voulez donc pas répondre ? écrivez qu'il n'a rien dit.

CINTHIO.

Comment voulez-vous, Monsieur, que....

ARLEQUIN.

Vous croyez donc mon ami, que j'aye le loisir d'entendre toutes vos sottises : sçavez-vous que j'ay encore aujourd'hui trois fripons à faire pendre sans vous ?

PIERROT.

Et cinq ou six Damoiselles à faire déménager.

CINTHIO.

Monsieur, je m'appelle Cinthio, je loge chez Arlequin.

PIERROT.

Je le connois, c'est un fripon.

ARLEQUIN (*lui donne encore un coup.*)

Songe à ce que tu fais animal, *punctum admirationis.* Connoissez-vous cette soy-disante fille-là ? (*en montrant Isabelle*) Et vous la belle aux yeux escarbillars, connoissez-vous ce pelerin ici ?

ISABELLE.

Helas, Monsieur, je ne le connois que trop, c'est un ingrat qui m'a trompée avec une promesse de Mariage.

PIERROT.

Voila qui est bien noir.

ARLEQUIN.

Si toutes les filles d'aujourd'hui avoient autant de maris que de promesses de Mariage, elles en auroient assez pour en

changer par saison (*vers un Clerc*) qu'on aille dire à la chaîne qu'elle ne parte pas encore, j'ay ici dequoy l'augmenter (*à Isabelle*) mais cela est-il bien vray ?

ISABELLE.

Tenez, Monsieur, la voilà, lisez,

ARLEQUIN *l'ouvre.*

Me voila bien embarassé. J'ay depuis deux jours un rumatisme sur l'oreille qui fait que je ne vois goutte.

LE CLERC *qui étoit sorti, rentre & dit au Commissaire :*

Monsieur, la chaîne ne partira pas que vous n'y soyez.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Tenez lisez.

PIERROT.

A moy, Monsieur, vous sçavez bien que je n'ay jamais appris qu'à écrire.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Lisez-donc, je vous cede mes droits de magistrature.

PIERROT *écrit.*

Lequel a declaré ne sçavoir, ni lire, ni écrire, attendu sa qualité de Juge.

ISABELLE.

Je soussigné.

ARLEQUIN *vers Cinthio.*

En voilà assez ; que dites-vous à cela, Monsieur le fripon ?

CINTHIO.

Je dis, Monſieur, qu'on ne traitte point de la ſorte un homme de ma qualité.

ARLEQUIN.

Ah mon petit compagnon, vous voulez faire le plaiſant ; nous allons voir ſi vous avez bon air à danſer au bout d'une ficelle.

ISABELLE.

Non, Monſieur le Commiſſaire, il n'y a point de ſupplice aſſez cruel pour punir ſa perfidie ; à quoy le deſeſpoir ne m'a-t-il point reduite ? j'ay quitté mes parens pour le ſuivre, je me ſuis expoſée à mille hazards ; car vous ſçavez les riſques que court une fille toute ſeule.

ARLEQUIN.

Elle en court encore plus, quand elle eſt avec quelqu'un.

ISABELLE.

Je me ſuis miſe ſervante dans l'auberge d'Arlequin, où j'ay caché mon nom ſous celui de Glaudine : il eſt venu loger dans cette hôtellerie pour ſon malheur & pour le mien ; car enfin, il eſt bien rude de voir pendre ce qu'on a ſi tendrement aimé. . . . hi hi (*elle pleure.*)

PIERROT *pleure.*

Hé, hé.

ARLEQUIN *vers Cinthio.*

Tu me le païeras coquin, de faire pleurer mon Secretaire, que la corde ſoit bien groſſe, voilà un fripon qui a la vie dure.

CINTHIO.

J'avouë ma faute ; mais Monſieur le Commiſſaire, il faut pardonner à l'amour, *(il tire ſa bourſe, & donne de l'argent.)*

ARLEQUIN *prenant l'argent.*

Non, non, je prétends faire ma charge avec honneur.... je me ſerviray de cet argent-là pour vous faire une pompe funebre.

CINTHIO.

Mais, Monſieur le Commiſſaire, un peu de quartier, je ſuis prêt à l'épouſer.

PIERROT.

Il a raiſon, il vaut encor mieux être marié que pendu.

ISABELLE.

Moy, traitre, t'épouſer aprés toutes les infidélitez.... je renonce à ta tendreſſe, je ne veux point d'un cœur auſſi corrompu que le tien.

CINTHIO *(à ſes genoux.)*

Hé de grace, Mademoiſelle, que l'amour vous faſſe oublier un crime, que l'amour même a fait commettre.

ARLEQUIN & PIERROT *ſe jettent à genoux.*

Ecoutez, Mademoiſelle, quand il ſera

ſec, vous n'en ſerez pas plus graſſe, vous l'êtes aſſez.

PIERROT.

Pourvû qu'il paye graſſement mes écritures, je vous conſeille de lui pardonner, il eſt aſſez puni d'avoir une femme.

ISABELLE.

Ingrat, je devrois vous haïr & je ſens que je ne le puis.

ARLEQUIN.

Ah, vous voilà donc bons amis : preſentement que l'affaire eſt toiſée, il eſt bon de vous dire que le Commiſſaire & le Clerc ſont deux fripons, qui ont pris cét habit-là pour vous faire marier enſemble.

PIERROT.

Cela eſt vray ; ma foy, voila une procedure qui m'a donné bien de la peine.

ARLEQUIN.

Monſieur, en faveur de cette nôce-là ; il faut ſe divertir : allons, qu'on faſſe venir les violons, & qu'on appelle toute l'Auberge. (*Tous les Comediens ſortent avec une guitarre chacun, & parodient la chaconne de Cadmus.*

LE CHOEUR.

Suivons, ſuivons l'amour, laiſſons-
nous enflâmer,
Ah, ah, ah qu'il eſt doux d'aimer !

MEZZETIN *chante.*

Pour l'Hymen qu'on destine,
Tous d'un même ton,
Chantons une chanson :
Morbleu vive Glaudine,
Car dans sa saison,
On verra la coquine,
Donner un fils de sa façon.

LE CHOEUR.

Suivons, suivons, &c.

MEZZETIN.

Une fille a beau feindre,
L'Hymen est charmant,
Elle a beau se contraindre,
Il lui faut un amant,
Et rien n'est tant à craindre,
Que l'âge de quinze ans.

LE CHOEUR.

Suivons, suivons, &c.

UN TRIO.

MEZZETIN, PASQUARIEL, ARLEQ.

Un amant aux abois,
Las d'un choix,
Veut quitter prise ;
Mais l'on n'est pas de bois,
Et l'on fait quelquefois,
Une sottise.

LE CHOEUR.

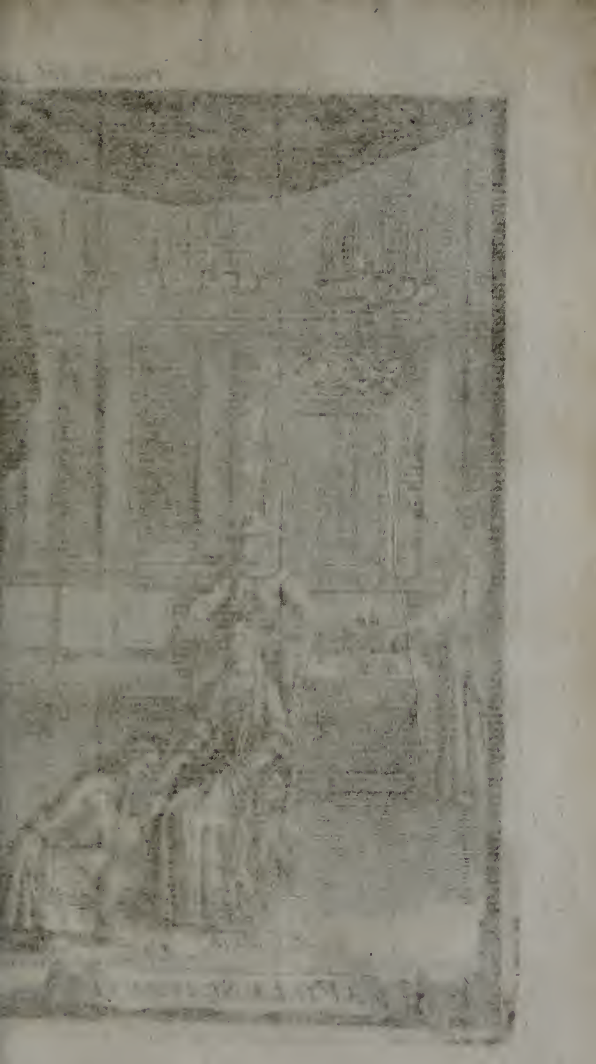
Suivons, suivons, &c.

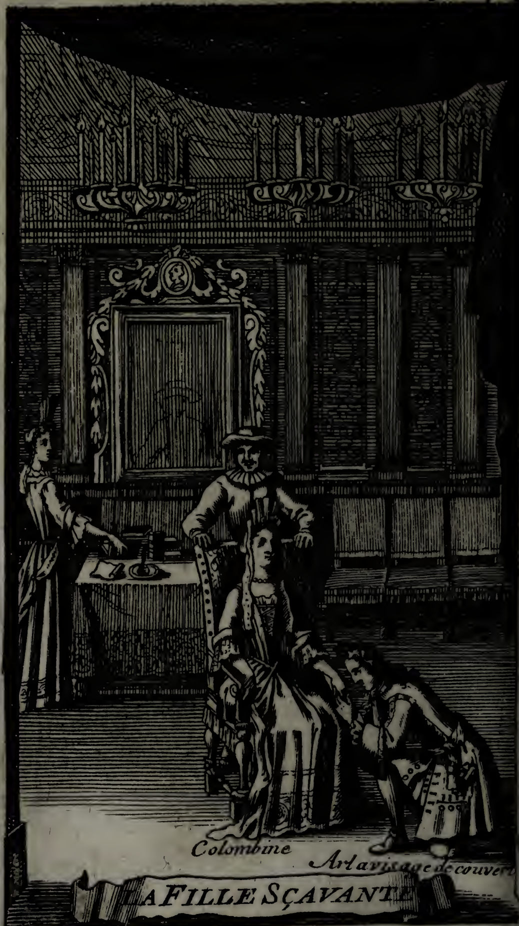
FIN.

LA FILLE SÇAVANTE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur D*** & repreſentée pour la premiere fois, par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le 18. Novembre 1690.




Colombine
Arl a visage decouver
AFILLE SÇAVANT



SCENES FRANÇOISES DE LA FILLE SÇAVANTE.

SCENE DE TORTILLON ET DE PIERROT.

TORTILLON.

JE pense que c'est pour tourmenter l'homme qu'on a inventé le Mariage. Hé ventrebleu ! falloit-il tant de pélerinages, pour n'avoir que deux filles qui me font enrager,

PIERROT.

Je ne suis pas comme vous, moi : je m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes-tu entre tes dents ?

PIERROT.

Oh, je dis qu'en effet, Monsieur, vous avez eu bien de la peine à faire ces deux

filles, & que Madame toute ſeule ne ſeroit jamais venu à bout.

TORTILLON.

Je ne ſçay qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me reſſemblent. Angelique ne parle que de Livres : Iſabelle ne ſe plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moy, qui n'ay ni cœur ni étude, & qui me fais un employ de vivre bourgeoiſement dans Paris ? Chienne de deſtinée ! tu m'as bien pris par mon endroit ſenſible.

PIERROT.

Tout franc, Monſieur, vous êtes à plaindre. Il n'y a pas juſqu'au crapaut qui ne faſſe ſon ſemblable. Cependant, vous n'êtes qu'une bête, ou peu s'en faut ; & vous n'avez pas eu le plaiſir de faire une fille auſſi ignorante que vous. Moy je vous parle à cœur ouvert. A vôtre place je me deſeſpererois.

TORTILLON.

A ma place, tu ſerois plus embaraſſé que moy. Ah, mon pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille ! Si on la tient de court, elle s'échappe. A-t-elle de la liberté ? elle en abuſe. La veut-on marier ? la voila Religieuſe. Qu'un Galand-homme la recherche, elle ſe rend la proye d'un Fa-

quin. Toûjours gâtée de ſon merite ; jamais traitable ſur ſes défauts : ſe figurant ſur tout, qu'un peu de jeuneſſe repare à coup ſeur & ſa naiſſance & ſa fortune. Enfin vous diriez que la tête d'une fille eſt le rendez-vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-tems.

PIERROT.

Ma foy, Monſieur, je m'en dédis. Vous n'êtes pas la moitié ſi bête que je penſois. Comment diable, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juſte.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux pere que je ſuis !

PIERROT.

Helas, Monſieur ! là. . . . ne vous affligez point. Vous ne l'êtes peut-être pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore ſi j'avois demeuré auprés de quelque College, patience. Je dirois que la démangeaiſon du Latin auroit pris à ma femme, & que la hantiſe d'un Pedant auroit apporté cette malediction-là chez nous. Mais dans le cœur de la Ville, morbleu, dans la ruë ſaint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maiſon un attelier de Philoſophie ! Non, je n'en reviendray jamais. Dans le deſeſpoir où je ſuis, je veux

jetter tous les Livres par la fenêtre, toute la Geographie, & tous les instrumens de Mathematique.

PIERROT.

Ah ! Monsieur, quartier pour les instrumens, s'il vous plaît. Il faut bien qu'une jeunesse se divertisse à quelque chose.

TORTILLON.

Qu'elle se divertisse à se marier. N'est-ce pas un assez bon employ ?

PIERROT.

C'est selon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, Monsieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prends un bâton, maraut, je vous apprendray à....

PIERROT.

Vla-t-il pas comme vous faites, dés qu'on vous parle raison ?

TORTILLON.

O ça, Monsieur, le raisonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je lui veux parler ? (*Pierrot s'en va, & Tortillon le rappelle.*) St, st, Ne t'avise pas de lui dire que je suis de mauvaise humeur.

PIERROT.

Tout au contraire, Monsieur, je lui diray que vous êtes gay comme un pinçon, & que depuis trois quarts d'heure vous me faites crever de rire.

TORTILLON.

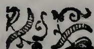
Te dépêcheras-tu ?

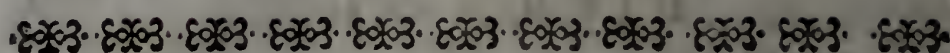
PIERROT.

Oh, je vous l'ameneray morte ou vive.

TORTILLON *seul.*

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne, & qu'avec douceur je tâche de resoudre ma fille au mariage. Car feu mon frere ne lui ayant laissé cinquante mille écus, qu'à condition de se marier, il seroit rude que l'entêtement lui fit perdre un avantage si considerable. La pauvre enfant regarde peut-être un homme comme quelque chose de bien terrible. Mais je suis persuadé qu'à la fin, elle prendra plus de plaisir à feüilleter un Mari qu'un Livre. La voici. Prenons un air ouvert & gracieux, & ne l'effarouchons point sur sa doctrine.





SCENE

D'ANGELIQUE, de TORTILLON ET DE PIERROT.

PIERROT.

HE bien, Monſieur, eſt-ce que je ſuis un ſi méchant Valet ? Vela pourtant vôtre enfant que je vous amene. (*à Angelique*) Allons, une revérence bien bas à vôtre bon homme de pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille, je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah Ciel ! ne vous déferez-vous jamais de vos abords populaires, qui choquent l'oreille, & qui ſcandaliſent le bon ſens ?

PIERROT.

Hé fy, Monſieur, fy.

TORTILLON.

Comment donc ? Eſt-ce qu'un pere n'oſeroit plus donner le bon jour à ſa fille ?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il ſe mêle de donner ce qui ne lui appartient point ; parce qu'un don, ſuivant les Juriſconſultes, n'eſt autre choſe

ſe

ſe qu'une tranſmiſſion de proprieté. Or, pour me donner un bon jour, il faudroit neceſſairement que vous en fuſſiez le maître. Il eſt donc certain que la faculté intelligible ſe revolte toutes les fois qu'on lui fait un auſſi brutal compliment ; & que, pour parler juſte, il faut dire tout uniment : Ma fille, je vous ſouhaitte le bon jour.

PIERROT.

Hé fy, Monſieur, fy, fy...

TORTILLON.

Que je ſuis heureux d'avoir une fille d'un ſi bon eſprit ! (*en s'approchant d'elle amiablement*,) ma mie, puiſque tu te chagrines du bon jour que je te donne ; je te vais faire un preſent qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre delire, auſſi choquant que le premier ! (*ſe tournant vers ſon pere*) Apprenez, mon pere, qu'une ame raiſonnable ne ſe laiſſe jamais ſeduire par l'interêt ; que la vertu ſeule eſt capable de me toucher ; que les preſens m'effarouchent, & que je méconnois juſqu'à mon pere, quand mon pere eſt aſſez groſſier pour en offrir.

PIERROT.

Hé bien, Monſieur, que dites-vous à cela ?

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé....

Mais, ma chere enfant, si je te faisois une proposition, l'écouterois-tu ?

ANGELIQUE.

J'écouteray avec respect tout ce qui sera dicté par le bon sens, & renfermé dans les bornes d'une élocution reguliere.

TORTILLON.

Si je te disois, ma mie, que je mourrois content, pourvû....

ANGELIQUE.

Hé, parlons positivement, laconiquement, & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, si je te disois que je te veux rendre heureuse ?

ANGELIQUE.

Je dirois, avec Pythagore, que cela est au dessus de vos forces, & que le veritable bonheur dérive immediatement du Ciel.

TORTILLON.

Point, point : Va je ne le feray pas décendre de si haut. (*à l'oreille*) Je te veux donner un mari.

ANGELIQUE.

A moy, un mari ! un mari brutal comme tous ceux d'aujourd'hui ! un yvrogne, un jaloux, un joüeur, un débauché !

TORTILLON.

A Dieu ne plaise que je te rende un si méchant office ! Je prétends t'en donner

un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gêné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moy ?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela étant, je ne veux point me marier. Moy, je me soûmettrois aux inégalitez d'un bourru, qui me regarderoit comme un secours de sa fortune, ou un obstacle à son plaisir ! point de mari, mon pere, point de mari. Si les filles m'en vouloient croire, nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds, & nous demander misericorde. Mais la facilité de nôtre sexe les a rendus si insolens, qu'on leur en doit de reste, quand ils s'abaissent jusqu'à nous épouser.

PIERROT.

Ah, le bon petit gosier de fille ! c'est mordy tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois-tu, mon enfant, que dans tout le genre-humain, il ne se trouvera pas quelque honnête homme ? Quant à moy il ne m'importe de quelle profession. En veux-tu un de robe ?

ANGELIQUE.

Ce ſont de plaiſans magots, avec leurs paperaſſes & leurs étoffes pliſſées. Il faut qu'une femme riche ſe reduiſe toute ſa vie au petit pied, pour replâtrer leurs affaires. Encore le plus ſouvent, le mariage n'eſt pas ſuffiſant pour payer la Charge. On a un carreau à la verité....

PIERROT.

Oüi : mais en recompenſe le tourne-broche n'a guéres de pratique. Car toute leur maiſon eſt attelée le ſoir ſur une miſerable éclanche: encore en faut-il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis. Je ne le ſçai que de reſte. J'ai demeuré trois ans dans une de ces boutiques-là.

ANGELIQUE.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme !

TORTILLON.

Hé bien, ma fille, ne te contrains point, prens un homme d'épée.

ANGELIQUE.

C'eſt bien encore pis. La plûpart ſont des hableurs, qui n'ont ni jugement ni conduite, toûjours enyvrez de leur naiſſance, fatiguez de leur bonne fortune, occupez de perruques, de livrées, de tabatieres ; érigeant l'ignorance en vertu, l'éfronterie en merite,& ſe donnant par tout

des airs de suffisance & de distinction, qui ne servent qu'à les rendre insupportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela, il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un Financier t'accommodera mieux.

ANGELIQUE.

Que vous me connoissez mal, mon pere ! jamais Financier ne me sera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces Messieurs-là. Aujourd'hui, le Palais d'un Prince ne suffit pas pour les loger. Trois mois aprés, on les trouve dans une Conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main ; sur le champ, on leur fait rendre de l'autre. Tantôt opulens, souvent miserables, & toûjours accablez de maledictions. Je ne sçay pas comme leurs femmes l'entendent : mais pour moy, j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied-là, ma mie, vôtre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donnez en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied-là, mon pere, j'aime encore mieux un bon Livre qu'un mêchant mari. Depuis trois ans que je commerce avec Ariſtote, il eſt à naître que nous ayons eu le moindre petit démêlé enſemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Ariſtote eſt un fort honnête homme. Mais....

ANGELIQUE.

Mais, vous avez beau dire, je n'en veux point démordre; je hais vôtre argent, je hais la nôce, je hais les hommes, je hais l'attirail du ménage, tout m'en rebute, tout m'en effraye, tout m'en fait horreur. L'étude au contraire, n'a pour moy que des charmes (*d'un ton ſerieux & poſé.*) Adieu, món pere, je vous quitte pour aller faire une experience de Mathematique. (*Elle s'en va.*)

TORTILLON *en colere.*

Ho, je vous regaleray bien avec vos experiences! Il ne ſera pourtant pas dit, Madame la Philoſophe, que vous ruinerez vôtre établiſſement pour être ſçavante. Malepeſte, je vous en empêcheray bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moy dans ma maiſon.

PIERROT (*en s'en allant avec lui.*)

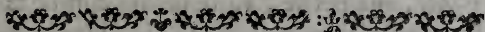
Si cela eſt, Mr, donnez-moy mon congé.

TORTILLON (*se retournant en colere vers l'endroit d'où Angelique est sortie.*

Comment, mort de ma vie ! des expériences de Mathematique, quand je parle de mariage ! Peu s'en faut, coquine, que je ne t'envoye tout à l'heure....

PIERROT.

Hé fy, Monsieur ! faut-il être comme cela homicide de sa vie ? Le Medecin vous a dit mille fois, qu'une mirancolie étoit capable de vous jetter les quatre fers en l'air.



SCENE
D'ISABELLE ET D'ANGELIQUE.

ISABELLE.

QUoy, ma chere sœur, tu ne veux rien accorder à mes raisons & à mes prieres ? toûjours infectée d'Auteurs, toûjours la duppe des Livres, tu prétens sacrifier ton établissement à ta manie, & préferer le nom de fille sçavante à celui de femme raisonnable ? Pour moy, je ne comprens point ta Letargie. Aimable, jeune, spirituelle, riche, tu veux devenir un hibou de Biblio-

theque, & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raiſonnemens?

ANGELIQUE.

Je ne croyois pas qu'une morveuſe de vôtre âge ſe mêlât de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons? Apprenez petite écervelée, que la liaiſon du ſang ne me rend point vos fadaiſes plus ſupportables. Je ſuis vôtre ſœur : mais, graces au Ciel, exemte des fatales impreſſions de la vanité & de la coqueterie.

ISABELLE.

Ah, ma petite, tu te fâches contre ta ſœur, qui t'aime plus que ſa vie? Je te jure, mon cœur, que je n'ay ni l'air ni l'eſprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le deſeſpoir où tu le mets, ſans te faire connoître que ton obſtination lui coûtera peut-être la vie. (*en l'embraſſant.*) Hé, ma ſœur, ſonge qu'en te mariant tu t'aſſures le bien de mon oncle, & que tes nôces ſeront bien-tôt ſuivies des miennes.

Tortillon paroît, & écoute.

ANGELIQUE.

Ah! c'eſt donc la nôce qui vous gourmande, ma mignonne, & qui vous fait parler avec tant de vigueur? Allez, n'avez-vous point de honte, d'aſſervir ſi indigne-

ment la raiſon à la nature, & de précipiter dans l'eſclavage des ſens, la ſuperiorité de l'eſprit? Quoy, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foibleſſe du cœur? & l'ombre d'un plaiſir l'emportera ſur un torrent de malheurs attachez au mariage? Puiſque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le parti de l'épée?

ISABELLE.

Ma pauvre ſœur, voilà bien de la morale perduë: Car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que ſoit la guerre, avec cela il faut encore ſe marier.

ANGELIQUE.

Oüi quand on eſt ſotte comme vous, & qu'on n'a pas l'eſprit de comprendre qu'un homme eſt cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'eſt donc que je n'ay pas étudié. Mais il me ſemble pourtant, qu'un homme eſt bien quelque choſe.

TORTILLON *à part.*

Elle a raiſon.

ISABELLE.

Je ne ſuis pourtant pas toute ſeule de mon avis, puiſque tout le monde ſe marie. Ma ſœur, avec ta philoſophie, que réponstu à cét argument?

ANGELIQUE.

Je répons, que ſi tout le monde ſe ma-

rie, que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien, je m'en repentiray avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le desespoir d'une folle, qui ne prend conseil que de son miroir; qui passe les jours entiers à sa toilette, & qui laisse les beautez de l'ame en friche, pour cultiver celle du corps avec idolatrie.

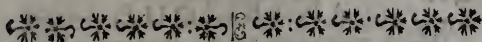
ISABELLE.

Hé bon Dieu, ma petite, pourquoy cet air farouche contre le soin qu'on prend de sa personne? Il me semble que l'amour propre a ses bornes, & que l'on peut sans crime être à sa toilette, ménager ses talens, & se prévaloir de sa jeunesse. Tout cela n'est point condamnable, quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce soit, vous voulez donc être mariée? (*Tortillon se fait voir, & aborde Angelique.*)





SCENE

DE TORTILLON, D'ANGELIQUE, ET D'ISABELLE.

TORTILLON.

ELle a raiſon de le vouloir ; & vous n'êtes qu'une ſotte de l'en détourner. Sçachez une fois pour toutes, que je ſuis vôtre pere, & que je trouveray le moyen de me faire obeïr. A la fin je me laſſe de vos grands mots, & des galimathias dont j'ay la tête rompuë à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens, mon pere, que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taiſez-vous inſolente : Je penſe que vôtre orgueil vient juſques à moy ? (*en la menaçant de ſon bâton*) Par la mort de ma vie. . . .

ISABELLE.

De grace, mon pere, ne vous emportez point. Ma ſœur n'a pas deſſein de vous offenſer.

ANGELIQUE.

Vous mocquez-vous, ma ſœur ? Le galimathias n'a jamais offenſé perſonne.

TORTILLON.

Ecoute, tu me pouſſe à bout : mais je te jure que tu ſeras mariée ; ou je feray ta ſœur ſi grande Dame, que tu en creveras de dépit.

ISABELLE.

Diſpenſez-moy, mon pere, de profiter de la diſgrace de ma ſœur.

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah, Monſieur, il y a je ne ſçay quoy là-bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire avec ton je ne ſçay quoy ? Eſt-ce un accident, une ſubſtance, un être materiel, ou un être de raiſon ?

PIERROT.

Vous nous la bailllez belle, ma foy, avec vôtre ſubſiſtance ? Je vous dis que cela eſt comme un phantôme. Cela pleure, cela eſt vêtu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne ſeroit-ce point une Veuve qui a tantôt envoyé demander ſi j'y étois ?

PIERROT.

Oh, ſi c'eſt une Veuve, elle eſt bien

affligée : Car ſon viſage eſt auſſi noir que ſon habit.

TORTILLON.

Fais-là entrer. (*Pierrot ſort.*)

ISABELLE.

Ne ſeroit-ce point auſſi de ces gens déguiſez qui vont le poignard ſur la gorge demander de l'argent dans les maiſons ? Il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant ſa ſœur avec mépris.*

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISABELLE.

Ma ſœur, point de comparaiſon ſur le courage. Vous êtes ſçavante, & puis c'eſt le tout.

PIERROT, ARLEQUIN *en Veuve, & les mêmes Acteurs de la Scene precedente.*

PIERROT.

Voila cette choſe noire, Monſieur, qui vous a demandée.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Ah ! ah ! ah ! Monſieur Tortillon, je ſuis ruinée.

TORTILLON.

Elle a perdu quelque procés, volontiers.

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir entre mes bras un mari qui a dix mille écus de rente ! Ah ! ah ! ah ! quelle angoiſſe, Monſieur, quel deſeſpoir !

ANGELIQUE *à part.*

Il n'y a pas-là tant dequoy pleurer. D'autres s'en réjoüiroient.

TORTILLON.

Madame, ſerois-je aſſez heureux pour pouvoir ſoulager vôtre douleur ?

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! Monſieur, je ſuis inconſolable.

TORTILLON.

En ces rencontres-là, Madame, il faut avoir recours à la raiſon.

ARLEQUIN.

Il n'y a raiſon qui puiſſe tenir contre... Ah ! ah !

ISABELLE.

La pauvre creature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement, il y a de bons cœurs de femmes !

TORTILLON.

Il faut eſperer, Madame, que le tems....

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me conſoleroient pas.

TORTILLON.

Si le tems ne peut rien, la consideration de Messieurs vos enfans doit....

ARLEQUIN.

Ce sont mes enfans, Monsieur, qui m'assassinent. Les Coquins me disputent mon doüaire, que j'ay si-bien gagné. (*De toute l'étenduë de sa voix.*) Ah ! ah ! ah ! C'est pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme-là pleuroit trop fort pour aimer son mari.

ARLEQUIN *d'un ton tranquille.*

Mon cher Monsieur Tortillon, puis qu'on n'ignore de rien chez vous, faites-moy la grace de me dire bonnement, dans combien de mois je pourray me remarier ? Apparemment cela est reglé par la Coûtume.

PIERROT *à part.*

Le trompeur animal qu'une femme ! Je croyois, ma foy, que cette carogne-là pleuroit son mari.

TORTILLON *vers Angelique.*

Coquine, voila les affronts où tu m'exposes avec ton Latin : (*se tournant vers Arlequin.*) Madame, je n'ay point de honte de vous dire que je n'ay pas étudié, à peine sçay-je lire ; & tout mon employ est de gouverner doucement mon

petit ménage. Mais voila, ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique, ſaluez Madame, & lui rendez raiſon de ce qu'elle vous demande. (*A Arlequin.*) Je vous laiſſe parler de vos affaires en liberté. Iſabelle ſuivez-moy, & qu'il ne vous arrive plus, ſur les yeux de vôtre tête, de vous laiſſer corrompre par vôtre ſœur.

ISABELLE.

Je ſçay trop le reſpect que je vous dois pour y manquer.

Tortillon & Iſabelle ſortent.

ARLEQUIN *aprés quelques ceremonies muettes s'aſſeyant auprés d'Angelique.*

Ma belle Demoiſelle, par quel bonheur les Loix ſont-elles tombées en quenoüille? Ah que je ſçay bon gré à feu mon mari d'être mort, pour me donner occaſion de vous conſulter!

ANGELIQUE.

Je lui ſçay bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté que vous lui aviez imprudemment ſacrifiée le jour de vos nôces.

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là, Mademoiſelle? Jamais femme n'a été plus libre que moy en paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaisoit point à Monsieur vôtre mari ?

ARLEQUIN.

Tout au contraire, il enchassoit mes sottises comme des Oracles, & n'avoit pas de plus grand plaisir que quand il me voyoit folâtrer avec tout le monde. Vous croyez bien que cela n'alloit pas au criminel ?

ANGELIQUE.

Quoy, il n'étoit point jaloux ?

ARLEQUIN.

Un galant homme ne se mêle point d'un si vilain métier. Sçavez-vous qu'il y a du ménage à n'être point jaloux ? Quand on s'en rapporte aveuglément à sa femme, jamais elle n'en abuse. Elle verra peut-être par preference un ami ou deux qui prennent soin de lui plaire : Mais quand le mari fait le malingre, & qu'il harasse une femme sur le choix de ses visites & de ses connoissances ; ma foy on ne lui fait point de quartier. Une femme mutinée se vange autant de fois qu'on se défie d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences, Madame, jamais ces sortes de rancunes ne vous ont pris.

ARLEQUIN.

J'euſſe été bien-malheureuſe ! Grace au Ciel, on ne m'a jamais contrainte: J'ay joüé, j'ay fait des parties, j'ay écrit des billets, j'ay couru le bal ; j'ay donné des rendez-vous, j'ay fait des voyages, j'ay vû des hommes tant que bon m'a ſemblé ; jamais Monſieur de la Duppardiere n'y a trouvé à redire. Oh, c'étoit un vray homme pour une femme.

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprés. . . .

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! (*en ſe laiſſant aller.*)

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, Madame ? vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Ah, ma chere Demoiſelle, c'eſt une vapeur de nôces qui me prend toutes les fois que je penſe à mon pauvre mari. (*En ſe frottant les yeux avec ſon mouchoir.*) Mon cher cœur, je ne te reverray plus !

ANGELIQUE.

Le malheur n'eſt pas grand.

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez, Mademoiſelle, j'ay eu dix-ſept enfans ; & ſi il

n'y paroît point à mon visage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ay jamais accouché, que mon mari ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail ?

ANGELIQUE.

L'horrible fonction !

ARLEQUIN.

Il me disoit si affectueusement : Que ne puis-je te soulager du mal que je te fais souffrir ! Helas le pauvre homme, il parloit à coup seur : Car il n'est que trop vray que je suis une honnête femme.

ANGELIQUE.

Quoy, Madame, le grand nombre d'enfans ne vous a point rebutée du mariage ?

ARLEQUIN.

Vous mocquez-vous, Mademoiselle ? C'en est la friandise. De bonne-foy, cela ne vous donne-t-il point quelque peu d'apetit pour la nôce ?

ANGELIQUE.

Non, je vous assure. Cela m'en donneroit plûtôt de l'horreur. Il me semble, Madame, que vous êtiez venuë ici pour consulter quelque chose ?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raison. C'est que l'amour de mon mari m'a entraînée

un peu loin. Oh ça, parlons à cœur ouvert. Par vos ſages conſeils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mari, ſans en rendre compte à mes enfans ? Diable, il a laiſſé deux cens bons mille écus ; & avec cela, comme vous pouvez croire, je ſerois bien-tôt remariée.

ANGELIQUE.

C'eſt-à-dire en bon François, qu'à l'exemple de beaucoup de meres, vous ne ſeriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous ?

ARLEQUIN.

Juſtement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en poſſeſſion de tout ſans miſericorde ?

ARLEQUIN.

Ah, que vous devinez juſte !

ANGELIQUE.

Vous remarier à un jeune homme ; & pour l'engager à une joyeuſe reconnoiſſance, vous ne manqueriez pas de lui donner une partie de vôtre bien en l'épouſant ?

ARLEQUIN.

Non. Je lui voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans, Madame ?

ARLEQUIN.

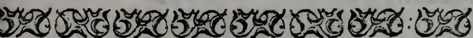
Ils prieront Dieu pour moy, de ne leur avoir pas laissé de bien pour leur épargner des procés.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot, ma sœur, quelqu'un, venez me délivrer d'une Megere si abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu sur les étrivieres. Décampons de peur d'accident. Mon pauvre mari, mon cher petit homme, ne te verray-je plus ? (*Il sort en pleurant.*)



SCENE
DE L'ENROLLEMENT.

TORTILLON, L'ARC-EN-CIEL *ami de Tortillon.* ISABELLE *en Capitaine*, MEZZETIN *en Sergent*, & UN TAMBOUR *qui surviennent.*

TORTILLON *seul.*

A La fin j'ay gagné sur moy de ne plus prendre à cœur la doctrine de ma fille aînée. Ce n'est pas la premiere

femme à qui l'étude a tourné la cervelle. Le Ciel me fait encore beaucoup de grace, quand il me laiſſe de quoy me conſoler dans ma Cadette, qui eſt une fille ſimple, douce, obéïſſante, & toûjours appliquée à faire mes volontez. Auſſi celle-là n'a jamais eu qu'une quenoüille, des aiguilles & de la tapiſſerie pour Bibliotheque. Si tous les peres ſçavoient combien il eſt perilleux de ſouffrir qu'une jeune fille écrive & fourre ſon nez dans les Livres, je ſuis ſeur..... (*il apperçoit l'Arc-en-Ciel.*) Ah ! Monſieur l'Arc-en-Ciel, que j'ay de joye d'un ſi heureux rencontre !

L'ARC-EN-CIEL.

Que ſçavez-vous ce qui m'amene ? je viens peut-être vous apprendre une des plus fâcheuſes nouvelles.

TORTILLON.

Vôtre fils ne ſeroit pas malade ? Car je penſe que vous n'avez rien de plus cher dans la vie.

L'ARC-EN-CIEL.

Malgré le chagrin qu'il me donne, j'en ſuis auſſi fol que vous l'êtes de vos filles ; mais laiſſons-là nos enfans (*regardant autour de lui*) ſommes-nous en liberté ?

TORTILLON.

He, vous pouvez tout dire.

L'ARC-EN-CIEL.

Sçavez-vous, mon voisin, que les anciens Marguilliers n'ont plus de rang, & que ces ânes d'Avocats marchent presentement devant nous à toutes les Ceremonies ?

TORTILLON.

Il n'y a pas grand mal à cela.

L'ARC-EN-CIEL.

Comment diable, pas grand mal. Vous êtes donc Ladre ? Est-ce que vous ne comptez pour rien de perdre la qualité d'ancien Marguillier, qui relevoit tous nos billets d'enterrement ? Cela étoit pourtant bien doux à des gens de boutique, d'avoir un titre honorable sans en rien payer.

TORTILLON.

Puis qu'il ne nous a rien couté, pourquoy se desesperer quand on nous l'ôte ?

L'ARC-EN-CIEL.

Non, ventre-bleu, marcher derriere un Avocat ! moy, detriere un gueux qui ne tapisse sa chambre qu'avec des Livres, qui se loüe par heure comme une chaise-roulante, & qui se fait mieux payer d'une mauvaise cause que d'une bonne ! Non, par la sang bleu, non,

je ne marcheray jamais derriere ces ignorans-là.

TORTILLON.

Mais à quoy bon s'estomaquer d'une chose reglée par la Justice?

L'ARC-EN-CIEL.

La Justice radote quand elle fâche les Marchands. Messieurs les gens de Robbe, vous n'avez presentement qu'à venir rechercher nos filles en mariage.... J'en aurois trois mille, oüi trois mille....

TORTILLON.

En verité, mon compere, c'est pousser le ressentiment trop loin.

L'ARC-EN-CIEL.

Ho voila qui est fait, je me retire le reste de mes jours à mon Village de la Pissotte, pour ne point rencontrer d'Avocats en mon chemin. Ha je renie, me voir préceder à mon âge par.....

TORTILLON.

Pour vous ôter ce chagrin-là de l'esprit, trouvez bon que je vous propose une matiere plus joyeuse, & qui peut-être ne vous déplaira pas.

L'ARC-EN-CIEL.

C'est selon ; car il y a matiere & matiere.

TORTILLON.

TORTILLON.

Vous ſçavez qu'Angelique a renoncé au mariage ?

L'ARC-EN-CIEL.

Que m'importe ?

TORTILLON.

Vous ſçavez encore que faute de ſe marier, les cinquante mille écus que mon frere lui a laiſſez, paſſent ſur la tête d'Iſabelle ma Cadette ?

L'ARC-EN-CIEL.

Tant mieux pour elle.

TORTILLON.

Que vous en ſemble d'Iſabelle, n'eſt-ce pas une fille bien née ?

L'ARC-EN-CIEL.

Comme les autres.

TORTILLON.

J'en conviens, mais elle eſt fort avenante ; & je ſuis perſuadé qu'un honnête homme en ſera content.

L'ARC-EN-CIEL.

Peut-être qu'oüi, peut-être que non.

TORTILLON.

Il y a long-tems, mon Compere, que j'enviſage vôtre fils, comme un tres-bon ſujet pour faire un Gendre ; il a de l'eſprit, il eſt bien fait, c'eſt vôtre fils en un mot. Et il ne tiendra qu'à vous qu'un prompt mariage n'uniſſe nos familles & nos fortunes.

L'ARC-EN-CIEL.

Ha, mon voisin, que vous a fait Isabelle pour lui vouloir tant de mal. Octave est un garnement qui n'a ni raison ni conduite ; il s'est amouraché depuis peu d'une veuve qui a déja des enfans mariez. Le coquin ! ne pas prendre une femme toute neuve !

TORTILLON.

Les peres disent rarement du bien de leurs enfans.

L'ARC-EN-CIEL.

Pour moy je le renonce pour mon fils. Je l'avois placé dans la meilleure Etude de Paris, où sans vanité, au bout de trois semaines, il enfloit déja une declaration de dépens avec autant de hardiesse qu'un ancien Procureur.

TORTILLON.

Le beau naturel !

L'ARC-EN-CIEL.

Le miserable ! au lieu de faire valoir un si heureux talent, s'est accosté d'un tas de libertins qui lui ont mis le vent dans la tête, & qui lui persuadent, parce que j'ay du bien.....

TORTILLON.

Mon Compere, il ne faut pas toûjours géner l'inclination de la jeunesse, cela peut avoir par fois de fâcheuses suites.

L'ARC-EN-CIEL.

Croiriez-vous que depuis un tems le maraut se fait appeller Monsieur le Baron de Tricolor ?

TORTILLON.

Et pourquoy cela ?

L'ARC-EN-CIEL.

Parce que le nom de l'Arc-en-Ciel lui semble trop mesquin. Fripon ! il y a plus de cent cinquante ans que de pere en fils nous avons le même nom, & la même enseigne à nôtre Boutique.

TORTILLON.

Ho, il a tort.

L'ARC-EN-CIEL.

Je vous dis, mon voisin, qu'il a l'insolence de me traiter de Bourgeois.

TORTILLON.

Ce n'est pas tout-à-fait vous méconnoître.

L'ARC-EN-CIEL.

Non, mort-bleu ; mais je lui apprendray qu'il ne laisse pas d'être mon fils, quoy-qu'il ait déguisé sa naissance, avec une brette & un manteau rouge. . . . . A la fin la patience m'échappera.

TORTILLON.

Mon cher compere, ce n'est pas un vice à un jeune homme d'avoir un peu d'ambition. Je vous jure moy, s'il épouse ma

fille, qu'elle le reduira au point où vous souhaitez; c'est une creature adroite, douce, engageante, & qui rendra un mari souple comme un chamois.

L'ARC-EN-CIEL.

Mais croyez-vous qu'une fille posée comme Isabelle, veuille épouser un fanfaron qui.....

TORTILLON.

Il suffit que je le veuille moy; ma fille n'a jamais eu d'autres volontez que les miennes. C'est un mouton, vous dis-je, qui se fait un plaisir de m'obeïr, & de suivre.....

ISABELLE *en Capitaine en grondant Mezzetin.*

Ecoutez, Sergent, si ma recruë n'est faite dans trois jours, sans autre forme de procés je reprends la hallebarde. Contez là-dessus.

MEZZETIN.

Voila une belle recompense à un pauvre diable qui se creve à vous faire des Soldats; est-ce ma faute à moy, s'ils desertent?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regardera le pas de la porte, brisez-moy lui la tête d'un coup de pistolet; cela fera peur aux autres.

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

Voila un Cadet qui ne ressemble pas mal à vôtre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce soir à quelque assemblée. (*vers Isabelle*) Ma mie tu commences le Carnaval de bonne heure;car il me semble que les Masques ne courent gueres pendant le Printemps.

ISABELLE (*vers Mezzetin.*)

He oüi, les Masques !

MEZZETIN.

Le vieux fou ! (*Mezzetin lâche un tourbillon de fumée dans le visage de l'Arc-en-Ciel.*)

L'ARC-EN-CIEL.

Ah ! je suis englouti.

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, Monsieur l'Arc-en-Ciel, qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN (*vers l'Arc-en-Ciel.*)

Ma foy, vive la pipe ! c'est le salut du Grivois.

TORTILLON.

Dis-moy donc,ma fille,avec qui cours-tu le bal ?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.

L'ARC-EN-CIEL (*à l'oreille de Tortillon.*)

C'eſt ſur cette fille-là que vous faites repoſer toutes vos eſperances ?

TORTILLON.

Avec une armée de quatre-vingt mille hommes ! Oüais ! que veut dire tout cela.

ISABELLE.

Pour faire ceſſer vôtre ſurpriſe, ſçachez, mon pere, que la moleſſe & l'oiſiveté des femmes m'ont donné une telle averſion de mon ſexe, que ne le pouvant changer, je tâche du moins de le déguiſer par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre eſt la veritable école de la gloire, en attendant mieux, je me fais d'abord Capitaine d'Infanterie.

TORTILLON.

Plaît-il ?

ISABELLE.

Oüi morbleu, Capitaine d'Infanterie ; & je prétens que toutes les ſemaines la Gazette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN-CIEL, (*en montrant le doigt à Tortillon, & ſe moquant.*)

Une fille douce ! raiſonnable !

ISABELLE.

O ça, de bonne foy, mon pere, ne conviendrez-vous pas qu'un chapeau retroussé me coiffe infiniment mieux, qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes ? qu'une plume a toute une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes ?

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadette est encore plus malade que l'aînée.

MEZZETIN *rentrant brusquement.*

Le pere de Jolicœur, mon Capitaine, qui apporte trente Loüis d'or pour dégager son fils ?

ISABELLE.

C'est un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'est ce que je lui ay dit, moy. Je lui vas diablement river son clou, avec ses trente Loüis.

TORTILLON (*les larmes aux yeux, vers l'Arc-en-Ciel.*)

Mon compere, que je suis malheureux en enfans !

L'ARC-EN-CIEL.
Point du tout. C'eſt une fille qui n'a d'autres volontez que les vôtres.
TORTILLON *vers Iſabelle.*
Ma chere fille, je voy bien que tout ceci n'eſt qu'une gageure pour te réjoüir. N'eſt-il pas vray ? Mais plaiſanterie à part, ſçais-tu, ma belle, que je ſonge tout de bon à te marier, & que je te deſtine un des plus jolis hommes.....
ISABELLE.
Hé fy ! Révez-vous de me faire une auſſi brutale propoſition ?
TORTILLON.
Comment donc ?
ISABELLE.
Quoy je paſſerois, comme les autres femmes, les deux tiers de ma vie devant un miroir ? Je ſerois toûjours occupée d'enfans, de nourrices, de meubles, de juppes, de dentelles, de fichus, de parfums, & de toutes les drogues qui font la felicité, ou pour parler plus juſte, la miſere de nôtre ſexe ? Non, non, mon pere, non, j'ay l'ame plus élevée. Je ne bleſſe les hommes qu'à bons coups de piſtolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma reputation ; & de peur de me més-allier, je n'épouſeray jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité, vous ne croyez

pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille ? Il n'y a mordi point de perils que je n'affronte, pourvû qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre, ventre-bleu, de la guerre, pour me diſtinguer !

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

C'eſt un mouton, qui ſe fait une joye de vous obeïr.

TORTILLON.

Non; compere, ce ſont quelques vapeurs qui la tourmentent. Tâchez, je vous prie, de l'amuſer, pendant que je vais dire à ma femme de la mettre au lit. (*vers Iſabelle*) Ma mie, je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon Cabinet chercher un colletin de buffle, & des paremens de piſtolets brodez de ſemences de perles, dont je te veux faire preſent. Jamais Capitaine n'en a porté de ſi beaux.

ISABELLE *à Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque ſabre d'acier de Damas ? Je n'en ferois, mordi, point à deux fois pour abbattre une tête.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'eſprit d'une ſi ſage creature ne peut être tourné en ſi peu de tems.

L'ARC-EN-CIEL *à Iſabelle.*

Dites-donc, ma belle voiſine, eſt-ce tout de bon que vous ne voulez point vous ma-

rier ? Prenez garde au moins de fâcher Monſieur vôtre pere.

ISABELLE.

Ah, l'Arc-en-Ciel, que je t'aime avec tes remontrances ! O ça, vieux Coquin, es-tu bon à quelque choſe ? Me voudrois-tu bailler deux cens Loüis pour achever mon équipage ? Je vois déja à ta mine uſuriere, que tu aimeras mieux les prêter ſur gages, au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois, ce ſeroit ma foy de bon cœur : Mais comme vous ſçavez, mon fils me ruïne.

ISABELLE.

A propos, on dit qu'il copie aſſez bien le Gentilhomme, & que le nom de Baron ne lui meſſied point. Il a beau faire, il faut avec cela deux campagnes pour le décraſſer tout à fait. Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Il me ſemble qu'il y a long-tems que j'ay ſoif. Fais-nous apporter une tranche de jambon. Monſieur l'Arc-en-Ciel ne ſera pas fâché de boire un coup de vin à la glace ?

L'ARC-EN CIEL.

J'aurois volontiers cét honneur-là : mais. . . .

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais.... Vous boirez, ma foy, & dans mon verre encore. Allons vîte, une bouteille de vin de Champagne.

L'ARC-EN-CIEL.

Dispensez-moy de cela, je vous en prie. Il faut que je sois à quatre heures dans la Salle du Palais, pour régler un petit compte avec un Marchand de Bonnets qui tient de moy une Boutique.

ISABELLE.

Un Marchand de Bonnets? Ah, vous ne me refuserez pas une grace? *(vers Mezzetin.)* St, st. *(à l'Arc-en-Ciel)* Je vous prie, Monsieur, achetez-moy un de ces beaux bonnets de brocard d'or, bordez de fourrure. J'y mettray jusqu'à trois Loüis, que je vais vous bailler, s'entend : Car sans argent, les commissions ne sont point agréables. *(en lui mettant trois Loüis d'or dans la main)* Tenez, Monsieur l'Arc-en-Ciel. Qu'il soit des mieux étoffez, & des plus à la mode, je vous en prie.

L'ARC-EN-CIEL.

J'y feray tout de mon mieux, & je vous le porteray demain à vôtre lever.

ISABELLE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon Sergent l'ira demain prendre chez vous.

MEZZETIN.

Moy ? je ne ſçais point les ruës ; & puis je n'ay point de memoire. Jamais il ne me ſouviendra de ce diable de nom-là. A moins que je ne l'écrive ſur mes tablettes. Monſieur l'Ar... l'Ar... l'Ar...

L'ARC-EN-CIEL.

L'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix.

MEZZETIN.

Lar... Cor... lic... dy... tris... Diable emporte, ſi j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL.

Donnez, donnez, je vous en épargneray la peine, (*il écrit ſon nom & ſa ruë*) l'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix. Vous ne ſçauriez manquer. Tous les enfans du quartier me connoiſſent.

L'ESCHALOTE *à Iſabelle.*

Voilà la femme de ce Fripier qui a fait enrôller ſon mari.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle ?

L'ESCHALOTE.

Elle vous apporte vingt piſtoles, pour ne lui pas donner ſon congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle-là ; je mettray ma foy ma compagnie à cent hommes. (*à l'Arc-en-Ciel*) Ça, mangeons un petit morceau en liberté. (*en ſe mettant à*

table) Allons nôtre cher, mets-toy là, a côté de moy. L'Eſchalote ?

L'ESCHALOTE.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

N'entends-tu pas à demi-mot ? du vin à Monſieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je ſors de boire, Mademoiſelle. Il n'y a pas demie-heure que je ſuis hors de table.

ISABELLE.

Ah, que de façons ! (*Elle le fait aſſeoir.*) Nous autres gens de Guerre, nous ſerions bien-tôt ſur la litiere, ſi nous ne mangions à toutes les heures du jour. (*On apporte deux verres, l'un à Iſabelle & l'autre à l'Arc-en-Ciel.*) Allons, voiſin, à ta ſanté.

L'ARC-EN-CIEL.

A la vôtre, pareillement.

ISABELLE *au Laquais, l'épée à la main.*

Maraut, à qui tient-il que je ne te paſſe mon épée au travers du corps ? Preſenter un verre ſans le rinſſer ?

L'ARC-EN CIEL.

Oh, quartier, Monſieur, je vous en prie ! le verre eſt plus net cent fois qu'à moy n'appartient.

ISABELLE *s'étant aſſiſe.*

Ne ments point, vieux l'Arc-en-Ciel,

combien y a-t-il que tu és marié ?

L'ARC-EN-CIEL.

Trop pour mes pechez !

ISABELLE.

Ta femme a la mine d'être un peu diablesse, oüi ?

L'ARC-EN CIEL.

Tout l'enfer ensemble n'est pas si méchant.

ISABELLE.

Voyons ces chagrins-là dans le vin. Allons, l'Eschalotte, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je pense que c'est le mieux. *(Il prend un verre.)* Derechef à ce que vous aimez ?

ISABELLE.

Je n'aime ma foy que la guerre. A propos de la guerre, ne dit-on point de nouvelles ?

L'ARC-EN-CIEL.

On dit, ma foy, que nos ennemis ont de malins vouloirs. Mais à bon chat, bon rat.

ISABELLE.

Oh que je te sçais de gré, vieux fou, de tes colibets ! Va, va, pagnote, dors en repos. Nous avons un Maître qui les menera bon train. Allons, bûvons à sa santé. L'Echalote, du vin à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, de tout mon cœur. Vîte, une rasade.

ISABELLE.

Allons, mordy, j'en suis avec plaisir.

(On leur apporte chacun un verre de vin.)

L'ARC-EN-CIEL *se levant.*

A la santé du Roy : Mon Capitaine, je vous la porte.

ISABELLE *à part.*

Il ne pense pas si bien dire. Et moy, je vous en fais raison, à rouge bord, comme vous voyez. (*ils se rassoyent*) Et bien, que dites-vous de mon vin ?

L'ARC-EN-CIEL.

Il est délicieux.

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de Parmesan, avec un Saucisson de Boulogne. L'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeste, comme vous y allez ! Je ne songe pas que mon locataire m'attend, Allons, c'est le vin du cheval. (*aprés avoir bû.*) Je m'enfuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard, au moins, je vous en prie ?

L'ARC-EN-CIEL.

Laissez-moy faire. Il n'y aura rien de

trop beau pour vous. (*à part*) Pauvre Monsieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles ! (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Mezzetin?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantôt réjoüir Monsieur le Bourgeois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN.

Mais, Monsieur. . . .

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais ?

MEZZETIN.

C'est-à-dire que tous ces enrôllemens-là nous porteront guignon, & qu'à la fin le Sergent & le Capitaine pourront bien. . .

ISABELLE (*courant aprés lui un pistolet à la main.*)

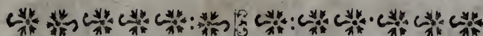
Ah poltron, tu repliques a ton Officier ? Par la mort. . . . (*Mezzetin fuit : elle le couche en joüe. Il tombe de peur.*)

MEZZETIN *roulant sur le Theâtre.*

Misericorde ! Je suis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obéir, il faudra que je tuë cinq ou six hommes par échantillon.



SCENE DU TAMBOUR.

L'ARC-EN-CIEL *revenant du Palais avec un beau bonnet de brocard d'or, garni de fourrure au bord, qu'il tient à sa main.*

QUand les hommes font des enfans, ils devroient bien demander au Ciel la grace de les faire raisonnables. Voyez, je vous prie ! ce pauvre Monsieur Tortillon n'a que deux filles ; l'aînée veut épouser Ciceron, & la cadette se fait Capitaine d'Infanterie. Si je ne le voyois pas j'aurois de la peine à le croire. Malheureux pere, que je te plains ! Je m'en vais pourtant m'acquitter de ma commission, & voir si cette brave Officiere en sera contente.

TORTILLON *venant à la rencontre de l'Arc-en-Ciel, il l'embrasse, & lui dit :*

Mon cher compere, je mourois d'envie de vous rencontrer. Hé bien, vos

ſages conſeils ont-ils reduit Iſabelle ? avez-vous gagné quelque choſe ſur ſon eſprit ?

L'ARC-EN-CIEL.

Non, mais j'ay gagné quatre grands coups de vin de Champagne, qu'elle m'a fait avaler fort bruſquement ; ſi je n'euſſe décampé, il n'en falloit que deux verres pour me jetter ſur le côté. Ha la rude beuveuſe !

TORTILLON.

Non. . . . abſolument je n'ay point fait ces filles-là.

L'ARC-EN-CIEL.

On ne laiſſe pas pourtant de vous en faire honneur dans le monde.

TORTILLON *montrant le bonnet que l'Arc-en-Ciel tient à la main.*

A qui portez-vous cette braverie-là ?

MEZZETIN *en Sergent, un Tambour, quatre Soldats le mouſqueton ſur l'épaule & la mêche allumée, ſuivant Mezzetin. Le Tambour bat autour de l'Arc-en-Ciel & de Tortillon.*

MEZZETIN *s'approche d'eux, & leur dit :*

Chapeaux bas, Meſſieurs.

TORTILLON *à l'Arc-en-Ciel.*

C'eſt le décris de quelque monnoye. (*Ils ſe découvrent.*)

MEZZETIN *lit.*

De par le Roy, *Il eſt enjoint à Maître Anaſtaſe l'Arc-en-Ciel, enrôlé dans la Compagnie de Monſieur le Chevalier de Finbec, Capitaine d'Infanterie, de ſe rendre inceſſamment au Drapeau, pour partir demain à quatre heures du matin avec le reſte de la recruë ; & faute par lui de s'y rendre, il ſera puni comme deſerteur ſuivant la rigueur des Ordonnances.* Le Tambour rebat, & aprés qu'il a battu.

L'ARC-EN-CIEL.

Moy, Meſſieurs, enrôlé ?

MEZZETIN.

Vous appellez-vous l'Arc-en-Ciel ?

L'ARC-EN-CIEL.

Oüi, Monſieur, je n'ay jamais changé de nom.

MEZZETIN.

Comment Belître, vous prenez l'argent du Roy, & vous ne le voulez pas ſervir ? Par la mort. .... (*Il lui preſente la hallebarde dans le ventre.*)

TORTILLON *à Mezzetin.*

Un Marchand de ſon âge ne ſonge guere à s'enrôler,

MEZZETIN *tenant son épée à deux mains.*

Je vous dis moy qu'il a reçu trois loüis-d'or, & qu'il a signé sur mes tablettes, (*en mettant l'épée moitié hors du fourreau.*) Ventre-bleu, est-ce que vous raisonnez vous qui prenez son parti :

TORTILLON *se mettant quasi à genoux.*

A Dieu ne plaise, Monsieur ; je dis qu'il a grand tort, & qu'il doit faire la campagne, puisqu'il a pris l'argent du Roy.

L'ARC-EN-CIEL *vers Mezzetin.*

Quoy, Monsieur le Sergent, vous ne vous ne souvenez pas que les trois loüis-d'or m'ont été baillez par Mademoiselle vôtre Capitaine pour lui acheter un bonnet ?

MEZZETIN.

Ha, vieux coquin, tu employes nôtre argent à donner des bonnets de brocard d'or à ta Maîtresse ! Tenez l'en voila-t-il pas saisi ?

L'ARC-EN-CIEL.

Eh, Monsieur, je l'apportois chez vous.

MEZZETIN *aux Soldats qui sont avec lui.*

Soldats qu'on se saisisse de cette homme-là.

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, Monſieur.

MEZZETIN.

Il n'y a Monſieur qui tienne, par la je renie, ou vous viendrez au Drappeau (*On lui lie les mains.*)

L'ARC-EN-CIEL *vers Tortillon.*

Ha, mon cher compere, ne m'abandonnez pas.

MEZZETIN *à Tortillon.*

Cet homme-là veut-il que je l'enrôle?

TORTILLON *en faiſant paſſage.*

Dieu m'en preſerve, Monſieur, je dis qu'il en vaudra mieux d'avoir aſſiſté à deux ou trois ſieges.

Le Tambour rebat, Mezzetin marche le premier avec ſa hallebarde, & deux Soldats le ſuivent en tenant l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL *aux Soldats.*

Hé, Meſſieurs, quartier, je vous donne quatre cens loüis-d'or.

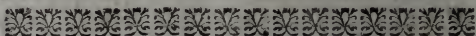
MEZZETIN.

Ce n'eſt pas pour le Tambour; allons, marchons, nous parlerons de cela tantôt. (*Ils s'en vont en battant le tambour.*)

TORTILLON *ſeul aprés qu'ils ſont partis.*

Mes filles ſont folles, Monſieur l'Arc-

en-Ciel s'enrôle à ſoixante & dix ans. Du moins je ne ſuis pas tout ſeul à plaindre. N'eſt-ce point quelque mauvais vent qui démonte comme cela toutes les cervelles ? on ne ſçauroit trop tôt avertir Madame l'Arc-en-Ciel de la diſgrace de ſon mari. Il faut tout mettre en uſage pour le tirer du bourbier ; mais auſſi quelle folie à un Marchand de s'enrôler ! Voila ce que fait l'avarice.



SCENE
DU PROFESSEUR d'Amour.

ANGELIQUE *ſeule, ſur un lit de repos, ayant pluſieurs Livres autour d'elle.*

N'Y a-t-il que la ſolitude qui puiſſe garantir nôtre ſexe de l'importunité des hommes ? Ah, le maudit état que celui d'une fille ! A chaque pas, à chaque moment, ſe voir expoſée aux fades & langoureux diſcours d'un tas d'étourdis, qui n'ont que l'amour pour étude, & l'oiſiveté pour employ ! Quand le malheur

veut qu'on ſoit abordée par ces ſortes de gens, vous n'entendez auprés de vous qu'un ramage de ſoûpirs, une grêle de plaintes : Ma chere, mon aimable, ma reine, eſt-il poſſible que ma douleur.... Quoy ? ma perſeverance & ma tendreſſe..... Ah, ſi jamais mon martyre.... Et puis on ſoupoudre toutes ces ſottiſes d'un peu de deſeſpoir ; & voila les hameçons où ſe prennent la plûpart des filles, qui ſont aſſez ſottes pour prêter l'oreille aux bagatelles. Quant à moy, je ſuis ſi rebutée de la fadaiſe ; j'ay une telle horreur de l'amour, & une ſi forte averſion pour les hommes, que jamais... Non jamais....

PIERROT, ANGELIQUE.

PIERROT *entrant bruſquement, & allant à Angelique.*

C'eſt ma foy ce coup-ci, qu'il en faut découdre. Vous n'avez, mordi, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Pierrot ?

PIERROT.

Cela veut dire qu'il y a là-bas un homme.... Parbleu c'eſt un maître homme.

ANGELIQUE.

Quoy, jamais la terre ne ſera purgée de cette malediction-là !

PIERROT.

Qu'ay-je affaire, moy, de vos maudiſſons ? Tant y a que c'eſt un compere qui ſçait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une concluſion avec vous ? Non, non, je me trompe, c'eſt une conſervation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une converſation ?

PIERROT.

Oüi, à propos, c'eſt comme vous dites. Dame on a l'eſprit tarabuſté de tant de ſortes de beſognes, que les mots ne viennent pas ſous le pouce comme on voudroit.

ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot, quelle ſorte d'homme eſt-ce ?

PIERROT.

C'eſt un homme qui a un nez au viſage, & qui vous va diablement donner vôtre reſte. Son valet m'a dit, qu'il enſeigne tout plein de curioſitez, & qu'il vous montrera plus de choſes dans un quart-d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les

hommes,

hommes, je ne laisse pas, quand ils sont sçavants, de les trouver supportables. Puis qu'il est si habile, va le faire monter. (*Pierrot s'en va.*) On peut risquer un quart-d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en soit le profit, on est toûjours suffisamment dédommagée de son temps & de son attention.

ARLEQUIN *Professeur d'amour, à visage découvert, habillé proprement à la Françoise.*

ANGELIQUE. PIERROT.

PIERROT *à Arlequin, en lui montrant Angelique.*

Tenez, voila cette creature qui n'ignore de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN *aprés avoir consideré Angelique.*

Ah Ciel ! est-il possible qu'un esprit si cultivé habite une figure si negligée ?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, Monsieur, à mon délabrement. Mais vous n'ignorez pas que les livres & la toilette sont fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, Mademoiselle ; & je vous soûtiens qu'un air dégingandé est la marque infaillible d'un merite farouche, & d'un sçavoir capricieux.

PIERROT.

Voila ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. (*Vers Angelique*,) Dieu nous devoit cet homme-là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise. Selon moy, rien n'est plus tuant que ces loüeurs de profession, qui nous brident le nez de nôtre merite, & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuser du tems si cher & si précieux, oserois-je vous demander, Mademoiselle, quelles sont vos occupations ; quels Livres vous lisez, & de quelle maniere vos heures sont partagées ?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact, je vous diray, Monsieur, que je dors trespeu.

ARLEQUIN.

Tant pis !

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis !

ANGELIQUE.

Et que la Philoſophie étant ma paſſion dominante, j'ay toûjours devant les yeux Seneque, Ariſtote, Socrate, ou quelque autre fameux modele de la Sageſſe.

ARLEQUIN.

Toûjours de pis en pis. Hé fi, Mademoiſelle, vous ne liſez que des Auteurs à beurrieres. Ces trois hommes-là que vous venez de nommer, ont plus gâté d'eſprits, que tous les livres du monde n'en ont façonnez.

PIERROT.

C'eſt pour cela que je n'y ay jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! que je plains le tems que vous avez perdu à feüilleter tant de vieux Bouquins !

ANGELIQUE.

Apparemment, Monſieur, vous ne venez chez moy que pour m'inſulter ?

ARLEQUIN.

Je n'y viens, prodige de nos jours, que pour rendre hommage à vos lumieres, & pour vous convaincre que toutes vos

ſciences enſemble ne valent pas la ſeule choſe que vous ignorez.

PIERROT.

Monſieur eſt franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puiſque les grands hommes vous paroiſſent ſi mépriſables, oſerois-je, Monſieur vous demander à mon tour qui vous êtes, & quelle eſt vôtre profeſſion?

ARLEQUIN.

Je ſuis, trop aimable ſçavante, un Operateur infaillible pour les fractures de la raiſon, pour les diſlocations de l'eſprit, pour les entorſes du bon ſens, & generalement pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre ou par ignorance ou par temperament; c'eſt-à-dire en un mot, que j'apprivoiſe les humeurs farouches par la délicateſſe de mon art, & que par la douceur de mes préceptes, j'inſinuë l'amour aux ames les plus glacées.

ANGELIQUE.

Quoy, Monſieur, vous voulez perſuader que l'amour s'apprend par regles?

ARLEQUIN.

Infailliblement.

ANGELIQUE.

Que vos préceptes peuvent déterminer une ame à la tendreſſe?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGELIQUE.

Et en combien d'années faites-vous ces sortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGELIQUE.

En deux leçons ! J'avoüe que je n'ay jamais été curieuse : mais je la deviendrois volontiers pour.....

ARLEQUIN.

Je vous entends. Vous voulez être mon écoliere ?

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'étude, on est toûjours bien-aise d'apprendre quelque chose de nouveau.

ARLEQUIN.

Ça, commençons par vous nettoyer l'esprit, & par chasser toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la premiere de mes maximes est, que l'Amour & la Philosophie sont incompatibles.

ANGELIQUE.

Suivant vôtre doctrine, il ne faut donc point de raison en Amour ?

ARLEQUIN.

A vous dire vray, elle n'y sert pas de

grand' chose. Car d'abord que nôtre penchant nous porte à aimer quelqu'un, tous les argumens sont inutiles pour nous en détourner. Un seul mouvement du cœur a plus de credit sur l'ame, que les galimathias de Seneque & d'Aristote. Vous jetterez toutes ces gens-là au feu, si-tôt que vous prendrez goût à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne sçay point ce qu'il arrivera : mais je prens déja beaucoup de plaisir à vos expressions, qui n'ont point cet air sauvage que je trouve dans tous les Autheurs.

ARLEQUIN.

Fy ! ce sont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne de la politesse ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce, qui use peu à peu tous les defauts ; & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours, une bonne grace aux manieres. Je passe bien plus avant. Je maintiens qu'une Demoiselle occupée d'une tendre amitié, en paroît mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

Oh pour le coup, vous poussez la ga-

geure trop loin. Quoy ? il seroit possible qu'une fille devînt belle à mesure qu'elle deviendroit sensible ?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une Fille Sçavante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vray, Mademoiselle, que le visage est le miroir de l'Ame ?

ANGELIQUE.

Rien n'est plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame ensevelie dans la froideur, communique au visage une espece de letargie, qui rend tous ses traits inanimez, & qui jette une indolence insuportable dans tout le reste de la personne ?

ANGELIQUE.

Cela me paroît vray-semblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire : une seule étincelle d'amour, allumée à propos dans un jeune cœur, rend l'imagination plus prompte, l'esprit plus aisé, la conversation plus animée, les yeux plus brillans, & répand sur tout le visage ce je ne sçay quoy, vif & touchant, dont il est impossible de se défendre.

ANGELIQUE *à part.*

Depuis que je suis au monde, je n'ay enco-

re vû personne s'expliquer avec tant de facilité. (*vers Arlequin*) Vous devez avoir bien des écolieres, Monsieur? Car il est peu de femmes qui n'apprennent volontiers à aimer pour devenir belles. Moy, par exemple, croïez-vous que je fusse plus aimable, si j'avois moins d'aversion pour les hommes?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitteray point que vous n'en soyez convaincuë.

ANGELIQUE.

Quoy, sur le champ vous m'allez faire devenir belle? il n'y a pas de magie, au moins, à vôtre doctrine?

ARLEQUIN.

Rien de plus simple, rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Commencez, s'il vous plaît, par vous faire apporter un de vous plus beaux habits, & tout le reste de l'ajustement.

ANGELIQUE.

Volontiers. Muscadin?

MUSCADIN *Laquais.*

Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Dites qu'on me vienne habiller. (*vers Arlequin*) Mais à quoy bon, Monsieur, ce préparatif?

ARLEQUIN.

Vous ne sçavez donc pas que l'amour

fuit les gens mal-propres, & qu'il faut être sur le bon pied pour le recevoir ?

ANGELIQUE.

Je vois bien que j'ay trés-mal employé mon tems, & que j'ignore les choses les plus necessaires. (*La femme de Chambre entre.*) Toinon, habille moy. (*Elle passe son manteau, & s'habille dans le moment. Puis parlant à Arlequin.*) Vous voyez comme je suis obéïssante ?

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier, des bracelets, & beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité, j'en ay de passables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

ANGELIQUE.

Fy ! l'horrible chose !

ARLEQUIN.

Croyez conseil. Mettez-en seulement sept ou huit. Les mouches n'offensent pas la bien-seance, quand on en use moderément.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obéïray jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une écoliere du grand air!

ANGELIQUE.

Tout de bon, me trouvez-vous à vôtre gré ?

ARLEQUIN.

Je ſerois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans vôtre fauteüil, & vous ſouvenez ſeulement qu'il faut m'écouter, me croire, & me répondre de bonne foy, ſuivant les mouvemens de vôtre cœur.

ANGELIQUE.

Serieuſement, Monſieur, ſi j'aime, deviendray-je plus jolie ?

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoitrez pas. Je m'en vais vous parler, comme feroit un homme qui auroit aſſez de bien, & aſſez de mérite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je ſuis beaucoup plus ſenſible au merite. Ainſi, Monſieur, parlez comme de vous, & n'empruntez les ſentimens de perſonne.

ARLEQUIN (*ſon chapeau à la main, & d'un ton fort reſpectueux.*)

Puiſque vos bontez préviennent mon attente, & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute ſa tendreſſe, il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui aſſaiſonnent d'ordinaire les dé-

clarations des Amans : il ne lui échapera, ni desespoir, ni sanglots, ni martyres. . . .

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe !

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre que pour étourdir les ames vulgaires, qui se laissent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infaillible éloquence pour persuader un esprit aussi éclairé que le vôtre, c'est la sincerité avec laquelle je rends justice à tout ce que vous valez. Je n'employe que mon estime pour meriter la vôtre.

ANGELIQUE.

C'est joüer à coup seur !

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire ; jamais vous n'éprouverez d'inégalité dans mon humeur ; jamais de contrarieté dans mes sentimens ; jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela étoit vray, Monsieur, cela seroit bien rare, & en même-tems bien doux !

ARLEQUIN.

Quoy vous me faites l'outrage d'en douter ?

ANGELIQUE.

On doute volontiers d'un bien qu'on ſouhaitte.

ARLEQUIN.

Hé Madame, traittez plus favorablement ma bonne foy, croyez que ma bouche eſt le fidelle interprete de mon cœur, & qu'aucune de mes actions ne démentira la perſeverante attache que j'auray pour vous le reſte de ma vie.

ANGELIQUE.

Quoy, ſi j'étois vôtre femme, vous m'aimeriez toûjours ?

ARLEQUIN.

Que vos ſcrupules ſont cruels ! oüi charmante écoliere, je vous aimeray toûjours. Mais vous n'ignorez pas que de tous les ſuplices, le plus cruel eſt celui d'aimer ſeul. A mon exemple, vôtre cœur deviendroit-il ſenſible ? & pourrois-je me flatter d'autant de tendreſſe que je vous en promets ? Ma belle, vous détournez vos yeux, vous ne me répondez rien. Ah ! ſans doute, ma leçon commence à vous ennuyer ?

ANGELIQUE.

Tout au contraire, Monſieur, je m'apperçois que j'en profite peut-être trop, & que mon ſilence répond aſſez juſte à ce que vous me demandez. Toinon ?

TOINON.

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir (*aprés s'être regardée & faisant un grand soûpir de joye, elle se tourne vers Arlequin, & lui dit tendrement.*) Ah le bon maître !

ARLEQUIN.

Serois-je assez heureux....

ANGELIQUE.

Vous êtes assez heureux pour m'avoir tenu parole: oüi je conviens de bonne foy que je suis plus jolie dés la premiere leçon. Quand me viendrez-vous donner la seconde ?

ARLEQUIN.

Vôtre heure sera la mienne.

ANGELIQUE.

Hé bien revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Trés-volontiers.

ANGELIQUE.

Non, non, Monsieur; ce soir s'il vous plaît,

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien si vous voulez, à l'issuë du dîner. Enfin, vous ne sçauriez revenir trop tôt, pourvû que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN.

Le tems vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu, Monfieur, jufqu'à tantôt; mais foyez ponctuel au moins?

ARLEQUIN.

Pourrois-je negliger une fi belle & fi bonne écoliere? ah l'heureufe leçon! Amour feconde-moy jufqu'au bout (*il fort.*)

ANGELIQUE *à Toinon.* Toinon? Pourrois-je....

TOINON.

Mademoifelle?

ANGELIQUE.

Dis-moy, de bonne foy; comment me trouves-tu?

TOINON.

Ah Mademoifelle vous êtes charmante; & je ne vous ay jamais vû fi belle.

ANGELIQUE.

Allons Toinon, jettes-moy tous ces diantres de livres-là par le fenêtre, ou fais-en ton profit.

TOINON.

Mademoifelle, eft-ce quelque vapeur qui vous prend?

ANGELIQUE.

Que tu es bête, avec tes vapeurs!

apprends que l'étude m'avoit gâté le tein, & que sans le secours de cet honnête homme qui sort, j'allois devenir laide comme un hibou. C'est lui qui remet mon visage sur pied.

TOINON.

Le bon Dieu le conserve ! Mademoiselle, s'il vouloit avoir cette charité là pour moy.

ANGELIQUE.

Voilà qui est fait, je l'épouse ce soir, il me fera belle, il m'aimera toûjours ; n'est-ce pas pour être heureuse ? ho Mademoiselle ma sœur avec vôtre bravoure, vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon oncle ; il faut avoüer que j'aurois été bien sotte de m'enfermer le reste de mes jours avec Seneque & Isocrate ! A ce que je vois, la vraye science d'une femme, c'est d'être belle ; l'étude & les livres ne servent qu'à la rendre insupportable.

Fin de la Comedie, & du III. Tome.